
1684·
·1914
BIBLIOTHEQVE
SAINT=SVLPICE MONTREAL

RC
450
A1 T43
1896

RÉCIT

DU

VOYAGE D'EUROPE

DE

SŒUR THÉRÈSE DE JÉSUS

ET

SŒUR MADELEINE DU SACRÉ-CŒUR

1889



MONTREAL
ARBOUR & LAPERLE, Imprimeurs-Relieurs
421 RUE SAINT-PAUL

1896

MAR 6 1903

RÉCIT

DU

VOYAGE D'EUROPE

DE

Sœur Thérèse de Jésus et Sœur Madeleine du Sacré-Cœur

1889

But de ce voyage

NOUS regrettons que des circonstances peu favorables à nos désirs nous aient empêchées d'exécuter plus tôt le projet que nous avions formé de rédiger les quelques notes que nous avons prises durant nos pérégrinations à travers le Vieux-Monde. Aujourd'hui encore, nous avons la confiance qu'elles seront accueillies avec le même intérêt qu'elles l'auraient été alors, bien qu'elles ne revêtent aucune richesse littéraire.

Comme on pourra le constater par ce qui suit, des motifs puissants ont déterminé ce grand voyage :

59917

l'œuvre des aliénés, la plus considérable des œuvres de notre Institut, était menacée dans son existence. Depuis cinq ans, toutes sortes d'accusations, les unes ouvertes, les autres dissimulées, avaient été lancées dans le public contre une maison que Dieu avait cependant fait grandir et prospérer en si peu de temps.

On prétendait que, dans les autres pays, surtout en Europe, la construction des asiles avait fait d'énormes progrès, que Saint-Jean-de-Dieu, sous le rapport des améliorations, laissait fortement à désirer. Les médecins revenus d'Europe, même les mieux disposés, semblaient admettre ces reproches et n'osaient rien dire pour les réfuter.

Il nous fallait donc prendre les moyens de répondre à ces critiques et à ces reproches, c'est pourquoi on songea dès lors à visiter les principaux asiles de l'ancien Continent, de constater par nous-mêmes la vérité ou l'exagération de ce que l'on affirmait; et aussi pour nous mettre en mesure de diriger notre vaste établissement avec encore plus de sûreté, et de l'améliorer dans certains détails, si c'était nécessaire.

Ce projet, mûri dans la prière, fut présenté au Conseil Général de la Communauté, qui l'approuva et en soumit la décision à Notre Révérende Mère Godefroy, Supérieur Générale; alors en visite régulière dans les missions de l'Ouest. Notre Révérende Mère à son tour applaudit à la décision du Conseil,

le fit approuver par Monseigneur notre archevêque, et nomma Sœur Thérèse de Jésus et Sœur Madeleine du Sacré-Cœur pour remplir cette commission au nom de la Communauté.

La Providence paraissait favoriser ce projet et aplanir les obstacles qui semblaient s'opposer à son exécution. Deux des médecins de notre Hospice, le Dr Bourque et le Dr Barolet, partaient pour aller suivre les cliniques d'aliénation mentale à Paris, et assister au congrès des médecins aliénistes, on pouvait faire coïncider ce départ avec le leur.

Autre faveur, le gouvernement de Québec, dès la première demande qui lui fut faite, offrit de contribuer largement aux dépenses du voyage, et un ami dévoué de notre Institution, Monsieur l'avocat Lamothe, accepta d'accompagner les voyageuses dans toutes leurs courses.

Enfin des cabines furent retenues sur le bateau transatlantique *Sardinian*, de la Compagnie Allan, et en peu de jours tout fut organisé pour le départ, qui devait avoir lieu de Montréal, le 5 juin 1889, à quatre heures du matin.

Départ, trajet de Montréal à Liverpool

Le quatre au soir, nous laissions notre Hospice Saint-Jean-de-Dieu au milieu d'un concert de prières qui s'élevaient du cœur de tous ses habitants pour porter des vœux de succès jusqu'au trône du divin

Maître. Le chant de l'*Ave Maris Stella* fut le dernier signal du départ. L'oreille de la voyageuse en a conservé une douce harmonie qui est venue, plus d'une fois, tempérer les ennuis de l'absence. Ces vœux qui montaient vers le ciel, ces souhaits de bon voyage et de prompt retour étaient bien de nature à adoucir l'amertume de ce départ pour de lointains pays.

Malgré le sentiment du devoir qu'il nous fallait remplir, malgré notre ferme confiance en la Providence, nous ne pûmes retenir nos larmes. Et c'est avec un grand déchirement de cœur que nous perdîmes de vue les coupoles de notre cher établissement.

A la Maison-Mère il nous fallait dire adieu à plusieurs compagnes gisant sur les lits de l'infirmerie. Combien en reverrions-nous en ce monde ?... C'était le secret de l'Eternel.....

A huit heures, nous prenions congé de nos chères Mères, les Assistantes-Générales (notre Mère Générale se trouvait alors dans nos missions de l'Ouest) ainsi que de toutes nos autres sœurs de la Maison-Mère ; nous partions accompagnées des vœux nombreux que toutes formaient pour le succès du voyage. Combien regrettions-nous l'absence de notre Mère ! Seule, elle manquait, appelée par ses devoirs sur un autre champ de labeurs : nous étions privées, à cette heure solennelle, de ses conseils et de ses encouragements.

A huit heures et demie, nous prenions possession de nos cabines avec nos légers bagages. Nous avions le plaisir de saluer plusieurs amis de notre maison : Monsieur C. Tétu et Madame Duchesnay, Messieurs les Docteurs Desjardins ainsi que leur Dame, M. Bourgouin et plusieurs autres. Etaient aussi présents nos Aumôniers, les Révérends MM. Leclerc et Lamontagne, nos sœurs Marie de la Charité et Louis de Gonzague ainsi que James O'Rourke, notre ingénieur, qui restèrent avec nous aussi longtemps que possible, et furent les derniers à nous serrer la main.

Nous dormîmes peu : les émotions de la journée, la pensée de tout ce que nous laissions absorbaient toutes nos facultés, et tenaient nos sens en éveil. Et puis, dès les premières lueurs de l'aurore, nous devions être debout pour jeter un dernier regard en passant, sur notre cher Hospice.

Dès quatre heures du matin, le 5 juin, le *steamer* laissait son quai et commençait la descente du fleuve. Moins d'une heure après, nous apercevions les hautes toitures de Saint-Jean-de-Dieu se dessiner faiblement au loin.

Tout à coup une lumière brilla sur le fleuve, puis trois, puis un grand nombre ; des fusées s'élevèrent dans les airs, les échos sonores répercutèrent au loin les détonations d'une fusillade ; et nous vîmes nos chères compagnes, nos gardiens, nos malades, les pensionnaires de Saint-Isidore et plusieurs citoyens du village, réunis sur les quais et sur la côte

nous faisant mille et mille salutations. Nous fûmes grandement touchés de cette démonstration à une heure aussi matinale. Nous répondîmes à leurs saluts. Le capitaine du *Sardinian* hissa le pavillon, fit jouer la sirène et répondit par des fusées aux feux de la côte. Nous étions déjà loin, et nos yeux restaient attachés à ce petit coin de terre où nos chères sœurs s'étaient assemblées pour nous donner une dernière fois l'expression de leurs vive amitié et de leurs ardents souhaits.

A Québec, où nous arrivâmes vers deux heures de l'après-midi, nous trouvâmes au débarcadère l'hon. M. L. P. Pelletier, M. J. P. Tardivel et quelques autres amis qui vinrent nous féliciter de la décision prise, nous parler de l'importance de notre voyage, et nous faire leurs bons souhaits.

La famille de l'hon. M. Dionne, parents de sœur Thérèse, nous donna la plus gracieuse hospitalité, heureux qu'ils étaient tous de recevoir notre visite avant le départ : le *Steamer* ne devant quitter Québec que le lendemain.

A neuf heures, le 6 juin, nous nous trouvions de nouveau sur le *Sardinian* que nous ne devions plus quitter qu'en Angleterre. Madame Dionne, Mademoiselle A. Dionne, les Révérends A. Dionne et E. Dionne et M. Arthur Dionne nous avaient accompagnés jusqu'au quai, ainsi que M. Pelletier et M. Tardivel ; ils ne s'éloignèrent de cet endroit et ne cessèrent de nous envoyer leurs salutations que

lorsque l'éloignement ne permit plus de rien distinguer.

Désormais, le dernier adieu était définitivement donné à la terre du Canada. Pendant quelques heures encore, nos yeux pourraient voir ce sol béni, sur lequel nous laissions tout ce qui nous était cher au monde ; mais le bateau ne devait plus arrêter sa course, si ce n'est à Rimouski pour y rencontrer le courrier : cette coque de fer et de bois allait être notre univers pendant neuf longs jours.

La pluie vint battre le hublot de notre cabine et ajouter à la tristesse de ce jour. C'était la première étape du grand voyage.

A la salle à dîner, nous nous trouvâmes quarante-cinq passagers de première classe. Nous avions dès la veille, avec grande joie, aperçu parmi les passagers deux prêtres canadiens français, le Rév. M. Baillargé, de Joliette, et le Rév. Père Corcoran, des Clercs de Saint-Viateur. Le premier entreprenait le voyage pour sa santé ; le second se rendait en France et à Rome pour compléter ses études théologiques.

Un peu plus tard, nous fîmes connaissance avec deux autres prêtres catholiques anglais, les Révérends MM. Pownall et Rossall, de Londres.

Nous allions donc faire cette traversée en bonne compagnie. La présence de ces quatre ministres du Seigneur nous parut de bonne augure. Nous nous

trouvions assurées d'avoir en cas d'accident ou de sinistre, les derniers secours de notre sainte religion. Tous les autres passagers étaient anglais, excepté M. Rochon, avocat de Hull, et député provincial du comté d'Ottawa. Nous rencontrâmes plus tard M. Rochon à Rome et à Paris. Nous lui parlâmes souvent, en sa qualité de législateur, de notre Hospice ; et nous croyons avoir en lui maintenant un ami de notre institution.

A peine eûmes-nous perdu de vue les côtes de la Gaspésie qu'un vent violent vint soulever les eaux du Golfe. Le *Steamer* commença à rouler et à plonger dans la mer, et en peu de temps, toute la surface visible ne présenta qu'une masse d'écume produite par le déferlement des vagues. L'affreuse journée que celle du huit juin ! En peu de temps, il n'y eut autour de nous que des malades. Bon nombre de passagers désertèrent le pont et allèrent s'ensevelir dans leurs cabines. Nous ne devions pas être épargnées nous-mêmes ; ma Sœur Madeleine surtout paya un large tribut au mal de mer qui ne la laissa guère de la traversée. Un épais brouillard vint augmenter les ennuis de cette journée. La sirène se mit à siffler d'une manière sinistre, à intervalles rapprochés ; la marche du vaisseau se ralentit, et sa carène resta soumise aux mouvements qui avaient une si néfaste influence sur nos estomacs. C'était la veille de la Pentecôte.

Le lendemain fut meilleur, sans cependant amé-

liorer beaucoup notre état. Les catholiques au nombre de seize, privés du saint sacrifice de la messe en ce grand jour, se réunirent dans la chambre des dames, récitèrent le chapelet et chantèrent le *Veni Creator* sous la direction du Rév. Père. Corcoran.

La vue de quelques baleines, la rencontre de deux *steamers*, l'approche d'un *iceberg* furent les seuls incidents du voyage.

Sur le *steamer*, les passagers fatigués de cette oisiveté forcée, s'ingéniaient à trouver des occupations, à organiser des jeux. Quant à nous, après nous être acquittées de nos exercices de piété, nous nous tenions soit dans nos cabines, soit sur le pont pour respirer un peu d'air, en parlant sans cesse de l'asile, de nos malades, de nos compagnes. Nous suivions par l'imagination les phases quotidiennes de la vie de notre établissement, nous demandant comment pouvait être celui-ci, celle-là ? nous associant sans cesse à toutes les joies et les peines de ceux que nous avions quittés.

Ce n'est que le quinze juin que nos yeux, fatigués de la monotonie de la mer, purent enfin se reposer sur une perspective de terre ferme. Dès l'aurore, tous les passagers furent sur le pont pour admirer les côtes de l'Irlande et la verdeur particulière de son gazon. Le mal de mer disparut par enchantement. Le Rév. M. Baillargé et le Rév M. Corcoran, désirant visiter l'Irlande, débarquèrent à Moville, avec plusieurs autres personnes. Nous en

profitâmes pour expédier à nos chères compagnes la nouvelle de notre heureuse traversée.

Le *steamer* entrant dans la mer d'Irlande continua sa course vers Liverpool. Ce fut une belle journée. La mer était calme comme notre grand fleuve Saint-Laurent lorsqu'aucune brise ne ride la surface de ses eaux.

Arrivée à Liverpool, 15 juin 1889

Nous arrivâmes vers le soir à la barre qui ferme aux gros vaisseaux l'entrée du port de Liverpool. Il y eut alors un moment d'anxiété parmi les voyageurs. Le *Tender*, petit bateau à vapeur, allait-il venir ? Nos yeux demeurèrent longtemps fixés obstinément vers l'entrée de la Mersey ; déjà l'espoir disparaissait, lorsqu'enfin les officiers nous signalèrent un bateau minuscule qui faisait force vapeur vers nous. C'était lui ! Nous y prîmes place, et une heure plus tard, nos pieds foulaient la terre ferme.

Après avoir subi la visite de la douane anglaise, visite qui ne fut pour nous qu'une simple formalité, nous eûmes le plaisir, vers onze heure, de reposer dans de bons lits d'hôtel. C'était un samedi, et nous espérions avoir le bonheur, le lendemain, d'entendre la sainte messe ; nous dormîmes avec cette espérance.

Le lendemain, nous nous acheminâmes vers une église catholique que l'on nous avait indiquée, mais que nous eûmes quelque difficulté à trouver.

Quelle pauvre église pour une si grande ville ! Car Liverpool compte 700,000 habitants, dont près d'un tiers, nous dit-on, sont catholiques. Et cependant l'église que nous trouvâmes dans les détours de quelques rues étroites n'était qu'un pauvre édifice construit en briques sales, avec des proportions très restreintes. C'était la pro-cathédrale, c'est-à-dire l'église de l'évêque catholique de cette ville.

Nous y entrâmes avec joie ; nous étions dans la maison de Dieu. Qu'il fait bon s'y reposer ! Nous remerciâmes le ciel de nous avoir protégées durant la traversée océanique ; et nous lui demandâmes avec ardeur de diriger nos pas dans ce pays inconnu, et de nous conduire sans encombre où nous devions remplir notre mission.

Après la messe nous fûmes assez heureuses pour être entendues en confession par un prêtre parlant le français. Nous lui fîmes connaître le but de notre voyage et il nous donna quelques renseignements qui nous furent utiles.

Notre besogne allait commencer dès le lendemain. Il nous tardait de voir ces asiles anglais dont nous avions si souvent entendu parler, depuis la visite du Dr Tuke à Saint-Jean-de-Dieu. Nous prîmes l'après-midi du dimanche pour nous reposer et nous accorder le plaisir d'adresser une missive à nos chères Sœurs de l'Hospice.

Une très vive préoccupation venait à chaque instant s'emparer de nos esprit. Pendant la traversée,

ceux des passagers catholiques qui avaient déjà voyagé en France, nous avaient déclaré qu'il nous serait impossible de pénétrer dans les asiles, et de remplir notre mission en conservant le costume religieux. On nous parlait de la guerre que faisait le gouvernement français aux corps religieux ; on mentionnait particulièrement l'expulsion récente des Sœurs des hôpitaux, le crochetage des couvents, et la haine prononcée des administrateurs des grands établissements d'aliénés contre tout ce qui touchait de près ou de loin aux communautés. Nous nous révoltâmes contre une pareille perspective. Changer de costume ! Nous vêtir en laïques ! C'était une éventualité que nous n'avions pas envisagée lors de notre départ. Mais ceux qui croyaient connaître l'état des esprits en France déclaraient formellement qu'il était inutile pour nous d'essayer de braver l'immense courant des préjugés anti-catholiques. Nous nous trouvions placées entre deux alternatives, ou garder notre costume et ne pas remplir le but de notre voyage, ou prendre temporairement des vêtements laïques pour visiter les asiles français.

Nous consultâmes le Rév. M. Baillargé et le Rév. M. Corcoran. Tous deux avaient déjà visité notre mère-patrie. Ils nous répondirent par leur propre exemple : ayant déjà admis cette nécessité pour eux-mêmes, ils furent même plus positifs que les autres. C'était à leurs yeux l'unique moyen pour

des religieuses de pénétrer dans les asiles d'Etat. De plus, ils nous prédisaient qu'en conservant nos costumes, nous serions exposées à chaque instant à être insultées tant sur la rue que dans les wagons des voyageurs. On peut concevoir dans quel état d'esprit ces paroles nous mettaient. Il nous fallait admettre l'unanimité des sentiments de ceux qui pouvaient nous conseiller. Et nous devions faire tout ce qui était possible pour ne pas retourner sans avoir vu ce que nous devions voir, sans avoir volontairement laissé notre voyage incomplet et notre mission imparfaite. Mais il nous restait une répugnance instinctive que tous les raisonnements ne pouvaient vaincre.

Avant de nous soumettre à cette dure nécessité, nous décidâmes de tenter l'aventure avec notre costume. La solution du problème fut ajournée jusqu'à Londres, où nous devions faire un court séjour avant de traverser la Manche.

Asile de Rainhill

Le dix-sept juin au matin, après avoir entendu une messe, nous prîmes le convoi du chemin de fer pour nous rendre à Rainhill, à trente minutes de Liverpool. On nous avait indiqué cet endroit comme étant le site d'un asile tout-à-fait nouveau. C'était le commencement de notre travail. Il n'est pas besoin de dire avec quel courage et quelle ardeur

nous y allions. Il nous fallut marcher une demi-heure à travers une belle campagne pour parvenir à l'asile des aliénés. Enfin nous nous trouvâmes en présence de deux asiles séparés par un chemin.

L'un paraissait de construction toute récente ; et l'autre, tant par ses édifices que par ses parterres, indiquait une existence assez ancienne.

Nous nous dirigeons vers l'asile nouveau. A l'entrée des parterres, nous eûmes à faire connaître au gardien de la barrière le but de notre visite. Ce gardien nous laissa entrer sans difficulté.

Ce nouvel asile porte au frontispice la date de sa construction « 1884. » Il est construit en briques, à deux étages, sans soubassement. Il formè un carré d'une grande étendue. A différents endroits, il y a de hautes tours qui brisent la monotonie de l'ensemble. Les parterres sont à peine dessinés, mais une fois complétés, ils seront d'une grande étendue et d'une grande beauté. Un large mur en pierre avec un fossé « saut-de-loup » à l'intérieur, entoure l'édifice ainsi que ses grands parterres. Un passage souterrain creusé sous le chemin public, relie l'asile nouveau avec l'asile ancien.

Nous fûmes reçues avec une grande courtoisie par les médecins de l'établissement ; ils se mirent à notre disposition et nous conduisirent dans toutes les parties de leur asile.

Au moment de notre visite, il y avait 683 patients dont 291 hommes et 392 femmes. Nous remarquâ-

mes que les malades portaient un costume composé, pour les hommes, d'un pantalon en gros cordé blanc, d'un gilet et d'une veste bleus. Les femmes n'avaient aucun costume spécial.

Les médecins nous communiquèrent les idées qui avaient présidé à la construction de cet asile, idées que nous pouvons résumer comme suit : — L'asile a été formé en carré, afin de donner de l'espace pour de grands préaux, et pour permettre à tous les malades de sortir. Ils ne sortent pas cependant quand il y a de la neige et quand il fait mauvais. Dans les beaux temps, ils sont tous dehors.

Les cellules ont un châssis, un guichet pourvu d'une vitre à trois quarts de pouce d'épaisseur, et disposée de manière à recevoir un jet de lumière, de gaz au besoin. Il n'y a pas de cellules capitonnées.

Environ quatre-vingt par cent des malades, disent les médecins, travaillent dans les ateliers et sur la ferme. Il n'y a pas de contrainte ; mais les médecins sont d'avis que la camisole serait utile parfois : ils admettent qu'ils l'emploieraient, si la règle ne s'y opposait.

La ventilation se fait par des fenêtres et par des tuyaux d'appel ; les plafonds ont, dit-on, trente-sept pieds et dix pouces de haut.

Un gardien veille la nuit dans le dortoir des épileptiques, dans celui des cas de suicide et dans les infirmeries. Ailleurs, il se fait simplement une visite régulière, les gardiens devant noter sur une horloge leur passage aux heures fixées.

Chaque salle se compose d'un dortoir dans le haut, d'une salle dans le bas, et de quelques chambres ou cellules. Chaque salle a aussi son préau particulier, séparé des autres par des clôtures en fer.

Il y a une salle d'amusements. Tous les huit jours, il y a danses pour les aliénés des deux sexes. Toutes les trois semaines, il y a des séances dramatiques.

L'asile a coûté 250,000 louis sterling, savoir : près de $1.200,000, et peut contenir mille patients. L'administration de l'asile reçoit huit chelins par semaine, par tête.

Les gardiens sont payés de $150 à $250 par année. Ils ont de plus l'usage d'un uniforme et sont blanchis et pensionnés Les gardiennes reçoivent de $80 à $150 par année et elles ont de plus un uniforme.

Le médecin en chef est payé mille louis sterling. Le premier assistant médecin reçoit trois cents louis et les autres en diminuant. Un tiers des malades sont catholiques, un prêtre les visite deux fois par semaine.

Dans cet asile ainsi que dans la plupart des autres asiles visités pendant notre voyage, il y a des bâtisses séparées pour la buanderie et la cuisine. Mais sous le rapport de l'outillage, les asiles américains sont fort supérieurs aux asiles d'Europe.

Cet asile nouveau porte le nom d'annexe ; il est réservé pour les incurables. Les malades susceptibles de guérison sont admis dans l'ancien asile. Nous

fûmes invitées à nous rendre à l'ancien asile où réside le médecin en chef, et où l'on nous offrit un excellent dîner.

Nous trouvâmes de ce côté rien de bien important à noter. Nous nous aperçûmes que des ordres avaient été donnés de faire le ménage pendant qu'on nous retenait longuement à table.

Cet asile a été construit en 1853 et agrandi successivement sans plan régulier. Tout paraît vieux bien qu'il soit évident que l'on ait tenté d'y faire des améliorations. Cet établissement nous parut bien inférieur à l'annexe que nous venions de visiter.

Nous remarquâmes là ce que nous devions observer également dans plusieurs autres établissements de ce genre : une grande salle à dîner pouvant contenir presque tous les malades, tant hommes que femmes.

Les repas se prennent en commun, chaque sexe occupant l'un des côtés de la salle. On donne de la viande à un seul repas.

Il y avait dans cet asile deux cent quatre-vingt-quinze hommes et trois cent cinquante et une femmes. Ces malades sont gardés dans plusieurs corps de bâtisse, les uns à trois étages, les autres à deux étages.

Il y a pour les deux asiles cinq médecins. Le médecin en chef réside dans l'ancien asile. Il n'y a pas de pharmacien, les médecins se chargeant eux-mêmes de remplir leurs prescriptions.

De même que dans l'asile nouveau, les cellules sont de petites chambres ayant chacune une fenêtre. On nous a déclaré que ces cellules étaient occupées toutes les nuits. Dans les dortoirs, les lits sont complètement en bois. Nous remarquâmes deux cellules capitonnées. Les quartiers des agitées avaient vingt-trois malades ; trois gardiennes leur donnaient les soins. Celles qui avaient des manies de suicide au nombre de quarante et une, étaient surveillées par cinq gardiennes. Les malades étaient tous dehors. Il ne paraissait point y avoir de cas difficiles parmi les furieux. Nous nous informâmes du salaire des médecins. Le médecin en chef a un salaire régulier de mille louis, plus le logement et certains avantages estimés à 200 louis. Le premier assistant médecin n'a que 300 louis outre la nourriture et le logement. Les trois autres médecins ont des salaires inférieurs.

Il était tard lorsque nous quittâmes Rainhill. Nous retournâmes à Liverpool après avoir visité deux grands établissements ; nous étions très fatiguées, mais fort satisfaites de notre journée.

Prestwich

Les médecins de Rainhill nous avaient indiqué Prestwich comme un asile digne d'être visité. Le mardi, 18 juin, nous partîmes de Liverpool à huit heures nous dirigeant vers Manchester où nous arrivâmes à neuf heures. Nous ne devions faire

qu'un court séjour de trente-cinq minutes dans cette grande ville manufacturière. Nous prîmes bientôt une autre voie ferrée qui nous conduisit à Prestwich, petit village situé à quinze milles de Manchester.

Assez près de la gare du village, nous aperçûmes un grand assemblage de petites constructions en briques sales présentant à l'œil l'aspect d'un véritable village d'une grande étendue. C'était l'asile qui, au premier abord, nous parut fort laid.

Il nous fallut parlementer un peu à la loge du portier, loge que nous avons trouvée à l'entrée des parterres de tous les asiles anglais. Notre costume et l'énonciation du but de notre visite nous facilitèrent l'entrée.

Au parloir arriva bientôt le surintendant, le docteur Ley, qui se montra charmant. Après quelques minutes employées à nous procurer les renseignements, nous commençâmes la visite de cet immense asile. Vers une heure, nous fîmes halte, et il nous fallut prendre part à un dîner somptueux préparé par les autorités de l'établissement. Un prêtre exerçant les fonctions d'aumônier catholique prit place à table avec nous et nous accompagna ensuite toute l'après-midi.

Prestwich est l'un des asiles que l'on cite en Angleterre comme un modèle. Il ne contient que des malades pauvres. Cependant il est peut-être celui qui est le plus richement meublé et orné avec le plus de profusion.

Dans chaque chambre, dans chaque salle, dans chaque corridor, nous trouvâmes des statues en plâtre peint en bronze, avec quantité de fleurs et de verdures ; on ne voit partout que plantes, cages d'oiseaux, bustes d'hommes et de femmes, gravures richement encadrées, au milieu d'une ornementation excessive en bois et en objets divers.

L'asile est de fondation ancienne ; les plus vieux corps de bâtiment ont trois étages en briques, couverts en ardoise. Il n'y a point de grillages. Les patients sont tous ou presque tous dehors. Cependant, un grand nombre passent leur temps sur de grandes galeries lumineuses ornées de verdures.

L'asile s'est agrandi par pavillons à un ou deux étages construits par les patients, nous dit le surintendant, avec toit transparent et beaucoup de fenêtres. Le docteur Ley croit à l'influence de la lumière, de la verdure et des oiseaux. Il a visité presque tous les asiles d'Europe et même quelques asiles des Etats-Unis, et ce qu'il leur reproche surtout, c'est de n'avoir pas fait une part assez grande à la lumière et à l'ornementation. Aussi y a-t-il à foison, à Prestwich, des statues, des cadres, des corniches, des pots de fleurs, des cages d'oiseaux et ces mille petits riens que l'on met quelquefois pour l'amusement des enfants.

Le travail paraît fort bien organisé. Nous remarquâmes beaucoup les grands ateliers de charpenterie et de menuiserie ; et nous passâmes à travers la forge,

la ferblanterie, l'imprimerie, la reliure, les ateliers de réparation en fer, la manufacture des lits en bois etc., etc. Nous nous informâmes du régime. Les patients se couchent à 7½ heures et se lèvent à 6½. Il y a de grands et de petits dortoirs suivant le genre de maladie. Nous comptâmes quarante-deux lits, cinquante lits et même plus. Dans chaque dortoir il y a des garde-robes de nuit en terre sèche. On nous déclara que ces garde-robes ne répandent aucune odeur. Ils sont en usage dans tout l'établissement. Ils sont fait d'après un modèle spécial : la terre sèche tombe d'un réservoir placé au dossier. Le contenu des garde-robes est enlevé tous les jours et utilisé comme engrais sur la ferme.

Vu le nombre considérable des malades, vingt-deux gardiennes et quinze gardiens veillent toute la nuit.

La moitié des patients travaillent.

Il y a deux chambres capitonnées ; mais on nous a déclaré qu'elles ne servent à peu près jamais.

Dans l'après-midi, nous nous rendîmes à l'Annexe, qui est également un grand asile, même beaucoup plus grand que l'autre. Nous trouvâmes une série de pavillons disposés en cercle, la moitié de ce cercle étant destiné aux femmes l'autre moitié aux hommes ; au milieu du cercle se trouvent la cuisine, la buanderie et d'autres dépendances. Tous les pavillons ainsi que les dépendances sont liés entre eux par des chemins couverts et des galeries.

Cette annexe est la réalisation pratique des idées qui, d'après le docteur Ley, doivent présider à la construction d'un asile d'aliénés.

Les pavillons n'ont qu'un ou deux étages. Ils reposent sur la terre, sans fondations. Le climat étant très-tempéré, on n'éprouve pas le besoin d'y faire de coûteuses fondations. Les châssis sont grands et s'ouvrent en coulisse, mais de manière à ne pas permettre à une personne de passer par l'ouverture. Ici encore plus que dans l'ancien asile, nous remarquâmes une grande richesse dans l'ameublement et une extrême profusion de fleurs et de statuettes. Les bancs sont tous bourrés et les chaises toutes capitonnées. Sur les chaises et les sofas, il y a des ornements, moquettes, (*tidies*) tels qu'on en voit dans les maisons privées. Même dans les quartiers des agités on retrouve pareille ornementation et même luxe d'ameublement. Ceci nous étonna, et nous nous demandâmes en nous-mêmes, comment de pareils meubles pouvaient se conserver en propreté avec des malades malpropres ou gâteux. Nous eûmes un peu plus tard l'explication du phénomène. Les *poor-houses* qui ne sont pas rangées au nombre des asiles d'aliénés renferment cependant, en Angleterre, un grand nombre d'idiots et de gâteux. Les asiles d'aliénés débarrassés de cette classe de malades, peuvent en conséquence se conserver plus propres et faire meilleure figure.

Nous visitâmes longuement une infirmerie splen-

dide éclairée par des vitraux en verre dépoli placés dans le toit et somptueusement ornés. A la tête de chaque lit se trouve un pot de verdure contenant des plantes, la plupart exotiques. Les corbeilles, les statues, les gravures abondent partout.

Presque chaque pilier ou colonne à l'intérieur était entouré d'une cage en fil de fer dans laquelle babillaient des oiseaux de diverses couleurs et de diverses formes.

La cuisine nous parut splendide. La buanderie, quoique grande, est inférieure à la nôtre sous le rapport de l'outillage.

Nous parcourûmes ensuite les ateliers de l'Annexe : ateliers de bourrage pour meubles et matelas, confection de nattes et de paniers, ouvrages de plomberie, de peinture, cordonnerie, imprimerie et confection de brosses etc., etc....

Puis de là nous passâmes dans de grandes serres où sont cultivées et gardées toutes les plantes rares et exotiques qui servent à l'ornementation de l'asile.

Sur la ferme, nous remarquâmes une maison dans laquelle logent les malades les plus tranquilles qui s'adonnent aux travaux des champs, les étables sont belles et grandes ; la porcherie est la plus magnifique que nous ayons vue.

Une salle à dîner à un seul étage est attenante à la cuisine. Six cents patients appartenant aux deux sexes y prenaient un repas quand nous y sommes passées ; ils étaient servis par les gardiens et les gardiennes :

ces dernières portaient la coiffe d'ambulance. Chaque table était couverte d'une nappe blanche et entourée de dix chaises. La nourriture nous parut bonne. Tous les malades paraissaient boire de la bière.

La chapelle pour les protestants n'est pas grande et n'offre rien de remarquable. Bon nombre de malades sont catholiques, et le prêtre qui nous accompagnait déclara qu'il célébrait la messe au moins une fois par semaine dans une salle spéciale ; il nous fit de grands éloges du surintendant qui, dit-il, est un bon catholique, mais qui ne le dit pas trop pour ne pas soulever le fanatisme protestant.

A Prestwich, de même qu'à Rainhill, le système de chauffage est des plus primitifs. Il consiste en une cheminée ouverte dans laquelle on fait brûler quelques charbons quand la température est basse. Il parait que cela suffit vu la douceur du climat.

Nous revînmes de l'Annexe à l'asile à travers une vallée magnifique. Le site est splendide et il est rehaussé encore par les jolis parterres qu'on ne cesse d'agrandir et d'embellir.

Le docteur Ley et l'aumônier catholique nous reconduisirent à la gare. Ils nous conseillèrent de nous diriger du côté de l'Ecosse où, dit le docteur, nous allions trouver des asiles tenus d'après le système en vogue dans la province de Québec. Il nous indiqua trois de ces asiles.

Nous résolûmes de suivre ces sages conseils et nous n'eûmes pas à nous en repentir.

Nous rebroussâmes donc chemin. Parties le matin de Liverpool dans l'intention de nous rendre à Londres, au sud, nous changeâmes brusquement de direction et nous allâmes passer la nuit à Carlisle sur la frontière d'Ecosse où nous arrivâmes à neuf heures et quarante-cinq minutes du soir. Nous étions harassées de fatigues. Il nous avait fallu passer la plus grande partie de cette journée debout à parcourir deux immenses asiles. Il nous avait fallu prendre les chars six fois. Après une pensée donnée hâtivement au souvenir du Canada, nous gagnâmes nos lits pour trouver les forces de continuer notre voyage le lendemain.

Crichton Royal Institution (Dumfries)

A 7½ heures, le lendemain, 19 juin, nous nous trouvâmes de nouveau avec nos trois compagnons dans un compartiment de wagon fermé à clé, et partant pour continuer notre voyage vers l'Ecosse. Avant 9 heures, nous étions à Dumfries.

L'asile (*Crichton Royal Institution*) que le docteur Ley nous avait indiqué était à un mille de la gare. Nous trouvâmes une voiture, et nous nous dirigeâmes vers cette institution. Nous aperçûmes l'asile de loin. Il est sur une élévation, entouré des plus magnifiques parterres qu'il soit possible de voir. Nous entrâmes, et nos cartes remises au surintendant nous valurent immédiatement

un accueil empressé. Le docteur Rutherford, se mit à notre disposition, et ne nous quitta pas de la journée.

Cet établissement est le plus riche des asiles de la Grande-Bretagne. Il est tout à fait indépendant du gouvernement, dans son administration et dans sa direction, bien qu'il reçoive cependant un bon nombre d'aliénés pauvres.

Il est tenu conformément aux idées nouvelles les plus avancées. Point de grillages, pas de contrainte, pas de préaux, plutôt un seul préau ouvert à tous, portes ouvertes etc. L'asile est en voie de reconstruction. Le surintendant trouve que les bâtisses sont trop vieilles, et qu'elles ne répondent plus aux idées du jour. La moitié, à peu près des bâtiments destinés aux malades pauvres, est de construction nouvelle.

Tout est splendide. Les corridors sont larges, beaux, bien décorés et bien ornés. Les châssis sont faits de grandes vitres suivant le modèle connu sous le nom de châssis anglais. Les dortoirs sont ornés de rideaux avec des volets intérieurs. Les *Bay windows* se voient partout en quantité et projettent dans les salles et dans les corridors beaucoup de lumière. Les plafonds ont une hauteur de quatorze pieds. Nous avons fort admiré les manteaux des cheminées, construits entièrement en bois et s'élevant jusqu'au plafond. Dans chaque quartier il y a des lavoirs très luxueux dont les murs sont recouverts en

tuiles blanches vernies, et dont l'ameublement est en marbre. Les tuyaux en plomb ont été complètement écartés et remplacés par des tuyaux en cuivre.

Il n'y a pas de système de chauffage ; les feux de cheminée suffisent.

Dans chaque département, nous trouvâmes à peu près les mêmes arrangements et les mêmes dispositions. Les patients sont dehors dans les parterres.

L'asile privé est de construction plus ancienne ; mais il est meublé avec encore plus de luxe. C'est dans cet asile que se placent les malades les plus aristocratiques. Il y a deux cent cinquante malades privés, les uns occupent une chambre, les autres en occupent deux ou trois ; le plus bas prix payé par les patients privés dans les salles communes est de 40 louis sterling par an.

Il y a un salon dans chaque département avec un piano et une bibliothèque.

On nous conduisit dans la salle de danse qui sert en même temps de salle de théâtre. Toutes les semaines, il y a danse pour les deux sexes ; mais aucun malade n'y est admis à moins de porter la toilette de bal. Un orchestre spécial fait la musique.

L'établissement reçoit 25 louis ou $125 par année pour les patients pauvres. Les gardiens sont payés 30 louis par an et les gardiennes 20 louis. Il y a trois médecins et pas de pharmacien.

L'asile occupe quatre cents âcres de terre. Sur cette étendue se trouvent quatre *cottages* détachés

occupés par des patients. Dans chaque *cottage* il y a cuisine, dépendances, et tout ce qu'il faut pour la nourriture et l'habillement. Les hommes reçoivent du tabac pour les récompenser de leur travail. Moins heureuses, les femmes n'ont pas la permis sion de priser. Les gardiens ne sont pas costumés ; les gardiennes ne portent que le bonnet d'ambulance.

Les recettes de l'asile sont de 32,000 louis par année ; nous parlons des recettes qui proviennent des patients seulement. Outre cela l'asile a le revenu d'un capital de 150,000 louis sterling. Il est administré par des *trustees*, selon la mode anglaise sans aucune ingérence gouvernementale. Ces *trustees* nomment le médecin en chef à qui ils donnent un salaire de 1250 louis, et nomment également tous les autres employés de l'asile.

Un dîner splendide nous attendait au réfectoire de l'asile privé. Nous prîmes place à table à côté des malades des deux sexes richement vêtus et en nombre considérable.

Dans l'après-midi une surprise nous était réservée. Le docteur Rutherford nous conduisit à la station et de là, payant lui-même nos billets de passage, il nous dirigea vers une gare voisine où nous trouvâmes des voitures qui nous transportèrent au château du marquis de Queensberry. Il est difficile de voir paysage plus enchanteur. Ce château est situé près du bord de la mer et environné de parcs immenses. Il a coûté 120,000 louis. Pour le moment, il ne contient que des malades aliénés.

Il est loué par l'asile comme maison de campagne au prix de 500 louis par an. Le docteur Rutherford y envoie tour à tour les patients qui, à ses yeux, peuvent bénéficier d'un pareil séjour. Il y a là une collection de peintures admirables. Nous vîmes dans ce château un bon nombre de patients appartenant surtout à la classe aristocratique, et y vivant au milieu de la liberté et de l'aisance.

Le docteur Rutherford mit le comble à ses bontés en nous donnant des lettres d'introduction pour les autorités de la ville de Woodilee près de Glasgow.

Une lettre privée de lui, nous précéda en cette dernière ville et nous nous aperçûmes le lendemain qu'elle avait eu un grand effet.

Woodilee

A huit heures et quarante-cinq minutes du soir ce même jour, nous arrivions dans la ville de Glasgow située sur la Clyde et contenant 700,000 habitants. Nous descendions au *St. Enoch Station Hotel*, où nous pûmes jouir d'une bonne nuit de repos. A neuf heures du soir, il fait aussi clair ici qu'à huit heures, à Montréal, dans le mois de juin.

Dès le lendemain matin, jeudi, le 20 juin, nos compagnons se rendirent à l'endroit que leur avait indiqué le docteur Rutherford et présentèrent leurs lettres d'introduction. Ils furent reçus avec courtoisie et empressement. Les autorités de l'asile de

Woodilee nous donnèrent rendez-vous pour midi à la gare *Queen's street*. A l'heure dite, nous nous trouvâmes à l'endroit désigné où nous attendaient trois des principaux officiers qui nous présentèrent gracieusement des billets de première classe pour Lenzie.

Jusqu'à ce moment, il faut le dire, nous avions constamment voyagé dans la troisième classe. Nos trois compagnons cherchaient un compartiment non occupé : nous nous en emparions et nous avions généralement l'avantage de rester seuls et de ne pas avoir d'autres voyageurs. Mais pour aller de Glasgow à Lenzie, nous jouîmes du confort de la première classe, grâce à la générosité de nos hôtes.

Nous avions été reçues partout avec beaucoup de déférence ; mais toutes les politesses que nous avions eues allaient être dépassées à Woodilee.

Cet asile situé à trois quarts de mille du village de Lenzie, à 10 milles de Glasgow, est administré d'après un système tout particulier. C'est un asile de paroisse (Barony Parochial Asylum). La paroisse qui l'a construit n'est pas toutefois une paroisse comme on en trouve dans la province de Québec ; c'est un véritable district comprenant dans son territoire quarante milles carrés et une population d'environ 400,000 âmes.

Il a été construit en 1875. Il est administré par un comité *board* composé de vingt-neuf membres élus par les citoyens payant des taxes. Il ne reçoit que

des aliénés pauvres. Il est le seul asile de paroisse de l'Ecosse ; il constitue une exception. Les *Royal Institutions* qui sont des asiles privés sont les plus nombreuses en Ecosse. Depuis quelques années on a commencé à construire des asiles de comté.

Au premier aspect, Woodilee, présente un grand corps de bâtisses en pierre à deux étages avec deux grandes ailes et quelques petites ailes. Il est situé au milieu d'une ferme de cinq cents acres dans les limites de laquelle ont été élevées plusieurs maisons de ferme habitées par les aliénés.

Nous retrouvâmes à Woodilee le système en usage à Dumfries : pas de contrainte, pas de préaux, portes ouvertes, *cottages* détachés, danse, concert etc., etc. Mais à Woodilee, il n'y a pas de luxe d'ornementation. Tout est simple, uni quoique propre et bien suffisant. Un corridor de sept cents pieds de long coupe en deux le corps principal. Le parquet du corridor ainsi que des dortoirs et des salles est en bois de pin poli et ciré. De même que dans les asiles précédemment visités, les escaliers sont en pierre, les lits sont généralement faits de bois, avec paillasse et matelas, mais sans sommier élastique. La hauteur des plafonds est de quatorze pieds et six pouces. Les cellules sont des chambres avec de grandes fenêtres, les unes recouvertes d'un grillage à l'intérieur, les autres ayant des volets solides qui permettent de les rendre obscures. Les patients dorment la nuit portes fermées. Les médecins

nous déclarèrent que ces cellules sont quelquefois occupées pendant le jour par des malades tapageurs.

De même qu'à Rainhill, à Prestwich et à Dumfries il y a une petite cuisine spéciale attenante à l'infirmerie. Il y a des idiots et des enfants, mais peu nombreux. La même paroisse entretient ailleurs une institution pour les enfants idiots.

L'un des traits caractéristiques des asiles de l'Ecosse et de ceux du nord de l'Angleterre, c'est la tendance que l'on trouve depuis quelques années à placer des malades dans les familles privées des environs. Un certain nombre des patients de Woodilee sont ainsi dispersés, et sont visités de temps à autre par le médecin de l'établissement.

Le coût de chaque malade est de huit chelins et demi par semaine quand ils sont gardés par l'asile ; chez les cultivateurs des environs les autorités ne paient que sept chelins par semaine, mais fournissent l'habillement.

A une heure et demie nous dûmes suspendre notre visite et prendre part à un *lunch* magnifique avec les inspecteurs qui nous accompagnaient. Mais après cet arrêt nécessaire nous continuâmes à nous rendre compte des détails de cet établissement qui, certes, nous intéressaient beaucoup. Nous visitâmes les maisons de fermes détachées. A une dizaine d'arpents de l'établissement s'élève une belle maison en pierre, à deux étages, dans laquelle nous trouvâ-

mes vingt-neuf malades pourvus de tout ce qu'il faut pour tenir maison par eux-mêmes. Une grande propreté règne partout : les planchers sont cirés, et les aliénés paraissent jouir d'une grande liberté et d'un grand confort.

Les ateliers sont de même genre que ceux que nous avons vus à Prestwich. Une proportion à peu près égale d'aliénés y travaillent.

Les étables sont splendides et même luxueuses, dirions-nous. Les murs en sont revêtus de tuiles blanches faïencées. Le plancher est en ciment avec des coulisses d'irrigation pour les urines. Les auges sont également faïencés ; tout y reluit. Nous sommes convaincues que les chevaux de Woodilee sont mieux logés que le plus grand nombre des familles pauvres de Londres.

En revenant vers l'établissement principal une surprise nous attendait. L'un des membres du bureau de direction fit sonner la cloche d'alarme. En quatre minutes nous vîmes arriver une pompe à bras avec un bon nombre d'hommes en costume de pompier. Les *hoses* sont rapidement vissées à la pompe et un jet d'eau s'élève dans les airs. Les patients s'assemblent en curieux. Ceux qui sont en état de le faire aident à mouvoir l'engin. Deux escouades d'hommes se remplacent tour-à-tour. L'organisation nous parut excellente.

Les jeux en usage à Woodilee ainsi que dans les asiles visités antérieurement sont généralement la

foot-ball, le *lawn-tennis*, le *cricket* et les boules. Dans l'intérieur de l'établissement nous avons remarqué grand nombre de pianos, des jeux de dominos, de cartes, d'échecs, des livres, des journaux, des gravures etc., etc.

Avant notre départ les autorités de l'asile s'offrirent avec une grande courtoisie de nous fournir tous les renseignements dont nous pouvions avoir besoin. Ils se chargèrent d'adresser eux-mêmes à l'Asile St-Jean-de-Dieu le rapport annuel ainsi qu'un plan de leur établissement. Jamais nous ne nous serions attendues à tant d'obligeance, de complaisance et de civilités.

Il était 6½ heures du soir lorsque nous prîmes le train pour retourner à Glasgow. Mais notre journée n'était point finie. Il nous fallait nous rendre à Edimbourg, la capitale de l'Ecosse. Après un léger souper à l'hôtel, nous prîmes la voie ferrée pour cette ville, où nous arrivâmes à 10½ heures du soir.

Morningside (Edimbourg)

A dix heures du matin, vendredi 21 juin, nous étions rendues à l'asile royal d'Edimbourg, connu généralement sous le nom de Morningside. Cet établissement est situé à deux milles au sud-ouest de la ville, sur un terrain accidenté, qui prête au pittoresque. Il comprend trois bâtisses principales appelées l'*East House*, la *West House*, et la *Craig*

House, et quelques autres bâtisses accessoires. Il y a aussi des *cottages* séparés que nous ne vîmes pas d'abord, cachés qu'ils étaient par le feuillage et la verdure des brillants parterres environnants.

Les commencements de cet asile remontent à 1813. Le corps principal a été construit en pierre, à trois étages, avec des grillages en fer. Cet asile a été constamment modifié depuis sa fondation. On a enlevé les grillages aux deux premiers étages, mais on les a conservés au troisième ; on a ouvert les murs pour y ajouter de larges *bay-windows*, on a multiplié les châssis. Enfin on a fait tout ce que l'on a pu pour y faire entrer plus d'air et plus de lumière. Au moment de notre passage on y faisait encore des changements.

L'asile contient huit cents patients dont trois cents pensionnaires privés payant depuis cinq cents louis par année en diminuant jusqu'à qnatre-vingt-quatre louis pour une chambre séparée. Ceux qui paient moins de quatre-vingt-quatre louis sont confondus avec les malades pauvres.

C'est un asile privé dans le genre de la Crichton Royal Institution, de Dumfries. Il est administré par un bureau composé de personnes dont la nomination ne relève pas de l'Etat. Le surintendant se nomme le docteur Clouston, un savant de renommée européenne, et auteur de plusieurs ouvrages sur les maladies mentales.

L'institution reçoit 33 louis et 10 chelins pour chaque patient pauvre. Outre les revenus provenant

de la pension des malades, les autorités de l'asile comptent sur le produit d'un capital d'environ 50,000 louis, produits des legs et des souscriptions faits en faveur de l'établissement.

Le docteur Clouston vint nous recevoir au parloir et se montra très empressé. Il nous offrit de parcourir son asile dans toutes les directions, nous permettant de choisir les quartiers où nous désirions aller d'abord. Nous déclarâmes que nous désirions voir partout, et la visite commença sans plus tarder. En sortant du parloir nous passâmes immédiatement dans une grande salle à manger dans laquelle étaient disposés des tables et des sièges pour quatre cents vingt patients. Ces grandes salles à manger sont l'un des traits caractéristiques des asiles anglais. Les médecins toutefois ne se prononcent pas contre les réfectoires privés pour chaque quartier. S'ils ont adopté généralement les grandes salles, c'est afin de donner moins de trouble à leur personnel, et de pouvoir exercer personnellement sur les repas une surveillance plus assidue.

A côté de cette grande salle se trouve la boulangerie où nous vîmes, en voie de confection, des pains blancs, des pains bruns, des pains en rouleau pour les patients privés, diverses variétés connues sous le nom de *fancy bread*, des gâteaux, des biscuits. Tout nous parut bien préparé. Tout à côté nous visitâmes le grand magasin général où sont contenues des provisions ne laissant rien à désirer

sous le rapport de la variété, et sous le rapport de la quantité. De là nous passâmes dans les ateliers. A la menuiserie, dix patients étaient occupés à la réparation des meubles ; dans la chambre voisine, quatre faisaient des matelas et bourraient des canapés et des chaises. Chez les tailleurs six patients étaient assis sur une grande table et travaillaient sous la direction d'un gardien. A la cordonnerie, trois patients faisaient les raccommodages de chaussures et de souliers. A la ferblanterie, et aux ateliers de peinture se trouvaient également des patients. Le docteur Clouston nous désigna un très mauvais caractère qui n'est contrôlé que par le travail. L'échiffage de crin à la machine et la forge nous occupèrent aussi un instant.

Tous les ateliers sont sous la direction d'un surintendant des travaux qui n'est responsable lui-même qu'au médecin en chef.

Ce que nous avons vu à Morningside et que nous n'avons trouvé nulle part ailleurs, c'est une imprimerie qui publie un journal rédigé et imprimé en entier par les fous. Le docteur Clouston nous donna des exemplaires du dernier numéro. Ce journal est publié tous les mois.

Ceux qui travaillent à la satisfaction des surveillants ont du tabac et de la bière en récompense.

Attenante aux ateliers se trouve une longue remise pour les brouettes. Nous en vîmes une quantité. Les brouettes servent à transporter la terre

pour prolonger les allées et agrandir les parterres.

A l'entrée, par l'arrière de la bâtisse principale, nous aperçûmes un meuble composé de petites cases carrées dans lesquelles chaque malade qui travaille au dehors dépose ses chaussures de travail avant de pénétrer dans l'établissement. Nous questionnâmes le docteur Clouston sur l'emploi de la contrainte. Il ne nous cacha pas qu'il emploie les entraves lorsqu'il les trouve utiles. Il emploie des gants, la *strait-jacket* et la camisole quand il les croit nécessaires. Il a aussi recours à la réclusion des aliénés lorsque, d'après lui, il peut en résulter du bien. Il a des chambres capitonnées pour les agités. Elles sont capitonnées en grosse et forte toile, et non en caoutchouc, comme ailleurs. Le docteur Clouston n'ajoute pas grande foi non plus au système des portes ouvertes.

Chaque salle de malades se compose d'une salle de jour, d'un dortoir, d'un *lavatory* et de deux chambres séparées ; les planchers sont cirés : ce sont les patients qui font cet ouvrage ; les plus excités sont surtout ceux qu'il emploie à cette besogne. Les *lavatory* sont splendides ; nous les avons trouvés partout, à Morningside comme dans les autres asiles anglais, d'une grande propreté et d'une belle apparence. Ils sont généralement voisins des *waters-closets* et placés dans de petites bâtisses séparées reliées aux salles par un corridor.

Il y a généralement de la décoration dans l'inté-

rieur des corridors et des salles. Le docteur Clouston aime les brillantes couleurs, qu'il croit de nature à attirer l'attention des aliénés. Nous remarquâmes que tous les patients étaient dehors. Les infirmes même avaient été transportés sous les galeries extérieures.

L'ameublement ne comporte aucun luxe dans les quartiers des pauvres. Les bancs sont en bois, quelques-uns recouverts en cuir ; chez les patients privés, il y a des chaises et des fauteuils bourrés.

Il n'y a de costume ni pour les patients ni pour les gardiens. Seules les gardiennes (*nurses*) portent le bonnet d'ambulance.

Durant la nuit, les portes des dortoirs et des chambres se ferment à clé. Les agités couchent en des chambres à deux ou trois lits ; leur dortoir occupe une aile spéciale séparée du reste de la bâtisse par une grande porte.

Il y a garde de nuit constante dans les quartiers des cas de suicide, dans l'infirmerie et dans les quartiers des cas récents.

L'infirmerie des femmes est une bâtisse séparée à un seul étage éclairé par le toit. Elle est décorée et mieux meublée que le reste de l'asile. Nous y trouvons beaucoup de fleurs et beaucoup d'ornements. Les boiseries sont bien peinturées. Il y avait cinquante-cinq malades au moment de notre visite. Un département composé de chambres est attenant à l'infirmerie pour ceux qui font du bruit et qui troublent les autres durant la nuit.

Le docteur Clouston nous montra un malade qui refusait absolument toute nourriture, et qu'il était obligé de gaver tous les jours. Il voulut nous donner une expérience de son mode d'opération. Ayant fait venir un grand verre renfermant un liquide composé de bouillon, de lait et d'œufs, il essaya d'abord d'induire la patiente à le prendre naturellement. Il lui montra même l'instrument dont il allait se servir pour la forcer à avaler ces aliments.

Rien n'y fit. Alors, une de nous (sœur Thérèse de Jésus) s'empara du verre, le porta rapidement aux lèvres de la malade, lui maintenant la tête et lui parlant doucement, elle parvint, au grand étonnement du docteur Clouston, à lui faire avaler tout le liquide. Quand ce fut fini, le docteur souriant se tourna vers la malade et lui dit : « Puisque c'est comme cela, nous allons être forcés de faire revenir les sœurs tous les jours. »

Les patients privés sont, sous tous rapports, dans une condition meilleure que les pauvres. Il y a pour eux plus d'espace, plus de luxe, plus de confort, plus d'amusements et plus d'attentions. Il y en a qui paient des prix très-élevés. Il y a beaucoup de pianos, des salles de billard, des jeux de *lawn-tennis*, de *cricket* et surtout une splendide *bowling-alley* à un seul étage éclairé par le toit. Il y a partout des tapis sur les planchers. Les bains ne laissent rien à désirer ni sous le rapport de la commodité ni sous le rapport de la quantité. Chaque malade doit y entrer au

moins une fois la semaine. Il y a de plus une baignoire spéciale pour les malpropres.

Toute la *East-House* est occupée par les patients privés. Il y a partout des sofas, des chaises berçantes, des fauteuils, des miroirs, des rideaux aux châssis, des tapis de Bruxelles, etc, etc. Une bibliothèque est à l'usage des patients.

A Morningside, comme à tous les asiles visités antérieurement, il n'y a pas de système de ventilation spéciale La température étant généralement très-douce, les patients sont dehors toute la journée et les châssis restent ouverts. Il n'y a point non plus de système de chauffage ; la grille des cheminées suffit, bien que cependant à Morningside on ait commencé à introduire le système de circulation d'eau chaude.

Une remarque que nous avons dû nous faire, c'est que dans tous les asiles écossais et anglais les escaliers sont en pierre. Cette précaution est prise, nous a-t-on dit, en cas d'incendie, afin que les escaliers se conservent et puissent s'utiliser jusqu'au dernier moment.

Dans tous les asiles visités jusqu'à ce jour nous avons pu voir de grandes et magnifiques serres où sont conservés les plantes et les arbustes qui ne peuvent subir les rigueurs de l'hiver, et où mûrissent les fruits des régions tropicales.

Un autre des traits caractéristiques de ces asiles c'est la grandeur et la variété des parterres qui

entourent ces établissements. On s'imaginerait entrer dans un parc public d'une grande ville. Partout nous avons vu et admiré des allées capricieuses, bien dessinées, ornées des plus belles fleurs et des plus beaux arbustes qu'il soit possible de voir. L'étendue de terrains couverts par ces parterres est considérable. Le coup d'œil est charmant. Et cela ne contribue pas peu à donner aux asiles de la Grande-Bretagne cette renommé de luxe, de confort et de supériorité qu'ils se sont acquise.

Le surintendant de Morningside nous remit avant de partir plusieurs brochures contenant l'historique de l'asile et un résumé des lois qui le gouvernent, ainsi que quelques-uns de ses rapports annuels. Il donna aussi au Dr Bourque et au Dr Barolet quelques traités qu'il a écrit sur diverses maladies mentales. Il prit congé de nous à la fin de la visite pour se rendre à la salle de clinique où il donne un cours aux élèves de l'université écossaise.

Visite de Holyrood, de Londres

Nous dînâmes ce jour-là, à une heure assez avancée, à Royal Hotel où nous étions descendues. De cette hôtel situé sur une élévation en face d'une place publique, notre vue découvrait presque tout Edimbourg, la ville pittoresque par excellence.

Après avoir admiré ce panorama, nous décidâmes d'aller visiter le château d'Holyrood, de mémoire

historique. Nous ne pouvions prendre le train pour Londres que le lendemain matin ; nous nous trouvions en conséquence à avoir à nous le reste de l'après-midi.

Le château d'Holyrood est l'ancienne résidence des rois d'Ecosse. Il est rempli des souvenirs de l'infortunée Marie Stuart. Personne ne se rend dans la capitale de l'Ecosse sans aller faire un pèlerinage aux appartements de cette reine dont les malheurs ont été le sujet de tant de poèmes et de tant de romans. A côté du château se trouvent les ruines grandioses de l'ancienne chapelle royale, qui fut autrefois une belle et grande église catholique. Nous foulâmes les dalles sous lesquelles reposent les cendres de plusieurs générations de rois écossais. Des inscriptions guidaient partout nos regards et nous redisaient les gloires du passé. A l'intérieur, nous nous arrêtâmes longtemps dans les chambres privées de Marie Stuart. Dans sa chambre à coucher on voit encore son lit avec sa garniture, que les mîtes ont presque réduite en lambeaux, son fauteuil, son cabaret, son bureau, une table et des chaises. Une balustrade nous empêche de toucher à ces souvenirs. L'Ecosse conserve tout cela avec grand soin. Nous vîmes l'escalier dérobé par lequel sont montés durant la nuit, les assassins qui en voulaient à Rizzio le secrétaire privé de la reine. Cet escalier est étroit et a un aspect sombre et sinistre. On nous indiqua l'endroit où le malheureux secrétaire, se

voyant menacé, se réfugia derrière la reine et où il tomba frappé, sous les yeux de cette dernière, de cinquante-six coups de dague. Cet événement qui semble revivre sinistrement à nos yeux en parcourant cette ancienne résidence royale, fut le commencement des malheurs de Marie Stuart. Elle qui avait été reine de France à dix-huit ans par mariage, qui était reine d'Ecosse par naissance, fut réduite quelques années après cet événement à fuir son pays devant le fanatisme presbytérien, à chercher refuge en Angleterre où elle devint la malheureuse victime de la haine d'Elizabeth, reine protestante, sa cousine. Pendant dix-neuf ans, elle vécut prisonnière dans un château anglais ; elle se vit accusée de crimes atroces qu'elle n'avait pas commis et fut finalement décapitée sur l'ordre de sa haineuse parente.

En revenant de Holyrood notre voiture nous conduisit sur une autre éminence où se trouve perchée la citadelle d'Edimbourg. Là encore se trouvent des précieux souvenirs de Marie Stuart. Elle a dû s'y réfugier souvent et elle y a laissé de son séjour des traces que les pieux Ecossais ont conservées religieusement.

Samedi, le 22 juin, à 10 heures du matin, nous prîmes le convoi ferré qui devait nous conduire de la capitale de l'Ecosse à la capitale anglaise. Nous nous emparâmes avec nos trois compagnons d'un compartiment et nous fûmes assez heureuses pour

en avoir la possession paisible pendant tout le trajet qui devait durer jusqu'à six heures et quarante-cinq minutes du soir. Sur ce long parcours, nous admirâmes les belles campagnes de la Grande Bretagne, ses routes bien entretenues, ses petites villes propres et florissantes. A New-Castle, nous arrêtâmes cinq minutes. C'est une grande ville de 100,000 âmes sur laquelle nous ne pûmes jeter qu'un coup d'œil.

A York, la seconde ville d'Angleterre, au point de vue religieux, nous eûmes vingt minutes d'arrêt ; nous en profitâmes pour marcher un peu et dégourdir nos membres. Il était plus de sept heures quand nous pûmes nous installer à l'hôtel Charing-Cross, sur le Strand, la grande rue de la métropole anglaise.

Le lendemain était un dimanche. Nous avions hâte d'aller nous reposer un peu sous le toit béni d'une église catholique, bonheur qui ne nous avait pas été donné depuis notre départ de Liverpool. Aussi de bonne heure, le lendemain matin, nous nous acheminâmes à pied vers le petit sanctuaire de Notre-Dame de France, desservi par des Pères Maristes français. Nous nous confessâmes et nous nous approchâmes de la sainte communion. Nous entendîmes les messes basses de huit heures et de neuf heures. Ce jour-là, il y avait la première communion d'un bon nombre de jeunes garçons et de jeunes filles. Ces dernières étaient sous la direction des sœurs du Sacré-Cœur qui ont le soin d'un petit hôpital d'une quarantaine de malades. Nous enten-

dîmes des chants bien connus. « Un chérubin. » *Ave Verum.* « Qu'ils sont aimés. » Les chants que nos oreilles entendirent ce jour-là nous rappelèrent de bien doux souvenirs. Que le recueillement de la prière fait du bien au cœur ! Le sermon fut donné en français, circonstance qui nous réjouit beaucoup. Dans l'après-midi, nous allâmes visiter la cathédrale de Saint-Paul, une imposante basilique construite par les catholiques et possédée aujourd'hui par les protestants. Quelle masse imposante ! Quelle grâce et quelle grandeur ! L'ancien autel catholique se trouve encore là avec son tabernacle et ses chandeliers. On y a même rétabli récemment une statue de la sainte Vierge que le fanatisme protestant y avait fait enlever. Mais si l'église est grande, si elle domine tous les autres temples, si elle étonne le passant, elle ne lui dit plus rien au cœur. Tout y est froid et sans vie : le protestantisme a passé par là, et, d'un magnifique monument destiné à redire la gloire de Dieu, il en a fait une espèce de Panthéon pour la sépulture de ses grands hommes. Les mausolés sont splendides, il est vrai ; mais le fidèle chrétien préférerait y voir les reliques des saints. L'abbaye de Westminster est une autre église catholique que la religion anglicane a volée à la foi catholique. Nous en vîmes l'extérieur et en admirâmes les sculptures et les proportions ; malheureusement, nous ne pûmes pénétrer dans l'intérieur, vu qu'il s'y faisait un office protes-

tant ; nous entendîmes le son majestueux de l'orgue accompagnant des chants ; et nous nous éloignâmes en regrettant que cet admirable édifice soit tombé entre les mains de l'hérésie.

Le lendemain en nous rendant à l'asile Bethléem, et en revenant, nous nous trouvâmes à passer devant tous les principaux édifices de Londres, entre autres, le palais royal de Buckingham, White Hall, City Hall, les grands édifices du parlement et surtout la vieille Tour de Londres où nous descendîmes quelques instants. C'est une ancienne forteresse qui fut pendant des siècles la demeure des rois. Il s'y est passé des scènes sanglantes dans le cours des siècles. Aujourd'hui la Tour de Londres sert de musée. Les édifices renfermés dans son enceinte sont construits en pierre ayant six, sept et huit étages, de largeur proportionnée à la hauteur, et sont remarquables sous le rapport de la sculpture, de l'architecture et du relief.

Dans la cour intérieure trois à quatre cents soldats faisaient l'exercice militaire. Un corps de musique jouait divers morceaux parmi lesquels nous distinguâmes des airs de musique déjà entendus au Canada.

Londres est remarquable par les grands parcs publics qu'elle renferme dans son enceinte entr'autres le Hyde Park et Regent's Park. Les équipages de l'aristocratie parcourent les allées de ces grands parcs ; les cochers de voitures de louage n'ont pas

le droit de s'y aventurer. Nous avons croisé souvent les voitures des nobles, et même aussi une fois un équipage somptueux que l'on nous dit être celui du prince de Galles.

Le musée de madame Tussaud est l'une des curiosités de Londres. Il renferme maints souvenirs historiques. Entr'autres la guillotine qui a abattu tant de têtes à Paris pendant la révolution française, les voitures de Napoléon Ier, et une foule d'objets qui ont été à l'usage de cet empereur pendant son séjour à l'île Sainte-Hélène. Il y a aussi la chambre des *horreurs* où se trouvent des représentations en cire, de grandeur naturelle, des criminels les plus notoires. Il y en a qui sont debout ; il y en a d'autres qui sont assis.

Il nous est arrivé là un incident comique. Sœur Thérèse de Jésus, fatiguée, s'était jetée sur un banc, à côté de ces figures en cire. Un anglais qui visitait le musée en curieux, frappé de l'étrangeté du costume s'approcha d'elle, la prenant évidemment pour un mannequin. Tout-à-coup sœur Thérèse détourne la tête. Rien ne saurait dépeindre l'étonnement et l'horreur même qui se peignirent dans les yeux du curieux. Il recula de plusieurs pas, les yeux fixes, se demandant évidemment s'il n'était pas le jouet d'un rêve ou d'un enchantement. Cet incident excita l'hilarité dans notre petite troupe.

Londres est la ville la plus populeuse de l'univers. Le commerce qui s'y fait est immense. Les rues ne

peuvent suffire à la circulation des voitures. Les fiacres se rencontrent à gauche et non pas à droite comme partout ailleurs. Souvent deux files de voitures encombraient les rues. Il a fallu nous arrêter plusieurs fois et attendre que la police eut donné issue pour continuer notre chemin.

On ne saurait, par des paroles, donner une idée de l'immensité de cette métropole, de l'activité et du brouhaha qui y règnent. Les plus belles rues sont pavées en asphalte ; elles sont entretenues dans une grande propreté par une armée de jeunes garçons. Avec une audace incroyable, de jeunes enfants armés de porte-ordures, se faufilent entre les pieds des chevaux et sous les roues des voitures pour recueillir le fumier. La nuit, ces rues sont lavées à grande eau.

Les places publiques sont ornées de monuments et de statues. A Trafalgar Square, se trouve la grande colonne de l'amiral Nelson. En d'autres endroits, nous avons vu les statues équestres de grandeur naturelle de la reine Victoria et du prince Albert, son mari. Des statues semblables existent dans les grandes villes anglaises que nous avions visitées auparavant. Les Anglo-Saxons aiment leur reine et ne s'en cachent pas.

Bethléem Hospital.

Lundi, le 24 juin, nous allâmes au Bethléem Hospital, asile dont nous avions souvent entendu

parler. Le fameux docteur Tuke a été longtemps, paraît-il, l'inspecteur de cet établissement. Il est situé sur la rive droite de la Tamise, en pleine ville. C'est le plus ancien des asiles anglais ; il y a plus de trois cents ans qu'il reçoit les aliénés. Il est familièrement connu sous le nom de *Bedlam*. C'était autrefois un ancien couvent. Il a été reconstruit plusieurs fois.

Les édifices actuels sont vieux. Ils ont été complétés en 1815. Ils comprennent quatre étages partout, ornés de grillages. Nous disons grillages suivant l'habitude ; mais il vaudrait mieux dire que ce sont des fenêtres aux barreaux de fer.

A notre étonnement, nous trouvâmes là, en fait de système, le contraire de ce que nous avions vu dans les asiles anglais antérieurement visités. Il y a des préaux. On n'y tient point les portes ouvertes. On y emploie la contrainte assez fréquemment. Nous vîmes des gants épais destinés à emprisonner les mains et retenus aux poignets par une serrure. Nous vîmes des camisoles de deux espèces : celles dans lesquelles les bras sont retenus sur la poitrine, et celles dans lesquelles les bras sont emprisonnés le long du corps dans des manches cousues.

Il y a deux chambres capitonnées en caoutchouc, et grand nombre de cellules avec des châssis qui peuvent s'obscurcir. Les patients y couchent toutes les nuits, portes fermées à clef. Les salles des douches sont arrangées de façon à être rendues obscures

Il y a de grands bains dans lesquels plusieurs patients peuvent trouver place et nager. L'hydrothérapie est fréquemment employée. Bon nombre de bains étaient occupés ; on nous montra un patient qui prenaient un bain tiède de six heures, et dont le cou était emprisonné dans un couvercle en bois fermé à vis.

Il n'y a pas de dortoirs communs ; tous les patients couchent dans des chambres à un, deux ou trois lits. Les agités sont enfermés dans des chambres dont le parquet est couvert de matelas ; ils y sont quelques fois laissés sans vêtements. Il y a cependant des dortoirs pour les infirmeries ; il y a une infirmerie à chaque étage.

Nous vîmes des lits comme nous n'en avions pas encore rencontrés ; ils n'avaient ni paillasse ni matelas ; les malades y reposent sur une couche en caoutchouc remplie d'eau à l'intérieur. Ils sont destinés aux malades obligés de rester couchés pendant de longues semaines et dont le corps se couvre de plaies. Cette couche est très molle ; elle s'adapte immédiatement à la forme du corps et l'eau qui la remplit entretient une fraîcheur bienfaisante.

Les paralytiques sont assis dans des chaises à base large ayant deux pieds et demi de profondeur. Le fond de ces chaises est en toile, il n'est que dix pouces environ au-dessus du plancher. Les malades peuvent s'y balancer, s'y tourner, mais ne peuvent réussir à se lever. Ces chaises nous parurent commodes, simples et peu coûteuses.

Cet établissement ne nous offrit guère d'intérêt après les visites précédentes. Il n'est pas très éclairé, bien qu'on en ait élargi les châssis. L'ameublement est des plus simples. Les malades n'ont pas de salles de jour ; ils doivent se contenter des corridors, qui sont sombres et qui laissent à désirer sous le rapport de la propreté.

Il y a trois cents malades. L'établissement ne peut en contenir d'avantage. Le séjour des aliénés n'y dépasse jamais douze mois ; après cette période ils sont envoyés à d'autres asiles. Les élèves de l'université suivent les cliniques de l'hôpital de Bethléem pour les maladies mentales.

Comme on n'y reçoit que des cas récents, la proportion des guérisons y est relativement considérable, malgré tous les désavantages que cet établissement paraît offrir comparé aux autres.

Asile de Cane Hill

Il y a dans les environs de Londres, un grand nombre d'asiles d'aliénés. Nous désirions non pas les visiter tous, mais visiter celui qui devait être considéré comme le meilleur et le mieux tenu. On nous informa que l'asile de Cane Hill était le plus récent et celui qui pouvait nous offrir le meilleur modèle. Le vingt-cinq juin, à sept heures et cinquante minutes, nous partîmes de Londres pour nous rendre à Purley Station, la gare la plus rapprochée de Cane Hill.

De la gare à l'asile nous avions deux milles et demi à parcourir.

Nous fûmes assez heureuses pour trouver une espèce de voiture *omnibus* qui nous conduisit à l'établissement où nous arrivâmes à neuf heures. Cane Hill est un asile d'Etat construit en 1884. Il a deux étages en briques. L'apparence en est modeste.

Les parterres, bien que nouveaux, sont très beaux, très-étendus. Le choix des arbustes et des fleurs ne laisse rien à désirer. Nous y vîmes toutes espèces de variétés de roses. On y cultive beaucoup les fruits. Il y avait un grand champ de fraises entièrement recouvert de fil de fer en mailles serrées. Le soleil et la pluie y passent ; mais les oiseaux n'y peuvent poser leur bec, ni les voleurs leurs mains.

Trois grandes serres chaudes *green houses* y conservent les plus belles espèces de fleurs et de fruits.

Partout des bosquets et des sièges rustiques.

L'asile a coûté 250,000 louis sterling, en construction et en ameublement. Il renfermait au temps de notre visite onze cent trente malades. Il y a un projet en vue pour agrandir cet établissement et lui permettre de recevoir deux mille patients.

Le surintendant est le docteur Moody, jeune médecin qui se montra aussi empressé que les surintendants des autres asiles.

Ce jour-là même, les inspecteurs du gouvernement

faisaient leur visite. Aussi, les médecins étaient-ils fort occupés. A midi, nous dûmes prendre le dîner avec ces inspecteurs qui, au lever de table, prirent leurs voitures et ne revinrent pas. Les médecins se montrèrent enchantés de leur départ ; par quelques paroles dites en riant, ils nous firent comprendre qu'ils n'avaient pas grande confiance dans la science de ces visiteurs.

Voici les notes que nous avons prises sur l'asile de Cane Hill.

Les malades sont photographiés en entrant et sont pesés. Le médecin ouvre immédiatement un livre et à côté de la photographie il met toutes les notes qu'il peut recueillir sur le passé médical du malade, depuis sa naissance. Tous les incidents du séjour de cette personne à l'asile y sont notés jusqu'à sa guérison ou sa mort. Dans ce dernier cas, il y a généralement autopsie ; et les résultats de cet examen sont conservés avec grand soin. Les médecins déclarèrent qu'il y avait beaucoup de cas de paralysie générale. Ils attribuent cela à l'influence de la vie des grandes villes. Ils nous firent une remarque assez singulière : c'est qu'en Irlande, cette maladie est a peu près inconnue.

Nous commençâmes par visiter la chapelle, où huit cents patients peuvent tenir commodément assis. Jusqu'à ce moment, nous n'en avions pas rencontré de si grande en Angleterre.

La salle d'amusements est grande et gentiment

décorée. Il y a danse tous les huits jours pour les deux sexes.

La cuisine est bien outillée ; nous n'y vîmes cependant rien de nouveau pour nous, si ce n'est peut-être une machine assez ingénieuse pour laver les patates.

Contrairement aux autres grands asiles de la Grande-Bretagne, Cane Hill n'a pas de réfectoires communs, il y a un réfectoire dans chaque salle.

La salle de bains est aussi très-grande ; entre chaque bain se trouve une séparation par cloison. On nous dit que tous les malades doivent aller aux bains une fois la semaine.

Les patients se couchent à huit heures du soir Il y a plusieurs grands dortoirs de trente lits et plus ; les couchettes sont bien rapprochées les unes des autres Il y a aussi plusieurs chambres séparées où les patients dorment la nuit. Il y a garde de nuit constante pour les infirmeries et les cas de suicide ; ailleurs la garde ne s'y fait que toutes les deux heures dans chaque quartier. Le gardien de nuit doit, avec une clef spéciale, peser sur un bouton électrique, et sa présence est aussitôt signalée dans le bureau du surintendant et constatée automatiquement par une marque sur un rouleau. Le matin, le surintendant n'a qu'à jeter les yeux sur ce rouleau enrégistrateur pour savoir si les gardiens de nuit ont bien rempli leurs devoirs. C'est le seul endroit où nous ayons vu ce système électrique. Ailleurs,

on emploie dans chaque salle de petites horloges mécaniques avec cadran tournant que le gardien de nuit doit poinçonner à chaque visite.

L'asile est composé de pavillons à deux étages séparés les uns des autres par des centaines de pieds, et reliés entre eux par des corridors couverts. Il n'y a point de grillages. L'éclairage se fait au gaz et le chauffage à l'eau chaude. Entre chaque pavillon il y a des préaux dans lesquels nous trouvâmes différents jeux à l'usage des patients, entr'autres une balançoire retenue sur un tronc d'arbre par des ferrements et ayant deux sièges à chacun des deux bouts.

Les gardiens sont costumés, mais les patients ne le sont pas quoique leurs vêtements se ressemblent beaucoup. Ce sont les autorités de l'asile qui fournissent les costumes des gardiens. Les gardiennes sont costumées en rose l'été, et en bleu-marin l'hiver. Dans un pavillon destiné aux femmes qui sont capables de travailler, nous comptâmes cent cinquante patientes et sept gardiennes. Les patientes couchent en chemise après s'être dévêtues dans les lavoirs où elles suspendent leurs habits. Le matin elles retournent au lavoir pour s'habiller. Ces lavoirs sont magnifiques de propreté et d'élégance. Les *water-closets*, tout à côté sont également très-propres. L'eau s'y déverse automatiquement par suite de la pression sur le siège. Les lavoirs, les bains, les closets dans chaque salle sont placés dans une petite aîle séparée

du corps principal et reliée par un court corridor fermé de deux portes.

Dans chaque salle il y a une petite cuisine pour faire le thé et autres petites choses pour le repas du matin et celui du soir.

Les planchers sont en tuiles dans les corridors et en bois ciré dans les salles. Dans l'un des quartiers des agitées nous avions trouvé quarante patientes et cinq gardiennes. Il y a une garde de nuit spéciale dans le dortoir ; il y a une chaise entre chaque lit. Nous avions remarqué dans la salle des petites tables pouvant changer de forme et servir à différents usages, entr'autres de cabarets, de lutrin etc., se levant et se baissant à volonté.

Il y a soixante-quinze femmes épileptiques et quarante hommes. Les lits pour cette classe de malades sont retenus par terre par des ferrures et une serrure.

Il y a une petite bibliothèque dans chaque salle. Plusieurs journaux y sont reçus et sont fixés sur les tables par des barres en cuivre.

La buanderie est une bâtisse séparée ; soixante-dix patients y travaillent. Il y a des ateliers de cordonnerie et de taillage pour vêtements ; mais le travail n'y est pas organisé comme dans les asiles de l'Ecosse et du Nord de l'Angleterre. On n'y emploie pas la contrainte disent les médecins. Toutefois le médecin en chef nous déclara qu'il n'y est pas opposé d'une manière absolue ; mais qu'il s'est

fait une règle de ne pas l'employer à cause du sentiment public.

Il y a trois médecins qui doivent parcourir chaque jour les pavillons, plus deux maisons détachées qui se trouvent, l'une dans les jardins, et l'autre sur la ferme. L'asile possède en tout cent cinquante acres de terre. Il reçoit dix chelins par semaine pour chaque patient pauvre.

Nous y avons remarqué une grande propreté. L'asile est neuf et présente un aspect général de confort. Il n'est pas meublé avec luxe, il ne contient point de profusion de fleurs ; il y a beaucoup plus de bancs de bois que de bancs bourrés ; mais en somme c'est l'un des meilleurs asiles que nous ayons visités, et celui qui peut-être nous a fait la meilleure impression.

C'était à Londres que nous devions prendre le costume laïque, mais l'accueil qui nous avait été fait partout en Angleterre nous fit repousser toute idée d'abandonner nos vêtements de religieuses. Jusqu'à ce moment, il faut le dire, la Providence nous avait pour ainsi dire, conduites par la main. Elle nous avait dirigées dans des endroits où nous ne nous proposions pas d'aller, nous avait fait voir ce que la Grande-Bretagne pouvait nous montrer de mieux ; et notre costume, loin d'être un obstacle, avait aplani les difficultés et nous avait valu un accueil extrêmement sympathique et empressé. Nous étions quelquefois confuses des bontés et des attentions que l'on avait pour nous.

Nous vîmes là un indice que la Providence désirait qu'on gardât notre costume bien-aimé pendant toute la durée de notre long voyage.

Cette question règlée, nous résolûmes de continuer notre voyage le plus rapidement possible. Nous partîmes de Londres le 26 juin, à une heure et vingt-cinq minutes de l'après-midi pour nous rendre sur le continent. Notre itinéraire, arrêté depuis longtemps, devait nous conduire immédiatement à Bailleul et de Bailleul à Paris ; mais la Providence avait évidemment décidé que nos prévisions seraient toujours mises de côté. Nous constatâmes que le convoi qui se rendait de Londres à Douvres ne trouverait pas de bateau pour nous transporter à Calais, et que, comme conséquence, nous allions perdre l'après-midi entière.

Nos hésitations furent courtes. La Flandre, bateau belge, se trouvait au quai prêt à partir pour Ostende, en Belgique. Nous y prîmes passage sans tarder, à trois heures de l'après-midi.

La Manche était très calme nous ne sentions point de vent ; toutefois une houle lente et douce agitait le bateau et en peu de temps, nous sentîmes les atteintes du mal de mer. Il nous avait semblé qu'après avoir été aguerries par une traversée océanique de huit jours nous pourrions franchir ce détroit avec un estomac marin. Nous dûmes à notre grand déplaisir, nous détromper. Nous nous réfugiâmes dans la chambre des dames, où nous

dûmes rester couchées tout le temps de la traversée.

Par suite d'une défectuosité dans la machinerie du bateau, le passage du détroit qui ne devait durer que deux heures et demie nous retint cinq heures en mer. Il était huit heures et un quart du soir lorsque nous prîmes terre à Ostende, jolie ville du littoral.

Nous fîmes connaissance avec la douane belge qui ne se montra pas trop inquisitive, et nous prîmes sans tarder un convoi qui devait nous conduire à Gand, l'une des grandes villes du pays et l'une des plus anciennes.

Nous n'avions plus qu'un compagnon, nos deux médecins nous avaient quittées dès le 25 juin pour Paris où ils devaient nous retenir des appartements.

Nous logeâmes à Gand, à l'hôtel Royal.

Hospice de Guislain, Gand

Le 27 juin au matin, après avoir entendu une messe nous allâmes visiter l'hospice de Guislain, dont nous avions fréquemment entendu parler au Canada. Pour la première fois nous allions rencontrer des asiles tenus par des communautés religieuses.

Cet établissement est ancien. Il a été fondé en 1779. Les frères de la Charité en ont la charge depuis 1815. Les édifices actuels datent de 1856. Ils

ont été agrandis de temps à autre. Ils sont à deux étages et construits sur le système des pavillons séparés.

L'asile est la propriété de la ville de Gand. Il est sous la direction d'un bureau qui porte le nom de commission des hospices. Cette commission fait une visite mensuelle. Le procureur du roi vient à l'asile tous les trois mois, le bourgmestre de Gand, tous les six mois, et le gouverneur de la province tous les ans. Il y a de plus un inspecteur qui, avec ses trois adjoints fait une fois l'an le tour des asiles d'aliénés de la Belgique.

Le médecin en chef est nommé par le ministre de la justice, sur la recommandation de la commission des hospices.

Le frère directeur se nomme de la manière suivante : il est proposé par le supérieur général des frères de la charité, il doit être agréé par la commission des hospices et accepté par une autre commission désignée sous le nom de commission permanente ; et enfin après toutes ces formalités, il est nommé par le roi sur rapport des ministres.

Le frère directeur choisit ensuite les gardiens, frères et autres.

Au moment de notre visite, l'asile contenait quatre cent quatre-vingt aliénés gardés pas trente-six frères et quinze gardiens laïques. La loi belge exige qu'il y ait au moins un gardien pour dix aliénés.

Les frères sont tenus de recevoir tous les aliénés

de la ville de Gand. Ils reçoivent de la ville quatre-vingt-seize centimes par jour pour l'entretien, la nourriture et l'habillement des malades, savoir environ dix-neuf centins de notre monnaie.

Le vêtement des aliénés est très simple et peu coûteux ; il consiste dans la blouse et les pantalons bleus des paysans, complèté très souvent par une paire de sabots en bois.

L'asile a une belle apparence extérieure. Il a deux étages en briques et il y a des grillages, savoir des châssis avec des barreaux en fer vitrés.

Les préaux sont enfermés entre les pavillons, ils sont jolis et bien ornés de fleurs, avec des allées dans divers sens. Il doit y faire en été une grande chaleur, car ils sont très renfermés.

Le médecin en chef est le docteur Morel, rédacteur du *Bulletin de la société de médecine mentale* et auteur de divers ouvrages sur les maladies du cerveau. Il est le seul médecin résidant. Dans le cas de besoin, il peut se nommer un adjoint.

Il prétendit d'abord qu'il n'employait pas la contrainte ; mais nous la vîmes employée dans plusieurs départements. Nous remarquâmes la camisole, les gants, les entraves et les courroies après les lits, les grosses chaises, etc. Nous allâmes partout. Nous vîmes des malades prendre un repas dans un grand réfectoire. On leur donnait à tous de la bière et de la fricassée. Aucun patient n'était admis à se servir de couteau, contrairement aux asiles anglais, où les

couteaux et les fourchettes sont toujours donnés. Le directeur nous déclara qu'autrefois il était arrivé un accident : un furieux ayant blessé un autre malade avec un couteau de table, et que depuis lors les couteaux avaient été complètement ôtés. La diète, à part de la bière, consiste en viande et fricassée le midi, en pain et beurre le soir.

Les corridors sont en dehors du corps de la bâtisse; ils sont couverts mais ne sont pas vitrés, et ils se trouvent ainsi ouverts à tous les vents. Cela ne présente aucun inconvénient, paraît-il, vu la douceur du climat.

Nous vîmes la même disposition dans presque tous les asiles que nous avons visités subséquemment.

Nous vîmes à Guislain de grandes filatures au rouet et à la machine. Les patients confectionnent la toile, les cotons à chemise, les mouchoirs, les serviettes, des chapes, des essuie-mains, des tabliers ainsi que des lainages pour frocs et pantalons. Nous comptâmes neuf métiers à tisser la toile ; et nous remarquâmes un grand ourdissoir mécanique mû facilement par une manivelle.

Ce tissage se fait pour les manufactures de la ville. Les bobines arrivent à l'asile toutes remplies ; le produit de ce travail, nous dirent les frères, est distribué en grande partie aux patients qui font l'ouvrage.

A la buanderie, nous constatâmes que tous les

lavages et tous les repassages se font à la main. C'est afin de donner de l'emploi aux patients. Un grand nombre de malades étaient occupés à échiffer du coton. Ils travaillent tous ainsi cinq à six heures par jour. Il y a des ateliers pour les tailleurs, les forgerons, les menuisiers, les cordonniers, les peintres et les matelassiers, à part des tisserands, des bobineurs et des échiffeurs de coton dont nous venons de parler. A part le travail qui est bien organisé en cet établissement il ne nous offrit rien de remarquable. Il y a manque de propreté presque partout. Les planchers des corridors sont en dalles de pierre ; ils étaient recouverts de sable. L'ameublement est des plus simples.

Les *closets* sont dans la cour et dans les préaux. Ils répandaient lors de notre visite, une telle mauvaise odeur, qu'elle était perceptible dans tous les départements de l'asile.

Dans un quartier, il y avait quatre-vingts enfants idiots et épileptiques dont les habits, les mains et le visage auraient eu besoin d'un bon lavage. Plusieurs de ces enfants étaient retenus dans des chaises en bois trouées, et étaient littéralement dévorés par les mouches. Le département des agités n'a qu'un seul étage. Il est construit en forme de croissant. Il y a là une garde de nuit qui se promène dans les corridors et qui peut par une ouverture grillée, se rendre compte de tout ce qui se passe dans chaque cellule.

Les lavoirs sont en zinc, sans séparation. Nous aperçûmes aussi une auge en bois remplie d'eau dans laquelle les aliénés peuvent se laver les pieds.

Les dortoirs sont au second étage ; ils sont grands et bien aérés. La loi belge, nous dit-on, fixe le nombre de mètres cubes nécessaires pour chaque lit. A la porte de chaque dortoir, il y avait une inscription indiquant le cubage, en mètres, de la salle et le nombre de lits. En voici quelques exemples : onze lits, cinq cent soixante-dix-neuf mètres cubes ; dix-sept lits, six cent six mètres cubes ; vingt et un lits, sept cent cinquante-huit mètres cubes, dix-sept lits, six cent douze mètres cubes ; vingt-et un lits, sept cent vingt-neuf mètres cubes. Le dortoir de l'infirmerie est en bas ; il a six cent vingt-cinq mètres de hauteur. Les escaliers sont en pierre.

Pour les gâteux, on a des lits en fer, contenant une paillasse divisée en trois bouts séparés. Le bout de paillasse du milieu est le seul qui se salit. Le fond du lit en fer est concave et percé d'un trou. L'un des dortoirs des gâteux contenait treize lits pour cinq cent cinquante-neuf mètres cubes.

Il y a à Guislain, une fanfare de vingt-sept à vingt-huit patients ; elle est dirigée par un frère. Les instruments sont dans une salle de musique où les patients vont prendre des leçons tous les jours à heure fixe.

Il y a quelques bains ordinaires. La plupart sont ouverts, mais quelques-uns ont un couvercle en bois

retenu par des ferrements. L'eau chaude y est amenée par des petits trous distribués tout le long du bain. On sait que pendant qu'un malade prend un bain chaud, il est important de lui tenir la tête froide. Dans ce but, à Guislain, on emploie une calotte formée d'un petit tube circulaire en étain. Un courant d'eau froide entre par un des bouts du tube et resort par l'autre, après avoir parcouru toute la surface de la calotte et entretient ainsi sur la tête une fraîcheur suffisante.

Deux grandes serres chaudes fournissent des fleurs à l'établissement. Un aquarium nous fit voir quelques espèces de poissons. De grandes volières bien ornées contenaient de jolis oiseaux. Au milieu de l'Aquarium est disposé un jet d'eau auquel s'adaptent divers petits instruments qui varient presqu'à l'infini, la forme du jet.. Le Dr Morel et le Rév. Frère Directeur se montrèrent très-polis et très-courtois. Ils nous firent préparer un dîner, auquel nous fîmes peu d'honneur, la diète flamande n'entrant pas dans nos goûts.

Hospice tenu par les Sœurs de Charité du Sacré-Cœur

Dans l'après-midi de ce même jour, nous nous rendîmes visiter l'hospice des femmes aliénées, tenu par les sœurs de la Charité du Sacré-Cœur. L'établissement situé en pleine ville de Gand, n'offre

rien de remarquable. Il appartient à la ville comme l'autre. Il est adossé au couvent de telle façon qu'on ne peut distinguer à l'œil la partie qui appartient aux sœurs et la partie qui ne leur appartient pas.

L'asile est tenu proprement ; mais les malades pauvres sont généralement mal vêtues et chaussées en sabots. Il y a grillage et contrainte partout. Les chambres des pensionnaires privées sont très jolies, ainsi que les parloirs.

La directrice, sœur Bernadette, nous conduisit à l'infirmerie des sœurs où nous vîmes une religieuse qui approchait sa cent-unième année. Elle nous parla très-intelligemment, et nous déclara qu'elle s'habille encore seule, qu'elle fait son chemin de croix, mais qu'elle est un peu sourde. Elle parut surprise et contente de voir des religieuses du Canada.

Après ces deux visites qui nous avaient fort fatiguées, nous n'eûmes que le temps de nous rendre à notre hôtel pour prendre un léger souper. Le convoi qui devait nous conduire à Tournay partait de Gand à sept heures et trois minutes. Nous y montâmes, et à huit heures et trente minutes, nous entrions à l'Hôtel de l'Impératrice dans la vieille ville de Tournay.

Asiles de Tournay

Le vingt-huit juin, nous eûmes le bonheur de communier dans la grande cathédrale de Saint-Maurice, l'un des plus beaux monuments religieux de la Belgique.

La communion nous fut donnée à la fin de la messe, c'est la coutume paraît-il. Nous arrivâmes de bonne heure à l'asile de Tournay. L'établissement est en pavillons séparés ; et chaque pavillon est une grande construction en brique, à deux étages, relié aux autres par des passages couverts. Les châssis ont des barreaux en fer comme à Guislain.

L'asile a été construit récemment. Les frères de la Charité en ont la direction par contrat. Il contenait au moment de notre visite sept cent cinquante patients dont environ cinquante étaient des pensionnaires privés.

Nous avons trouvé là, tous les traits caractéristiques de l'asile de Guislain ; mais étant plus récemment construit, il contient plus d'améliorations ; les préaux sont beaucoup plus grands, il y a plus de propreté.

La vidange des canaux d'égoût qui se fait au centre de l'agglomération des pavillons, répandait une odeur que nous trouvâmes fatigante.

Les aliénés sont vêtus comme à Guislain et sont, pour un grand nombre, chaussés en sabots.

Les ateliers sont à peu près les mêmes que ceux de Gand, ayant de plus la confection des tapis et des nattes. Chose singulière, on y fait aussi tricotter les patients. Les édifices qui servent aux ateliers sont grands et bien éclairés.

Le pavé dans les corridors est fait en dalles de pierre avec un courant en marbre pour en briser la monotonie.

Les aliénés étaient tous dehors. Partout des gilets et des pantalons bleus. Il y a beaucoup de contrainte ; et nous constatâmes dans les dortoirs que les cas de suicide, les agités et les aliénés dangereux sont retenus sur leur lit, la nuit, dans des cellules, par la camisole et par des courroies.

Il y a des cellules dans le sous-bassement pour ceux qui font du bruit. Ces cellules ont une petite fenêtre avec grillage. Les autres cellules ont toutes une *closet* particulière au coin de la porte.

L'asile de Tournay a une grande salle de bains bien éclairée par le toit. Au centre se trouve un bassin rempli d'eau dans lequel vingt aliénés peuvent nager à l'aise. Deux surveillants, dit-on s'y tiennent constamment pendant le temps du bain. Nous ne pûmes nous empêcher de constater que l'eau était très sale. Elle n'est changée paraît-il que très rarement. A l'entour de ce grand bassin, se trouvent des petites salles dans lesquelles sont des baignoires. Il y a aussi de grands lavoirs en pierre, en forme d'auges carrées. Les bains destinés aux

agités ont un couvercle et portent un thermomètre fixé au pied.

Il y a des chambres d'isolement dans lesquelles l'obscurité, se fait par des volets.

Chaque quartier a deux salles attenantes avec un joli réfectoire dans lequel se trouvent des tables en marbre noir.

Le quartier des gâteux a les mêmes dispositions qu'à Guislain, quant aux lits et aux paillasses.

L'établissement reçoit un franc et trente centimes par jour pour chaque malade ; trente-huit frères et cinquante gardiens laïques composent le personnel. Il y a trois médecins.

Nous vîmes dans une salle une cage d'oiseaux à trois étages.

Les gardiens laïques reçoivent de vingt à vingt-cinq francs par mois, outre leur nourriture. Ils ont pour costume distinctif une casquette galonnée.

La chapelle est neuve et n'était pas encore complétée au moment de notre visite. Elle est disposée de telle façon que de trois salles ou nefs, on voit sur l'autel central.

Le gouvernement, outre les édifices, fournit les lits et l'ameublement ; mais les frères doivent fournir les matelas et les fournitures des lits.

Après dîner nous visitâmes une grande brasserie dans laquelle les frères font cinquante à soixante tonneaux de bière par semaine. Cette bière leur re-

vient à cinquante francs le tonneau. A chaque repas, le malade a son verre de bière ; on ne mange pas autrement en Belgique.

Dans la ville de Tournay se trouve également un hospice pour les femmes aliénées sous la direction des sœurs de la Charité. Les vieillards et les orphelins y sont également reçus. Nous y allâmes. La supérieure nous déclara que l'hospice appartenait à l'Etat, mais qu'il n'y avait rien d'intéressant à y voir, les folles n'y étant qu'au nombre de cinquante Elle s'empressa tout de même de nous offrir de le visiter ; mais nous jugeâmes qu'il valait mieux nous en abstenir.

Nous nous rendîmes à l'hôtel pour préparer nos bagages. Un convoi partait de Tournay à quatre heures et huit minutes. Nous fûmes assez heureuses pour le prendre, et une demi-heure plus tard, nous étions en France, à Baisieux, la première ville française. Sur la frontière, nous dûmes soumettre nos bagages à la douane française.On nous demanda si nous avions des vins, des liqueurs, des viandes, etc., etc. L'inspection fut une formalité. A cinq heures et dix minutes, nous arrivâmes à Lille et nous descendîmes à quelques pas de la gare, à l'hôtel de Flandre et d'Angleterre.

La Belgique est un splendide pays agricole. Nous n'avons vu nulle part de terrains mieux cultivés ni de campagnes plus florissantes. De grands canaux d'irrigation répandent la fertilité dans toute la con-

trée. Ils sont plantés d'arbres des deux côtés de façon à empêcher l'évaporation.

Asile de Lommelet

Samedi, le 29 juin, après avoir entendu une messe nous allâmes visiter l'asile de Lommelet, près de Lille, le premier asile français que nous trouvions sur notre chemin. Il nous avait été indiqué comme digne d'être visité.

L'établissement appartient aux frères de Saint-Jean-de-Dieu. Il est conséquemment un asile privé ; mais il fait les fonctions d'asile public. Sa création date de 1825. Il s'est agrandi depuis selon le besoin ; il s'agrandit encore.

Il est construit sur le système des pavillons séparés, reliés par des corridors. Plusieurs pavillons ont trois étages, quelques-uns seulement deux. Il y a des grillages partout. Le nombre des patients, lors de notre visite, était de sept cents, dont trois cents malades privés et quatre cents malades indigents.

Ils sont soignés par deux médecins choisis par l'établissement et agréés par le département. Lommelet est le seul asile public pour le département du Pas de Calais. Il est tenu de recevoir tous les malades indigents de ce département au prix d'un franc par jour. Les indigents des autres départements doivent payer vingt-cinq centimes en plus. Ce prix comprend l'habillement. Les hardes que portent les

malades lors de leur entrée sont conservées pendant un an. Après ce temps ils sont utilisées ; mais si le malade vient à guérir ou à partir après ce délai d'un an, l'établissement lui laisse les vêtements qu'il portait à l'asile.

Il y a des inspecteurs et une commission de surveillance qui font des visites tous les trois mois. Les malades indigents sont internés sur un arrêté du préfet du département. Cet arrêté émane après que le malade a été quelque temps en observation. La sortie se fait sur le certificat du médecin de la maison. Toutefois, le préfet peut ordonner la mise en liberté et l'autorité judiciaire également. Les frères nous ont déclaré qu'il n'est pas d'habitude de donner des congés d'essai aux malades pauvres mais seulement aux pensionnaires privés.

Ces derniers, les pensionnaires privés, sont admis sur le certificat du médecin. Ils s'habillent eux-mêmes généralement. Ils paient depuis un franc vingt-cinq centimes jusqu'à quinze francs par jour suivant l'accommodation qu'ils reçoivent. Il y en a pour tous les prix intermédiaires.

Dans le rapport annuel de l'institution se trouvent des statistiques concernant les patients privés. Mais le nombre de ces derniers n'est envoyé qu'à la préfecture. La commission de surveillance et les inspecteurs les visitent. Une copie du dossier entier concernant le malade privé est transmise au préfet ; et alors le préfet envoie un médecin spécial pour constater l'état du malade et faire rapport.

La mise en liberté est également communiquée au département, même pour les pensionnaires privés.

Il y a dans l'établissement trente frères et trente-cinq domestiques.

Après ces renseignements demandés et reçus, nous commençâmes la visite de l'établissement. On nous conduisit d'abord dans la chapelle qui est une grande et belle église gothique divisée en trois nefs par des piliers.

De là, nous passâmes à la cuisine qui nous parut petite, car elle sert pour les malades indigents, pour les malades privés et pour les frères eux-mêmes.

Elle doit être agrandie prochainement. De la cuisine les repas sont transportés dans les différents quartiers, car Lommelet n'a pas de grand réfectoire unique ; mais de petits réfectoires dans chaque salle. Tous les réfectoires sont au rez-de-chaussée. Chaque quartier comprend soixante, quatre-vingts, cent malades, et même davantage.

L'asile est éclairé au gaz que les frères se procurent par des conduits souterrains venant de Lille. Le gaz sert de pouvoir moteur ; il actionne un engin pour la cuisine ayant deux chevaux de force, faisant mouvoir la baratte, le moulin à café, une machine à hacher le pain pour la soupe etc. L'établissement garde constamment de dix-huit à vingt vaches. Le lait repose cinq à six heures. La première crême en est enlevée et mise dans la baratte. Le lait est ensuite donné aux patients.

La bière se donne à deux repas par jour. L'établissement l'achète.

Les gardiens ont une casquette pour costume. Les patients ne sont pas costumés ; mais ils portent généralement l'habit bleu des paysans. Les sabots en bois y sont fort employés.

De la cuisine nous nous rendîmes dans une grande salle de réunion destinée aux pensionnaires privés. Il y a du luxe : rideaux aux châssis, planchers en mosaïques, jolis meubles etc.

Il y a des préaux. Ils sont assez grands et renfermés dans les cours intérieures entre les pavillons. Les Frères les appellent jardins et non pas préaux.

Nous passâmes ensuite dans le quartier des agités où nous trouvâmes de la contrainte. Nous vîmes plusieurs aliénés camisolés, et d'autres entravés par des lanières en cuir aux pieds et aux mains ; nous vîmes aussi des mitaines en cuir. Durant la nuit les agités sont attachés sur leur lit. Il y a quatre gardiens de nuit. Les malades qui ont la manie de suicide sont à l'infirmerie où la veille est constante. Ceux qui font du bruit sont dans de petites chambres, portes fermées. Ces chambres que l'on appelle cellules, ont une fenêtre grillée, avec des lits, soit en bois, soit en fer. Il y a des crampes de chaque côté pour y attacher des lanières de cuir. Quatre gardiens font la patrouille la nuit : ils doivent marquer leur passage sur des indicateurs à l'électricité.

Dans le quartier des agités, les repas se prennent dans une vaisselle en ferblanc, avec des cuillères, mais sans couteaux. Dans les salles tranquilles, on ajoutes les couteaux.

Dans le quartier des gâteux, nous trouvâmes des enfants et des vieillards attachés sur des chaises en bois trouées. Nous montâmes au dortoir où nous trouvâmes partout des planchers cirés. Les lits pour les gâteux ont un fond en tôle galvanisée, disposée en forme concave et trouée par le milieu. Cette tôle se nettoie à l'acide sulfurique. Il n'y a point de paillasse ni de matelas. Le lit est rempli par une couche de tourbe ou mousse d'environ un pied d'épaisseur. On recouvre cette mousse d'un drap et on couche le malade là-dessus. Les Frères préfèrent cette tourbe, ou mousse, à la paille ; car la paille, disent-ils, donne de l'odeur et salit les draps. Cette mousse, qui est d'une espèce particulière inconnue en Amérique, sèche très facilement et ne donne pas d'odeur.

Les frères ont remplacé les vases de nuit en carton mâché par d'autres vases en faïence ; ils trouvent ces derniers plus faciles à nettoyer et plus propres. Ils n'aiment pas le caoutchouc, parce qu'il leur faut le nettoyer à l'acide, et que le caoutchouc ne peut supporter l'acide sulfurique.

Les patients se couchent à huit heures P. M. et se lèvent à cinq heures A. M. Dans les dortoirs des tranquilles, il y a quelques sommiers élastiques, les

Frères se proposent d'en mettre un plus grand nombre. Ces sommiers coûtent quarante francs, faits à Paris.

Tous les aliénés doivent descendre au premier étage, au rez-de-chaussée, pour se laver et faire leur toilette. Il n'y a pas de lavabos dans les dortoirs. Au rez-de-chaussée ces lavabos sont en bois avec des bols.

Nous trouvâmes dans l'infirmerie, qui est grande, un joli autel La messe s'y dit tous les matins pour les malades du quartier. Cette infirmerie sert pour les malades pauvres comme pour les riches, pensionnaires privés ; les cas de suicide y sont également. Les fenêtres sont ornées de grands rideaux blancs. Le matin, les surveillants passent auprès de chaque lit avec une cuvette et font la toilette du malade. Les repas dans l'infirmerie se prennent près du lit.

Outre cette grande infirmerie, il y en a une autre petite particulière pour les gâteux.

Le travail n'est organisé que pour le département des tailleurs, des cordonniers et des relieurs. Soixante patients y sont occupés constamment. Il y a à Lommelet une salle de théâtre assez grande dans laquelle les Frères nous firent voir de jolis décors. Le rideau de la scène se lève rapidement par un mécanisme facile. Il y a souvent des séances dramatiques et ce sont les malades qui jouent les rôles. Ces séances ont lieu le soir de cinq

à sept heures. Les patients sont exercés par le chapelain de l'Institution qui reste là depuis trente ans. Tous les soirs, dans le but de récompenser les malades, il veille avec eux et s'ingénie à leur faire apprendre leurs rôles.

Cette salle de théâtre sert également de salle de réunion pour les indigents, et de salle de barbier. Il y a jour de barbe une fois la semaine pour les pauvres et deux fois pour les pensionnaires privés. Le dimanche cette salle de théâtre sert également de café ou de restaurant pour ceux qui ont quelques sous à dépenser ou pour ceux qui le méritent. C'est une grande punition, paraît-il, que d'être privé d'aller à ce restaurant ; les patients s'y amusent beaucoup.

Il y a une chapelle funéraire spéciale où les cadavres sont déposés en attendant la sépulture. La plupart des corps sont donnés aux facultés de médecine ; mais auparavant les médecins de la maison font des autopsies, et ils recouvrent ensuite les crânes d'un bonnet.

Nous ne pûmes nous empêcher de remarquer à Lommelet ce que nous avions remarqué dans les deux asiles visités précédemment et tenus par les Frères de la Charité. C'est que la vidange se fait tous les jours au centre de l'établissement, et répand une odeur dont aucun département n'est exempt. Le produit des vidanges est utilisé comme engrais sur la ferme. Lommelet n'a que trente hectares de

terrain en superficie, et ce terrain est entouré de murs. Avant notre départ, les frères nous offrirent un verre de bière avec quelques biscuits. Nous acceptâmes cette politesse.

En quittant l'asile, nous remarquâmes que l'on faisait des préparatifs dans les préaux pour la procession du Saint-Sacrement le lendemain. Nous vîmes un reposoir décoré avec goût sous de grands arbres.

Asile de Bailleul

Cette même après-midi à quatre heures et quarante-sept minutes, nous prîmes à Lille le convoi qui devait nous conduire à Bailleul. Nous arrivâmes à ce dernier endroit quelques minutes après six heures. Comme il était de bonne heure nous nous fîmes conduire immédiatement à l'asile tenu par les sœurs nommées les Filles du Saint-Enfant-Jésus. Nous fûmes reçues courtoisement. La supérieure nous fit comprendre par quelques paroles délicates, qu'elle n'était point chez elle, qu'elle n'était point maîtresse. Nous comprîmes qu'elle n'était point en mesure de nous donner l'hospitalité. Nous descendîmes prendre gîte à l'hôtel du Faucon après, cependant, nous être assurées que nous pourrions, le lendemain, assister à la messe de l'asile.

Cette permission même ne put nous être donnée qu'avec le consentement du directeur laïque de

l'institution. Les Filles du Saint-Enfant-Jésus ne sont pas là chez elles, elles y sont des espèces de servantes. Elles paraissent souffrir de la position qui leur est faite, et très gênées par la surveillance à laquelle elles se sentent soumises. Elles portent un joli costume noir, composé d'une robe, d'un bandeau, d'un voile, d'un scapulaire avec une guimpe blanche. Elles ont un cordon et un gland rouge emblème du martyr du cœur ; à la taille une ceinture en cuir qui veut dire force.

Nous n'eûmes que peu de renseignements ce jour-là. Le lendemain, nous nous empressâmes de nous rendre à l'heure fixe afin d'assister à la messe. Nous fûmes admises sans difficulté dans le quartier qui sert d'administration, et de là, par un long corridor vitré, nous nous rendîmes dans le pavillon où se trouve une belle et grande chapelle. Il y eut pendant la messe musique et sermon.

L'établissement est un asile public. Il appartient au département du Nord. Il est sous la direction d'un médecin en chef qui porte le titre de directeur, lequel, au moment de notre visite, était le docteur Cortyl.

Les sœurs sont les gardiennes en chef. Elles sont au nombre de cinquante-quatre, et elles ont quatre-vingt-dix employés laïques. L'asile ne reçoit que des femmes. Il y a trois médecins, et il y a de plus, deux internes qui n'ont pas encore le droit de soigner, mais qui assistent les médecins. Les sœurs y font la fonction de pharmaciennes.

Cet établissement est situé à quinze minutes de marche de Bailleul, ville ayant une population d'environ quinze mille habitants. Il est construit en briques, à deux étages. Quelques pavillons ont trois étages, y compris le rez-de-chaussée. Il y a vingt-cinq ans que la construction a été commencée.

Il s'est depuis lors agrandi tous les ans. Il est grand, bien construit ; et il est tenu par les sœurs dans une grande propreté. Là, comme ailleurs, nous avons trouvé le système des pavillons séparés, reliés entre eux par des corridors couverts. Ces pavillons sont relativement éloignés les uns des autres. Aussi, l'asile occupe-t-il un territoire très-étendu.

Il y a dans l'établissement trois cent cinquante pensionnaires privés dont plusieurs paient des prix considérables. Il y en a même qui paient dix mille francs (deux mille dollars) par année. Le plus bas prix chargé pour les pensionnaires privés est de un franc vingt-cinq centimes par jour.

Les malades indigents sont à la charge du département qui, pour chacun d'eux, verse dans la caisse de l'établissement la somme de un franc par jour. Le département fait de grands profits avec les pensionnaires privés ; c'est à l'aide de ces profits qu'il a pu agrandir l'asile, l'orner, puis en faire l'un des meilleurs établissements français de ce genre.

Les sœurs reçoivent deux cents francs par an. Elles sont en outre blanchies, logées et nourries ; mais on ne leur fournit pas l'habillement. Elles

doivent même tenir un compte exact de tout le linge qui leur est mis entre les mains, et elles sont obligées de noter toutes parcelles de linge détruit.

Il y a deux cuisines, l'une pour les pensionnaires privées et l'autre pour les malades indigents. Elles sont très propres et très bien tenues. Nous n'y vîmes rien de spécial sous le rapport de l'outillage, si ce n'est une machine ingénieuse pour battre les œufs. Nous y remarquâmes aussi un réchaud à l'eau chaude.

Le régime alimentaire est prescrit par l'économe laïque qui doit le soumettre préalablement au médecin en chef. On donne de la bière à deux repas ; on en dépense huit hectolitres plus dix-sept litres par jour. On y consomme quatre cents kilogrammes de pommes de terre par jour, et sept cent vingt-deux kilogrammes de pain. Trois cents litres de lait sont donnés par jour aux malades. Ce lait provient de cinquante à soixante vaches gardées sur le terrain de l'établissement.

Les corridors sont, en beaucoup de départements, pavés en dalles de pierre. Dans les salles, tous les planchers sont cirés. Les corridors sont disposés le long du mur à l'intérieur, et les chambres occupent le reste de la largeur du pavillon jusqu'aux fenêtres. Chez les pensionnaires privées les chambres ont des couchettes avec des ciels de lit et des rideaux.

L'étage du rez-de-chaussée n'a pas de grillages ; mais les étages supérieurs ont des grillages à toutes les fenêtres.

Il y a une belle salle de jour bien éclairée par le toit et par un côté qui est entièrement vitrée.

Les cellules sont des chambres avec une fenêtre. On emploie dans les quartiers des agitées la camisole, les poignets, les entraves en cuir, des cordons, des gants, mais aucune entrave en fer. Les portes sont partout fermées. Les agitées, les épileptiques dorment la nuit attachées sur leur lit.

Dans les quartiers des gâteuses, nous vîmes des lits en fer ayant un fond en zinc troué. Les paillasses de ces lits sont en trois morceaux, comme à Tournay et à Guislain. La paille en est renouvelée tous les jours. Dans la salle se trouvaient de grands bancs troués sur lesquels les gâteuses sont assises et retenues durant le jour. Dans un autre quartier des gâteuses nous retrouvâmes la tourbe ou mousse de Hollande, dont nous avons constaté l'emploi à Lommelet. Les sœurs nous répétèrent que cette mousse ne répand pas d'odeur.

A la buanderie nous comptâmes quarante-cinq aliénées qui faisaient le lavage et le repassage. A côté il y a des ateliers de tricottages et de raccommodage. Les sœurs nous dirent qu'elles confectionnent deux mille paires de bas par mois. Les malades qui travaillent ont un léger bénéfice. Il s'évalue à environ un tiers du produit de leur ouvrage. Quand elles ont ainsi amassé plus de quinze francs, elles peuvent les dépenser. A leur mort, la somme qui est à leur crédit reste acquise à l'administration de l'asile.

La contrainte y est très fréquente. Elle est employée et le jour et la nuit, et pour des cas pour lesquels on ne l'emploie pas généralement au Canada.

L'asile comptait en tout douze cents patientes, l'année précédente, il y avait eu quatre-vingt-cinq décès. Le directeur donne des congés d'absence et de sortie provisoire.

Il y a quatre veilleuses de nuit. A part cela les gardiennes laïques couchent dans les dortoirs et les sœurs dans de petites chambres attenantes à chaque dortoir. La veille de nuit se fait dans quatre quartiers : à l'infirmerie, chez les agitées dangereuses, chez les épileptiques et dans les quartiers d'observation. Ce dernier quartier reçoit également des cas de suicide ainsi que les agitées les plus dangereuses. Ces deux catégories de malades couchent dans un dortoir commun : elles sont attachées sur leur lit les bras maintenus dans le sens du corps. Ce sont les médecins qui l'ordonnent.

Bailleul nous offrit une disposition nouvelle quant aux portes ; ces portes ne se barrent point seules, et sont faites de manière à s'ouvrir des deux côtés.

La lingerie est la plus belle que nous ayons visitée dans notre voyage. Elle n'est égalée que par celle de l'asile des femmes de Rouen, asile dont nous parlerons plus tard. On y tient un magasin fort bien rempli d'objets de literie et de hardes

faites. Tout est contenu dans de belles armoires en bois verni. On y fait les robes d'avance de trois grandeurs différentes ; on les ajuste ensuite suivant la taille de la malade.

Les parquets sont partout cirés et d'une grande propreté. Les sœurs nous expliquèrent comment se fait ce cirage. Deux ou trois fois l'an le plancher est huilé, on le cire toutes les semaines. Le balayage se fait avec un linge afin de ne pas enlever le cirage. Le plancher n'est lavé à l'eau qu'une fois l'an. Ce cirage hebdomadaire est fait par les malades. Les bonnes religieuses voulurent bien nous donner la recette pour la cire.

Toutes les salles sont éclairées par des fenêtres des deux côtés, et elles ont de belles boiseries huilées et vernies.

Le tabac à priser est en usage. Chaque patiente en reçoit cinq grammes par jour.

Un quartier entier est consacré aux bains. Le directeur a préféré avoir une salle unique de bains au lieu de baignoires particulières dans chaque salle.

Les closets sont dans les cours intérieures. Les préaux sont bien ombragés et bien ornés, remplis de fleurs et de verdures. Les allées en sont bien dessinées.

Il était près de trois heures de l'après-midi lorsque notre visite fut terminée. Nous ne prîmes point le dîner à l'asile. Les sœurs nous exprimèrent leurs

vifs regrets de n'avoir pas la liberté d'offrir à manger à leurs visiteuses du Canada. Il leur aurait fallu pour cela la permission du directeur. Nous comprîmes leur position ; et nous ne nous formalisâmes pas plus de leur incapacité de nous donner à manger, que de l'incapacité où elles s'étaient trouvées la veille de nous recevoir, et de nous garder pour la nuit.

Nous prîmes congé d'elles en les remerciant de l'empressement et de l'obligeance qu'elles avaient mis à nous montrer leur établissement et à nous donner toutes les explications que nous désirions, et nous nous rendîmes à Bailleul pour prendre un léger repas.

En route pour Paris

Tard dans l'après-midi nous prîmes le convoi qui nous reconduisit à Lille.

Le lendemain, 1er juillet, nous nous trouvions, courant à toute vapeur, sur la route de Paris. En quatre heures et vingt minutes le trajet était effectué.

Dans le compartiment où nous étions, sont entrées le long de la route plusieurs dames, qui ont engagé conversation avec nous. L'une d'elles fit remarquer qu'elle n'avait jamais vu de costume semblable au nôtre, et que certainement nous devions être membres d'une société toute nouvelle.

Elles furent fort surprises quand elles apprirent que nous venions du Canada ; elles étaient loin de se douter que l'on put parler aussi bien le français dans ce pays lointain.

Les voyageurs qui se rendaient à Paris ce jour-là, considéraient qu'ils faisaient un grand voyage. L'une des dames qui étaient avec nous, n'était jamais allée à Paris ; une autre n'y était allée qu'une fois dans sa vie. Avec quelle anxiété elle attendait le moment ou elle allait revoir la grande ville ! Ce voyage devait faire époque dans sa vie. Et nous, qui arrivions de si loin, nous n'éprouvions guère d'anxiété semblable, bien qu'il nous fit plaisir de nous sentir si près de la capitale de la France Nous allions pouvoir nous reposer quelque peu, aller librement au confessional, recevoir le Dieu Tout-Puissant, et prier pour nos compagnes restées au pays.

A onze heures et trente minutes de l'avant-midi nous entrions en gare. Une lettre reçue du docteur Bourque nous avait indiqué l'adresse de l'autel où nous devions descendre. C'était l'hôtel Ste-Marie, au No 56, rue du Four Saint-Germain Le nom de l'hôtel était pour nous d'un bon augure. Nous y allâmes de confiance ; on nous attendait, on avait préparé pour chacune de nous une chambrette communiquant entre elles et portant les numéros 6 et 7 au troisième étage. Notre compagnon était au No. 4 sur le même étage. Nos médecins qui de-

vaient faire un séjour plus long à Paris, avaient pris des chambres au cinquième.

Cet hôtel ne donne point de repas. Ceux qui y logent doivent aller au restaurant. Pour nous, le propriétaire, M. Richer, eut la grande obligeance de faire une exception. Il convertit une petit salle de réception en une salle à manger, et il nous y fournit nos repas pendant tout le temps que nous demeurâmes à Paris.

Après nous être reposées quelque peu, et après avoir secoué la poussière qui s'était amoncelée sur nos habits, pendant le voyage que nous venions d'effectuer, nous résolûmes d'aller faire visite au Rév. Père Antoine, que nous avions connu au Canada comme provincial des Révds Pères Oblats. Nous le trouvâmes au No 26 de la rue Saint-Petersbourg. Il nous reçut de la manière la plus affable et nous invita cordialement à retourner le voir.

Nous nous étions occupées dès le matin après notre arrivée, à trouver une église assez rapprochée de notre hôtel pour pouvoir nous y rendre fréquemment. Deux s'offrirent à notre vue ; la première était Saint-Sulpice, l'une des belles églises de Paris. Ses hautes tours rondes attirèrent immédiatement nos regards.

Mais plus près encore de notre hôtel, nous apperçûmes un modeste petit sanctuaire qui nous attira par sa forme antique ; et où nous allâmes chaque matin assister au saint sacrifice. C'est Saint-Ger-

main-des-Près, la plus ancienne église de Paris. Son origine remonte à la naissance de la monarchie française. De magnifiques fresques ornent l'intérieur de cette église, et lui donnent une beauté particulière.

A quelque distance de l'hôtel Sainte-Marie se trouvent aussi les plus grands magasins de Paris et probablement de l'univers, les magasins du Bon Marché ; plus de quatre mille employés s'y trouvent à la fois, y passent la journée, y prenant même leurs repas. Ces immenses magasins renferment tous les articles que l'on peut désirer acheter, à l'exception des articles d'épicerie. Nous y allâmes pour y acheter quelques articles nécessaires.

Asile Sainte-Anne

Service du docteur Magnan

Nous allions enfin nous trouver en face de ces médecins que l'on nous avait représentés comme des adversaires acharnés de l'Eglise et de ses communautés, et qui le sont réellement. Notre première visite devait être pour l'asile Sainte-Anne, situé dans Paris même, et composé de plusieurs départements. Nos médecins qui avaient déjà annoncé notre arrivée, avaient préparé les voies. Le célèbre docteur Magnan avait déclaré qu'il nous admettrait à la visite le 3 juillet au matin. Nous y

allâmes et nous aperçûmes de loin un assemblage de pavillons en pierre à trois étages complètement isolés les uns des autres, et séparés par une vaste cour. Nous fûmes introduites immédiatement dans la salle où le docteur Magnan faisait les admissions des hommes. Une quinzaine de petits enfants, la plupart idiots, étaient examinés ce jour-là. Un enfant de treize à quatorze ans, qui avait la manie du vol, déclara en réponse aux questions du docteur, qu'il était la victime d'une impulsion irrésistible : il avertissait sa mère de bien cacher son argent afin qu'il ne put le trouver. Je vole, disait-il, parceque je ne puis m'en empêcher.

Plusieurs aliénés admis la veille se présentent et sont examinés sommairement chacun environ cinq à dix secondes. Ils portent le costume des paysans, savoir : pantalons et gilet bleus.

La salle d'admission a environ dix pieds de large par quinze ou dix-huit de profondeur. Le parquet est ciré et n'est pas recouvert de tapis.

Dans le service du docteur Magnan on a proscrit complètement la contrainte mécanique. Toutefois on a conservé le grillage vitré.

On use fort de la cellule. On y renferme, tout nus, les aliénés qui déchirent leurs vêtements. Plusieurs cellules sont capitonnées d'une toile à voile peinturée et cirée. De larges vasistas sont ménagés dans les portes pour permettre aux regards de pénétrer dans les chambres d'isolement. Et ces vasistas ne

sont point vitrés. Nous constatâmes qu'il y avait mauvaise odeur dans l'infirmerie et dans les cellules. Nous trouvâmes à Sainte-Anne les paillasses à trois morceaux en usage dans les Flandres. En somme, le service du docteur Magnan ne nous offrit rien de remarquable. Nous n'y vîmes point les grandes améliorations constatées dans les asiles anglais. Il est vrai que cet asile est une espèce de dépôt où les aliénés ne font qu'un séjour plus ou moins passager ; mais nous ne pûmes nous empêcher de remarquer l'absence à peu près complète de ce que nous avions admiré en Angleterre, en fait de décorations intérieures, de lumière, de confort, etc.

La Salpêtrière

Le deuxième asile que nous visitâmes à Paris fut la Salpêtrière ; on ne saurait se faire une idée juste, sans la visiter, de l'immense étendue des bâtiments connus sous le nom de la Salpêtrière, à Paris. C'est une véritable ville dont la population est d'au moins six mille âmes. Mais sur cette population il n'y a environ que sept cents aliénés, les autres sont des malades, des vieillards, des infirmes, des aveugles, etc. L'impression que nous avions éprouvée à Sainte-Anne, nous l'éprouvâmes à la Salpêtrière. Les bâtiments ont été construits il y a longtemps, et ne présentent aucune des améliorations qui constituent le confort des constructions moder-

nes. Contrairement à Sainte-Anne, la contrainte mécanique y est fréquente. On l'emploie pour les cas de suicide, pour les agités, pour ceux qui déchirent leurs habits ; on a des courroies pour retenir les patients sur les lits ; on emploie des chaises de force avec des lanières, et on fait un usage constant de la camisole, etc. Les médecins ordonnent cette contrainte chaque fois qu'ils le croient nécessaire. Les cellules sont petites et portent des grillages aux fenêtres ; les portes sont verrouillées ; les préaux intérieurs sont peu confortables et mal pavés. La Salpêtrière ne renferme que des femmes, les hommes sont à Bicêtre.

Nous vîmes, pour la première fois, un spectacle qui nous surprit étrangement : c'était des femmes aliénés portant pour tout costume un maillot fait absolument dans la forme des caleçons. Ces maillots sont en étoffe très forte et sont attachés par des agrafes métalliques, se verrouillant au besoin. Rien ne peut donner l'idée du spectacle étrange et peu décent d'une salle de malades dans laquelle une grande partie des femmes sont vêtues ainsi.

Asile de Sainte-Anne

Service du docteur Bouchereau

Nous avons parlé plus haut du service du docteur Magnan à Sainte-Anne ; mais il y a dans le même

asile, le service du docteur Bouchereau que nous visitâmes le 4 juillet. Ce service porte sur trois cent quarante femmes aliénées.

Peu de temps avant notre arrivée, tout l'asile de Sainte-Anne, ou la partie consacrée aux femmes, était sous le soin et la garde des religieuses. Mais la laïcisation avait passé par là, et les religieuses avait dû partir, et céder la place aux gardiennes laïques. Nous craignions d'abord que notre costume ne fût un obstacle à nos visites ; mais en qualité de religieuses étrangères, nous fûmes facilement admises. Il y a peu à dire sur cette visite, si ce n'est que nos yeux constatèrent fréquemment que la contrainte y était fort en vogue. Nous vîmes des patientes qui avaient les pieds attachés, d'autres qui avaient des entraves aux mains ; et enfin plusieurs autres qui avaient revêtu la camisole. Il y a là des robes de force d'un nouveau modèle dans lesquelles les mains se trouvent retenues à la ceinture.

Dans les salles à manger on donne des fourchettes et des cuillères aux malades, mais pas de couteau. La vaisselle est en étain. Il n'y a point d'organisation de travail, toutefois un certain nombre de malades, en état de le faire, s'occupent à certains ouvrages et en reçoivent, nous dirent les médecins, une certaine rémunération.

Nous fûmes, ce jour-là, témoins d'une discussion entre le médecin assistant du docteur Magnan, et le médecin assistant du docteur Bouchereau. Le pre-

mier se prononçait absolument contre l'emploi de la contrainte ; le second au contraire, en vantait les effets bienfaisants dans plusieurs cas. Nous comprîmes par là que la question était considérée comme fort discutable parmi les aliénistes français, puisque dans le même asile, il se rencontrait deux services ayant un système différent sous ce rapport.

Asile de Sainte-Anne

Service du docteur Ball

Plus tard nous visitâmes un troisième service dans ce même asile, celui du docteur Ball, qui comprend entre cent vingt et cent quarante malades. Nous y retrouvâmes ce que nous avions observé dans les deux autres services.

Nous ne pouvions nous empêcher de remarquer que dans ces asiles, on faisait peu de cas de la décence : les patientes, dans les salles de bains, restaient exposées nues aux regards sans que les médecins ni les gardiennes parussent s'en préoccuper.

Sainte-Anne, avec ses différents services, est considéré par les aliénistes français comme un établissement modèle. C'est là que se donnent les cliniques, et c'est là que l'on inaugure les expériences que l'on croit devoir tenter sur les malades.

Les édifices de l'asile Sainte-Anne, sont situés au sud de Paris, mais dans les limites de la ville. Ils

sont en pierre, divisés en plusieurs pavillons reliés entre eux par des corridors couverts. L'extérieur des édifices est bien uni et n'avait rien de particulier sous le rapport de l'architecture.

On nous fit observer que Sainte-Anne n'est pas directement un asile, mais plutôt un hôpital où les malades ne font qu'un séjour passager. Du moment que l'on constate que la maladie devient chronique, on transporte le patient dans un autre asile, soit à Vaucluse, soit ailleurs. Cet établissement ne reçoit rien du gouvernement ; il est entièrement à la charge du département de la Seine. On n'y reçoit pas de malades privés capables de payer leur pension.

Grand nombre de médecins étrangers viennent y suivre les cliniques d'aliénation mentale ; c'est ce qui a contribué à donner une certaine célébrité à l'établissement.

Nous avons remarqué que les différentes salles sont petites. On ne peut y mettre que quelques patients. En revanche le nombre des chambres et des cellules est considérable. Rien nous parut disposé pour donner aux malades cette abondance d'air et de lumière dont les spécialistes anglais font tant de cas. Les gardiens et gardiennes sont nombreux ; mais malgré leur nombre, ils ne réussissent pas à tenir l'établissement dans cet état de grande propreté admirée à Bailleul et en Angleterre.

Charenton

Charenton est un des plus célèbres asiles de France. Nous nous y rendîmes vendredi le 5 juillet. Il est célèbre par son ancienneté, ayant été fondé en 1642 ; il est célèbre parceque plusieurs savants distingués, surtout Esquirol, y ont traité les malades, y ont perfectionné la science, et y ont écrit de savants traités ; il est célèbre aussi par son histoire mouvementée. Il appartient actuellement, au ministère de l'intérieur de la république française. Mais il a été fondé et maintenu jusqu'à la révolution française, par les frères de Saint-Jean de Dieu. Il fut alors confisqué ; il est resté depuis la propriété du gouvernement. Originairement Charenton était un monastère. Les moines de Saint-Jean de Dieu commencèrent, il y a plusieurs siècles, à y recevoir les aliénés et en prendre soin. L'établissement fut plusieurs fois détruit par le feu. Il fut chaque fois rétabli avec plus de splendeur.

L'asile de Charenton occupe un site admirable. De ses divers pavillons, disposés en amphithéâtre, on a une vue magnifique du cours de la Seine. Les édifices sont en style Néo-Grec. Entre chaque pavillon se trouvent de vastes préaux luxueusement décorés et délicieusement ombragés. Il y a huit de ces préaux du côté des hommes et huit du côté des femmes. Chacun d'eux occupe une position plus

élevé que le précédent et jouit d'une vue en tout point admirable.

L'établissement ne reçoit que des pensionnaires privés. Le prix de la pension y est très élevé. On nous fit voir des appartements pour lesquels les pensionnaires payaient mille ou mille quatre cents, et même mille huit cents francs par année.

Il y a des patients des deux sexes. Nous ne fûmes admises que du côté des femmes. Nous avons demandé à visiter également le côté des hommes, mais on nous répondit que la règle s'y opposait.

Les sœurs Augustines ont la charge des patientes ; elles sont vingt-deux sœurs, et elles ont cent domestiques. Elles ont la surintendance des gardiens laïques. Elles sont entièrement sous le contrôle du médecin en chef et de l'administrateur. Les *bonnes* laïques portent un costume bleu avec coiffe blanche et tablier blanc. Quand elles entrent en service elles ont vingt-cinq francs par mois et leurs gages augmentent annuellement jusqu'à ce qu'ils atteignent quarante francs par mois. Après trente ans de service les domestiques se retirent avec une pension de trois cents francs par an.

Les sœurs sont logées et nourries et reçoivent en outre deux cents francs par an.

Le médecin en chef a un salaire de six mille francs par an avec le logement. Il est obligé de pourvoir lui-même à sa nourriture et à celle de sa famille.

Du côté des hommes les gardiens reçoivent trente francs par mois et leur salaire augmente jusqu'à cinquante francs, toutefois le cuisinier en chef reçoit cent cinquante francs par mois.

Il y a une cuisine unique pour les hommes et pour les femmes. Nous n'y trouvâmes point d'amélioration notable. On nous fit voir cependant un four destiné à rôtir les viandes avec un intérieur tournant au moyen d'une manivelle.

Une très jolie chapelle sert au deux sexes. Un chapelain y célèbre tous les jours le Saint Sacrifice de la messe auquel assistent tous les malades qui le désirent.

Il y a une bibliothèque à la disposition des malades : elle est assez considérable ; nous y vîmes des livres qui sont à l'index. Les sœurs Augustines, n'ayant aucun contrôle, sont obligées de subir la présence de ces ouvrages.

Il règne dans tout l'asile une très grande propreté, les parquets sont en bois cirés et sont bien entretenus.

Les dortoirs sont au second étage. A part des gâteuses et des agitées les malades ont des lits en fer ornés de rideaux blancs et surmontés d'un joli ciel-de-lit. Il y a sommier élastique et deux matelas. Les gâteuses ont des couchettes en bois remplies d'herbes marines ; elles occupent une bâtisse séparée, à un seul étage, et elles ont aussi un préau spécial. Les gardiennes des gâteuses les font lever

la nuit pour prévenir autant que possible le gâtage des lits et la mauvaise odeur.

Les médecins sont opposés à la contrainte ; toutefois ils l'emploient pour les patientes qui se font mal, pour celles qui se déshabillent, pour celles qui sont agitées, et pour celles qui veulent se suicider. Nous remarquâmes la camisole, des courroies sur le devant des fauteuils, des lanières sur les lits, des grillages aux fenêtres des étages supérieurs, etc., etc. Les sœurs Augustines nous firent remarquer que chaque fois qu'un médecin est frappé par un malade, il ordonne immédiatement la contrainte.

Au second étage des pavillons, il y a de vastes galeries protégées par des grillages en fer comme il y en a à Saint-Jean de Dieu de la Longue-Pointe.

La salle de bains est très grande. Les malades doivent aller tous les jours au bain. Nous remarquâmes que les sœurs dans cet établissement ont souci de la décence. Une couverture en toile recouvrait le bain pendant que la malade s'y trouvait.

Pendant le jour toutes les classes des malades, quel que soit le prix de pension qu'elles paient, sont ensemble. Mais à l'intérieur de la bâtisse l'accommodation n'est pas la même. L'appartement d'une pensionnaire privée se compose de deux ou trois chambres attenantes. La bonne couche dans l'une de ces chambres et la malade dans l'autre ; on nous fit savoir que la même disposition existait chez les hommes.

Lors de notre visite, il y avait trois cent quarante malades du côté des femmes, les hommes étaient au nombre de deux cent soixante-quinze.

Il n'y a point de travail ; car ce sont tous des pensionnaires privés.

La classification est faite d'après le genre de maladie, sans égard au prix de la pension.

Un petit incident nous fit rire : une pensionnaire nouvellement arrivée et venant de la maison de santé du docteur Magnan, nous dit avoir été camisolée trois fois. Et le savant docteur qui affichait partout son opposition à la contrainte.....

Les sœurs Augustines firent tout ce qu'elles purent pour faciliter notre travail ; elles nous donnèrent tous les renseignements voulus et se prêtèrent de bonne grâce à tous nos désirs. Ces sœurs sont une communauté dissidente de l'Hôtel-Dieu. Leur costume consiste dans une robe noire avec plis bien faits au corsage, un voile noir, une garniture blanche, une bavette étroite, blanche, descendant jusqu'à la taille.

En revenant de Charenton, nous nous trouvâmes à traverser le Jardin des Plantes. Nous jetâmes quelques regards sur la ménagerie qui est magnifique. Il y a là un assemblage de toutes espèces d'animaux depuis le plus féroce jusqu'au plus inoffensif. Un lion marin prenait ses ébats dans un grand réservoir ; nous assistâmes à son repas composé uniquement de poissons.

A cinq heures de l'après-midi, quoique bien fatiguées, nous nous rendîmes chez le Révd Père Antoine pour être entendues en confession. Nous fûmes assez heureuses pour le trouver chez lui, et nous pûmes être de retour à notre hôtel, pour dîner et nous reposer, à sept heures et demie du soir.

Villejuif

Le lendemain nous nous remettions en marche pour continuer nos fatigantes visites. Cette fois nous devions aller à Villejuif, hors les murs de Paris. Nous prîmes d'abord le tramway qui nous fit sortir des murs et nous complétâmes le voyage dans un fiacre.

Nous aperçûmes de loin un grand établissement richement construit en pierre, sans grand luxe extérieur et divisé en pavillons séparés. C'est un asile presque neuf ; c'est le plus récemment construit des asiles du département de la Seine. Il renferme dix-sept cents malades, hommes et femmes.

De même qu'à Charenton, nous ne pûmes être admises que du côté des femmes. Les parquets sont cirés partout. Il y a quelques préaux qui sont bien ornés de fleurs ; mais la plupart sont encore nus et à peine dessinés. Il n'y a point de grillages aux fenêtres, excepté toutefois dans le quartier des agitées où il y a des grillages au second étage.

Le long de chaque pavillon, il y a à l'intérieur,

des verandas qui servent de corridors. Les dortoirs contiennent de vingt à vingt-six lits et sont aérés par des fenêtres des deux côtés. Les lavabos sont dans les dortoirs même et non pas dans une salle spéciale. A certains endroits il y a des galeries à l'extérieur couvertes en verre dépoli.

Dans les réfectoires les tables sont en marbre Un réchaud tient les vivres à la température convenable.

Les salles ont des bancs et des chaises en bois.

L'asile est chauffé par les calorifères à air chaud. L'éclairage se fait au gaz ; mais les autorités de l'asile doivent y introduire prochainement l'électricité ainsi qu'à Vaucluse.

Il y a deux médecins en chef, savoir un pour les hommes et un autre pour les femmes, et quatre assistants médecins. La contrainte mécanique est bannie de cet asile ; mais le médecin qui nous accompagnait croit qu'il serait préférable d'employer la camisole.

On nous fit voir une chaise brancard pour transporter des malades ; elle était très ingénieusement faite.

Les idiots et les dégénérés reçoivent une certaine instruction donnée par une institutrice.

Toutes les malades étaient dehors sous les verandas ; il ne restait à l'intérieur qne celles qui tenaient le lit, et qui étaient assez nombreuses relativement. On nous déclara que pendant l'hiver, quand il fait soleil, toutes les malades doivent sortir pendant une heure.

Le quartier des agitées contient soixante-quinze malades ; elles sont très bruyantes, elles sont presque toutes vêtues de ces maillots en toile forte déjà observés à la Salpêtrière. Ce maillot est un véritable pantalon fermé au cou par une serrure métallique, les bras sont libres dans des manches ; mais ils peuvent être au besoin retenus le long du corps. On emploie ce maillot, nous dit-on, parceque les malades déchirent leurs vêtements. La nuit on les débarrasse de ce pantalon et on les couche toutes nues sur la paille. Nous comptâmes dans ce quartier vingt-huit cellules ayant un châssis recouvert d'un grillage. Un guichet permet de voir à l'intérieur. La hauteur des cellules est d'environ quinze pieds.

Nous avons déjà dit l'impression que nous a causée la vue des femmes vêtues de maillots, cette impression fut encore plus profonde à Villejuif qu'à la Salpêtrière : car le nombre des malades ainsi vêtues y est plus considérable. Si au moins pardessus ce pantalon on mettait une jupe, le vêtement pourrait être acceptable ; mais tel qu'il est il choque les regards chrétiens.

Les agitées qui ne dorment point dans les cellules passent la nuit dans un dortoir au second étage. Ce dortoir a des grillages aux fenêtres ; les vases de nuit y sont métalliques. Au réfectoire on donne à ces malades des cuillères et des fourchettes, mais pas de couteaux. On les fait manger dans une vais-

selle en fer blanc. Le gardien nous déclara que quelquefois même on se dispensait de fourchettes.

L'hydrothérapie est fort en usage à Villejuif, de même que dans les autres asiles français. La salle de bains est grande, et les agitées y vont tous les jours. On nous parla de bain chaud d'une durée de huit heures. La malade est placée dans le bain presqu'assise : une forte toile recouvre le bain et enserre la malade autour du cou pour l'empêcher de se laisser glisser au fond. Nous passâmes ensuite au quartier des gâteuses. Nous vîmes grand nombre de vieilles au lit, elles n'en sortent presque jamais et y prennent leurs repas. On leur donne de la viande deux fois par jour. Le fond du lit est concave et percé d'une ouverture : en dessous un vase y est maintenu par des rainures en glissoire. Dans une salle il y avait vingt-six malades gâteuses et deux gardiennes.

L'infirmerie renferme des chambres d'isolement pour les maladies contagieuses. Une petite cuisine spéciale y est attenante.

La salle de bains dont nous avons parlé plus haut, se trouve dans un édifice spécial consacré entièrement à l'hydrothérapie. On y donne des douches de toutes formes : douches en jet, douches d'orage, douches de vapeur, etc., etc. Environ soixante-dix malades prennent des douches tous les matins. Les malades qui ne suivent pas un traitement spécial

d'hydrothérapie, doivent aller aux bains au moins une fois tous les huit jours.

La cuisine de Villejuif est la mieux outillée que nous ayons vue en France ; toutefois elle ne dépasse point ce que nous avons en Amérique. On nous fit remarquer une machine à hacher le pain, un grand vase à vapeur ou chaudron se baissant et se remontant à la manivelle, des paniers circulaires pour la vaisselle et les plats. On dépense trois cents litres de lait par jour, chaque malade reçoit dix centilitres de vin par repas. Les malades qui travaillent ont double ration de vin. La diète consiste en potage, en café ou chocolat au lait, le matin ; en vin et viande le midi, et vin et viande le soir. Dans la buanderie, nous remarquâmes que le lavage se fait entièrement à la main de même que le repassage. Il y a des tordeurs tournant à la vapeur comme ici. Villejuif a un magnifique laboratoire chimique, et une salle de dissection comme nous n'en avons pas rencontré ailleurs. Chaque malade qui n'est pas réclamé, est envoyé à la salle de dissection et est examiné par les médecins. Les cadavres sont déposés sur des tables en ardoise avec déclinaison au centre ; les cerveaux qui offrent quelques particularités, sont conservés dans des bocaux en verre. Les instruments de chirurgie sont les plus perfectionnés.

Dans le laboratoire on fait des analyses et des études microscopiques, là encore les instruments ne laissent rien à désirer.

Deux petites constructions spéciales attirèrent nos regards ; l'une contient une machine à désinfecter, l'autre est consacrée à un amphithéâtre pour des cliniques et à une salle d'exposition pour les malades. Les cadavres y sont transportés sur des brancards spéciaux ayant un couvercle en demi-cercle. Cinq patients décédés la veille étaient exposés.

Les employés et les gardiens ont des logements séparés de l'asile ; chaque logement a son petit jardin.

Toutes les semaines il y a bal pour les deux sexes, ou comédie.

On a fait à Villejuif, une tentative dont il faut parler. On a disposé sous les vérandas des chambres à air libre dans lesquelles des malades couchent l'hiver et l'été. Rien ne protège les malades contre l'air extérieur si ce n'est un simple rideau. Les médecins essayent ce traitement pour guérir la tuberculose ; ils prétendent en avoir déjà observé les bienfaisants effets. Les malades en hiver sont recouverts, de très épaises couvertures et ils supportent des froids de dix degrés au-dessous de zéro centigrade, sans paraître s'en ressentir.

Comme on le voit on a tenté de faire de Villejuif un asile modèle sous le rapport des améliorations. Il a coûté quatre millions de francs. On ne reçoit que des malades indigents. Il est entièrement à la charge du département de la Seine. Il y a commu-

nications téléphoniques entre tous les départements. L'établissement a été terminé en 1885. En sortant de Villejuif, nous arrêtâmes chez M. le curé Savard ; nous étions chargées par notre chapelain, le Révd M. Leclerc, de lui faire visite et de lui remettre une lettre ; malheureusement M. Savard n'était point au presbytère ; nous entrâmes à l'église pour y faire une courte prière et nous reprîmes le chemin de Paris.

Bicêtre

Bicêtre est l'asile que nous visitâmes ensuite. Il ne contient que des hommes, il renferme environ mille aliénés ; le reste de la population, qui se monte à quatre mille personnes, est composée de vieillards, d'infirmes, d'épileptiques etc.

Bicêtre est une ancienne prison ou maison de détention. Il existe depuis 1545 ; il est construit en pierre à trois et même quatre étages. Les fenêtres sont grillées. On y emploie la camisole et les autres entraves. Il y a là nombre de cellules avec fenêtres grillées et une porte de chaque côté.

Cet asile ne présente presque point d'améliorations. Il est généralement mal aéré, mal éclairé et n'est point tenu avec propreté.

Toutefois il y a le service du docteur Bourneville qui mérite d'être signalé. Ce service ne comprend que des jeunes idiots ; mais il est relative-

ment récent. Il est bien tenu, bien amélioré. Les enfants sont tenus dans des corps de bâtisse ou pavillons séparés en brique, à deux étages. Des corridors vitrés et couverts de chaque côté servent de passage entre chaque pavillon. Les châssis sont grands.

Les enfants idiots sont costumés en toile blanche l'été. On les occupe à divers ouvrages : la menuiserie, la serrurerie, l'imprimerie, etc., etc. Pour imprimer on se sert des anciennes presses à bras.

Tous les jours il y a quatre heures d'école pour les enfants idiots. Deux fois la semaine un professeur de gymnase vient y donner des exercises. Il y a une fanfare nombreuse et bien exercée.

Les dortoirs sont grands, avec fenêtres des deux côtés. Les enfants couchent dans des lits en fer avec sommier élastique ; les gâteux ont trois paillasses mises bout à bout, dont l'une peut s'enlever chaque fois qu'il en est besoin sans déranger les deux autres.

Tous ces enfants idiots sont gardés par des femmes ; il y en a parmi eux qui sont très jeunes. Un pavillon spécial est destiné à recevoir ceux qui sont atteints de maladies contagieuses. Il y a un médecin en chef et deux assistants. La visite de ce service nous à grandement intéressées.

Le jour de notre visite était pour ces enfants, un jour de fête. On devait donner un concert auquel certains grands personnages de la politique fran-

çaise devaient assister. Aussi les jeunes idiots étaient-ils revêtus de leurs plus beaux atours : habillement en toile grise avec ceinture en cuir brun et boucle jaune, collet et cravate, chaussures en cuir, etc.

Il y a à Bicêtre, un département spécial pour les aliénés criminels. Nous pûmes y être admises quoi qu'avec difficulté. Jamais spectacle plus étrange et plus effrayant ne peut être vu. Dans une grande cour circulaire creusée dans la terre et encerclée de hauts murs en pierre, se mouvaient vingt-trois criminels aux regards farouches, se démenant comme des démons, criant et hurlant. On ne voulut pas nous laisser descendre dans cette cour, il y aurait eu danger pour notre vie. Nous contemplâmes ce spectacle des fenêtres d'un étage supérieur, prenant de grandes précautions pour ne pas être vues ; car, nous dit-on, la moindre visite enrage les détenus et les rend incontrôlables. Les gardiens eux-mêmes ne descendent dans cette enceinte qu'en tremblant, et en prenant les plus grandes précautions. Plusieurs de ces forcenés étaient camisolés ; ils n'en criaient que plus fort. Tout à l'entour de cette cour circulaire il y a des cellules recevant jour par une petite fenêtre grillée donnant sur une cour extérieure entourée d'un autre mur.

Nous sortîmes de cette espèce d'enfer avec une pénible impression au cœur.

Le lendemain, dimanche, le 7 juillet, nous eûmes

le grand bonheur de nous approcher de la sainte table. Nous entendîmes quatre messes dans l'antique église de Saint-Germain-des-Prés ; à la messe de huit heures il y eut chant, du *Kyrie*, du *Sanctus* et de divers motets et cantiques par les enfants.

Dans l'après-midi nous eûmes la visite des docteurs Duquet, de la Longue-Pointe et Vallée, de Québec, qui s'étaient rendus à Paris pour étudier les asiles d'aliénés et assister au grand congrès des aliénistes.

Asile du docteur Magnan, (Surennes)

A quatre heures de l'après-midi nous dûmes partir pour aller visiter l'asile privé tenu par le docteur Magnan. Il nous avait été impossible de refuser son invitation spéciale et répétée. Le docteur Magnan, malgré ses sentiments anti-cléricaux, nous avait été d'un grand secours pour être admises dans les différents asiles de Paris. Non seulement il avait voulu nous admettre le premier dans son service à Sainte-Anne, mais encore il s'était fait notre introducteur auprès des médecins en chef des autres asiles ; et il nous avait remis des lettres qui nous facilitèrent beaucoup l'accès aux divers établissements que nous désirions visiter.

Son asile privé, situé à Surennes, près de Paris, est un ancien château entouré de bois magnifiques, dans lesquels ont été établies de larges promenades.

Madame Magnan reste dans l'établissement, où le docteur se rend lui-même tous les jours. Les divers pavillons sont séparés les uns des autres, et sont occupés soit par des messieurs, soit par des dames pensionnaires. Il y a beaucoup de confort et de luxe. Le docteur et madame Magnan nous firent, avec grande courtoisie, les honneurs de leur établissement. Ils nous conduisirent partout. Nous étions accompagnées dans cette visite par nos deux médecins, les docteurs Bourque et Barolet.

Un splendide dîner nous fut servi en compagnie de plusieurs pensionnaires de la maison et quelques étrangers ; les docteurs Duquet et Vallée s'y trouvaient. Notre hôte fut très aimable ; et nous offrit de nouveau ses services pour tout ce qui pouvait faciliter notre tâche à Paris. Nous le remerciâmes cordialement et nous l'invitâmes à son tour à venir nous faire visite au Canada.

Nous admirions combien la Providence nous avait protégées jusque-là. Elle avait fait tomber devant nous l'animosité des médecins anticléricaux à tel point qu'ils nous ont fait spontanément les meilleures offres de service.

Monuments de Paris

En revenant par le « bâteau mouche, » nous admirâmes une belle illumination de la tour Eiffel sur les terrains de l'exposition.

Nos courses aux différents asiles nous donnèrent occasion de traverser Paris dans tous les sens. Nous en profitâmes, chaque fois que la chose était possible, pour visiter et admirer les belles et grandes églises de la capitale française. De toutes ces églises c'est Notre-Dame de Paris qui est la plus grande. La voûte est grandiose : il y a des petites chapelles autour de l'enceinte. Le maître autel est en marbre revêtu d'ornements richement sculptés. A l'entrée de l'église, il y a une fille de saint Vincent-de-Paul, a genoux et récitant son chapelet, demandant l'aumône. Nous eûmes le même spectacle aux deux portes d'entrée de Notre-Dame des Victoires.

Dans la sacristie de l'église de Notre-Dame se trouve le précieux trésor de reliques venant de la Sainte Chapelle. Nous pûmes contempler des ostensoirs, des burettes, des chandeliers, des crucifix, etc., etc ; en or massif et magnifiquement ciselés. On nous montra des ornements d'église très-anciens et de très grand prix, confectionnés par des mains royales, entre autres une chape brodée par Marie-Antoinette.

Non loin de Notre-Dame se trouve la Sainte Chapelle construite par saint Louis, roi de France. C'est un bijou au point de vue de l'architecture et de l'ornementation. Il faudrait un volume pour décrire les riches mosaïques et les magnifiques vitraux de cette chapelle. C'est une église gothique à deux étages très élancés. Sa voûte est l'une des

plus élevées des églises de Paris. Bien que très ancienne, cette église paraît toute neuve, tant les statues, les ornements et les couleurs sont bien conservés. L'un des côtés de l'église porte les armes de saint Louis. L'autre côté celles de Blanche de Castille, sa mère. Nous admirâmes longtemps cette merveille d'architecture, tout en déplorant que le Dieu Tout-Puissant en ait été banni depuis quatre-vingt-dix-neuf ans. Cette église ne sert plus au culte depuis la révolution française. Cependant chaque année, le 16 octobre, à l'ouverture des tribunaux, on y transporte un autel et on y célèbre la messe du Saint-Esprit. Le lendemain, l'autel en est enlevé et ce temple créé par saint Louis pour y recevoir la sainte couronne d'épines de Notre-Seigneur, reste vacant jusqu'au 16 octobre de l'année suivante. La Sainte Chapelle est située dans l'enceinte du Palais de Justice qu'elle domine par ses formes élégantes et sa splendide flèche dentelée.

L'église de la Madeleine est très belle et très grande. Elle a la forme d'un temple Grec. Une colonnade extérieure en fait le tour. L'autel, les marches du chœur et les statues du maître autel sont en marbre blanc. Deux anges géants soutiennent la statue de Madeleine au-dessus du maître autel.

La babustrade est également en marbre blanc et le plancher est en mosaïque. Tout autour de l'église, se trouvent de grandes statues représentant saint Augustin, saint Vincent de Paul, sainte Amélie, le Sacré-Cœur, sainte Clotilde etc., etc.

Nos courses nous portèrent aussi du côté d'une autre grande église, aujourd'hui laïcisée ; c'est l'église Sainte-Geneviève que l'on nomme aujourd'hui le Panthéon. La République française en a chassé le Dieu Vivant pour le remplacer par des prétendus grands hommes, entre autre Voltaire, Victor Hugo, etc., etc.

Le Panthéon renferme encore les magnifiques tableaux des martyrs de saint Denis et de la vie de sainte Geneviève depuis son enfance jusqu'à sa mort.

Nous visitâmes aussi l'église de Saint-Eustache, très riche et très grande ; la petite église de Notre-Dame des Victoires, dans laquelle nous avons observé beaucoup de recueillement et de piété de la part des fidèles qui s'y trouvaient en grand nombre. Une grande quantité de cierges brûlaient autour de la statue de la sainte Vierge. Une multitude d'ex-voto couvrent les murs attestant la puissance de la mère de Dieu.

Nous avons aussi monté sur les hauteurs de Montmartre pour admirer l'église du Sacré-Cœur qui s'y élève grande et majestueuse. La construction n'en est pas encore terminée ; dans la crypte se trouvent sept chapelles disposées en arc et dont nous pouvons avoir une vue d'ensemble en nous tenant au milieu de l'édifice. La sixième de ces chapelles est dédiée à saint Jean-Baptiste ; l'autel en a été fourni par le Canada.

Ce monument religieux doit sa naissance à un mouvement de foi de l'assemblée nationale française après les jours néfastes de la guerre Franco-Prussienne. On le nomme l'église du Vœu national. Depuis 1870 les sentiments de l'assemblée nationale ont changé ; des voix impies ont demandé que ce temple fut démoli ; on aurait voulu effacer jusqu'au dernier vestige de l'acte de foi qui s'était traduit par une grande œuvre. Mais la Providence n'a pas permis qu'il fut porté une main sacrilège sur ce monument de réparation.

Les travaux exécutés jusqu'à présent ont coûté vingt millions de francs. Les fondations ont dû être assises à cent pieds de profondeur. Le terrain n'était pas assez résistant pour supporter l'énorme masse de pierre que l'on se proposait d'y asseoir. Aussi s'est-il écoulé bien du temps avant que l'édifice se montrât au-dessus de la surface des buttes de Montmartre.

Cette église domine Paris. Du haut de ses murs nos regards peuvent parcourir toute la ville qui couvre une immense étendue, et dont la population s'élève à deux millions et demie d'âmes.

Nous avons franchi le seuil de bien d'autres églises moins importantes. Chaque fois que nous passions devant un temple où est conservée la Sainte Hostie, nous nous faisions un devoir de nous arrêter quelques instants, d'y pénétrer et d'y prier.

Pendant tout le temps de notre séjour, la ville de

Paris regorgeait d'étrangers. L'exposition universelle attirait les curieux de toutes les parties du monde. Tout ce qu'il y a de riche et d'utilité dans le monde était entassé sur le Champ-de-Mars dans de grands édifices ressemblant à des palais. Quelles merveilles l'industrie réalise de nos jours ! quel perfectionnement dans toutes les sortes de mécanismes !

Au centre du Champs-de-Mars s'élève la tour Eiffel immense dans ses proportions et dans sa hauteur. Pendant le jour, cette aiguille en fer, surprend et étonne ; le soir, quand elle étincelle de mille et mille lumières et quand elle est embrasée jusqu'à son sommet, elle paraît féérique.

Rien ne peut surpasser la beauté des fontaines lumineuses ; on reste saisi d'admiration et d'étonnement en voyant surgir du centre d'un grand bassin, ces milliers de jets d'eau prenant toutes les nuances et toutes les formes, et retombant en myriades de feu, en pluie de diamants, reflétant les plus riches couleurs.

Le 14 juillet, anniversaire de la prise de la Bastille, fut célébré à Paris comme la fête nationale des Français, par un déploiement de draperies, de drapeaux, de banderoles durant le jour, et par une illumination générale des édifices publics, le soir. C'était le centenaire de la révolution française. Les hommes et les femmes dansaient dans les rues au son de divers instruments de musique. Nous dûmes

nous confiner dans nos chambres toute la journée.

Par ses rues, ses boulevards et ses jardins, Paris surpasse toutes les autres villes du monde ; mais il faut reconnaître que Rome possède des monuments d'architecture que Paris n'a pu égaler.

Cette ville superbe, splendide, éblouissante, au point de vue matériel, ne présente pas toujours un spectacle édifiant, au point de vue religieux. Nous avons constaté avec chagrin l'inobservation presque générale du jour du Seigneur. Presque toutes les boutiques étaient ouvertes le dimanche, et le mouvement des affaires, du commerce, de l'industrie paraissait aussi actif que la semaine. Une foule d'ouvriers, en blouse, démolissaient, charroyaient et rebâtissaient. Quelques-uns étaient encombrés, et l'air retentissait de clameurs mêlées de blasphèmes. Le travail du démolisseur a quelque chose qui attriste, surtout quand il démolit, en même temps que les édifices, une loi du Décalogue. Il ne faut pas entendre par là que l'atmosphère de Paris soit partout insolubre ; car les spectacles édifiants ne manquent pas dans la grande ville. Nous constatâmes avec plaisir qu'un grand nombre de parisiens et de parisiennes observent le dimanche en vrais catholiques.

Il y en a qui ferment régulièrement leur boutique, c'est le petit nombre ; mais enfin, il y en a plusieurs et moins leur nombre est grand plus il ont de mérite de lutter ainsi contre le courant.

Un nombre assez considérable se font un devoir d'assister aux messes qui se disent jusque dans l'après-midi ; et nous avons été édifiées de voir la foule se presser d'approcher de la sainte table, ce que nous avons vu dans plusieurs églises de Paris, surtout à Saint-Sulpice et à Saint-Germain-des-Prés où nous allions le plus souvent.

Visite à Lourdes

Le 15 juillet, nous nous rendions à la gare d'Orléans, pour commencer à effectuer la seconde partie de notre voyage en Europe. Nous désirions visiter quelques asiles de l'Italie, et nous rendre compte du système de ce pays. Comme il nous fallait nécessairement revenir à Paris, pour de là, aller reprendre le bateau transatlantique, nous nous procurâmes ce que l'on appelle des billets circulaires. Ces billets nous permettaient de nous rendre à Rome par une voie et d'en revenir par une autre, sans payer plus cher que si nous avions fait le voyage par la même voie ferrée. Nous avions choisi le chemin de Bordeaux afin de pouvoir passer à Lourdes. Notre hâte de nous trouver dans ce béni sanctuaire était si grande que nous trouvâmes le voyage court. Et cependant, nous avions été enfermées dans un compartiment de chemin de fer depuis onze heures et demie du matin, jusqu'à dix heures et demie du soir. Nous avions été assez heureuses d'avoir dans

le même compartiment monsieur le docteur Durocher et sa dame, de Montréal, ainsi que monsieur et madame Migneron, de Saint-Laurent. Le long de la route, nous voyions fièrement des drapeaux onduler au-dessus des bosquets et des villas. C'étaient les décorations de la fête de la veille.

Il était onze heures du soir lorsque nous pûmes pénétrer dans un hôtel à Bordeaux, et nous devions partir dès le lendemain, à sept heures du matin ; aussi nous n'eûmes que le temps d'entrer un instant dans l'église la plus rapprochée de notre hôtel avant de repartir pour Lourdes.

Bordeaux ressemble beaucoup à Montréal, quoique la Garonne, soit loin d'avoir la largeur du Saint-Laurent. Ses quais et son port surtout offrent le même aspect. C'est avant tout une grande métropole commerciale, c'est la ville des vins. Les meilleurs sont faits, paraît-il avec les pieds ; voici pourquoi : Le pied de l'homme en écrasant le raisin n'en fait sortir que le jus le plus clair et ne brise ni les pepins, ni les queues et fragments de grappes mêlés au raisin. Le pressoir au contraire écrase tout cela, et il en sort une ligueur amère qui gâte le vin.

De Bordeaux à Lourdes, la route est ennuyeuse, car nous traversons les Landes. Tantôt ce sont des plaines parsemées de bruyères où l'œil se lasse à chercher un paysage ou des habitations qui rompent l'uniformité. Tantôt ce sont des forêts de pins

où s'élèvent de loin en loin des fabriques de résine et de goudron. Les vignes ont disparu, et l'on se croirait perdu au milieu d'un désert sans bornes. Encore quelques heures au milieu d'un pays pauvre et sans intérêt, et nous arrivons à Tarbes. Ici nous changeons de train pour nous diriger vers Lourdes. Bientôt le pays change d'aspect. Aux vastes plaines succèdent les montagnes boisées et les vallons ombreux. Une culture variée couvre les flancs des collines et nous apercevons de temps en temps, au coin d'un vignoble, ou d'un champ de blé-d'Inde, un troupeau de moutons gardé par un berger et son chien. Peu à peu, la route s'élève en contournant les côteaux, et devant nous, les crêtes des Pyrénées se dressent et deviennent incultes. Elles prennent des formes bizarres, fantastiques et lancent à travers les nuages leurs pics dénudés. Tout à coup, après une ascension entre deux talus élevés, nous découvrons tout près de nous, la petite ville de Lourdes, flanquée de son château-fort antique ; et plus loin, sur les bords du Gave, l'église de l'Immaculée Conception, penchée sur l'abîme comme pour contempler la grotte miraculeuse, et dressant dans les airs sa flèche triomphante.

A deux heures et demie de l'après-midi, nous nous trouvâmes enfin rendues en face du sanctuaire béni de la très sainte Vierge. De toutes les parties du monde on y accourt. C'est le lieu par excellence où la sainte Vierge répand ses faveurs. Là comme

ailleurs, nous logeâmes dans un hôtel. Les sœurs de l'Immaculée Conception à qui nous avons été demander l'hospitalité ne pouvaient pas recevoir notre compagnon de voyage avec nous.Et, d'ailleurs, nous aurions été éloignées de la grotte où nous voulions consacrer tous nos instants.

Dès le moment de notre arrivée, nous courûmes au sanctuaire béni où nous trouvâmes un pèlerinage de sept cents à huit cents personnes, venues de la paroisse de Saint-Etienne de Toulouse.

Un capucin, le Révérend Père Marie-Antoine, vêtu d'une robe brune avec capuchon, cordon à la ceinture et sandales aux pieds, monta en chaire et fit un éloquent sermon dont voici à peu près le résumé : « Nous devons aujourd'hui éclater en « transports d'amour et de reconnaissance pour la « faveur insigne que Dieu nous a acccordé en nous « donnant les moyens de nous rendre dans ce sanc- « tuaire de Lourdes. Ces lieux, autrefois ignorés, « aujourd'hui devenus célèbres par les nombreuses « apparitions de notre Mère Immaculée, attirent « dans leur enceinte les peuples de toute la chrétien- « té ; mais la plupart ne peuvent accompagner leurs « brûlants désirs. Moins favorisés que nous, qui « goûtons en ce moment les pures délices qu'à lais- « sées en cet endroit la présence de la Reine des « Vierges, ils ne pourront que nous entendre raconter « les merveilles que nous voyons, et alors la flamme « de leur amour deviendra encore plus intense pour

« notre Mère du ciel. Pour nous, entonnons le can-
« tique d'actions de grâces, et pensons sérieusement
« que la très sainte Vierge n'appelle pas ses enfants
« en vain à son autel des Pyrénées. Jamais elle ne
« les laisse partir les mains vides. Donc, demandons
« pour nous, demandons pour nos parents, nos amis,
« nos bienfaiteurs ; demandons pour toutes les per-
« sonnes qui désirent faire ce pèlerinage et qui,
« faute de ressources, ne le peuvent pas. Oh ! oui,
« demandons, demandons beaucoup ; la sainte
« Vierge est riche et puissante dans le ciel, et c'est
« notre Mère, elle ne peut rien refuser à ses enfants,
« venus de si loin pour l'honorer. »

Le prédicateur parla d'une voix très émue.

Il y eut ensuite consécration à la sainte Vierge que chacun répéta tout haut après l'officiant, et des résolutions solennelles furent prises de se dévouer au service et à la gloire de Marie Immaculée ; puis eurent lieu le salut et la bénédiction du Très Saint-Sacrement, pendant lequel on chanta le cantique d'action de grâces *Te Deum*.

Après le salut, le directeur du pèlerinage marche en tête des pèlerins, qui se rendent à la grotte pour y faire leurs adieux. Ils y prient les bras en croix, sans aucun respect humain. Il y a chant du *Magnificat* et de quelques invocations à la sainte Vierge et à sainte Germaine avec accompagnement de musique. Tout le monde chante en défilant autour de la grotte, puis les demoiselles congréganistes entonnent un dernier cantique.

C'était la fête du Mont-Carmel. Avec quelle ferveur nous nous joignîmes aux prières et aux chants. Avec quelle ardeur nous priâmes pour notre communauté et pour ses œuvres !

Nous sommes totalement impuissantes à redire les émotions qui transportèrent nos âmes quand nous vîmes ces lieux témoins de tant de merveilles ; cette grotte sauvage qui est devenue l'oratoire le plus fréquenté peut-être du monde entier ; cette niche naturelle où la sainte Vierge venait poser son vol, ces touffes d'herbes que foulaient ses pieds, ce sol où Bernadette se tenait agenouillée dans l'attente de sa mystérieuse visite, ou dans l'extase de sa contemplation, cette eau miraculeuse qui suintait jadis goutte à goutte à travers le sol, qui maintenant coule à flots, et que la piété des fidèles de toutes les parties du monde ne peut suffire à recueillir.

L'aspect de la grotte est imposant. La nature l'a creusée sous une masse énorme de rochers s'élevant presqu'à pic et nommée les « Roches Massabieilles. » L'enfoncement forme un hémicycle irrégulier de quarante à cinquante pieds de largeur et de profondeur, et dont la voûte, haute d'environ quinze pieds à l'entrée, s'abaisse graduellement vers le sol. Au-dessus de cette grotte, du côté droit, s'ouvre dans le roc un autre enfoncement qui a la forme d'une niche d'église presque régulière, et de dimension nécessaire pour recevoir une statue de gran-

deur naturelle. C'est dans cette niche, creusée par le divin Architecte, que l'Immaculée Conception apparaissait à Bernadette, et que l'on voit aujourd'hui une belle statue en marbre imitant l'apparition dans l'attitude et le costume que Bernadette a décrits.

La grotte est fermée par une grille, et l'on a remplacé le sol rocailleux par un pavé de pierre. Des bancs sont disposés en face de cette grotte. Des pyramides de cierges y brûlent nuit et jour, et leurs flammes ardentes, s'agitant comme des langues qui prient, font monter vers la Vierge Immaculée pour les uns une invocation, et pour les autres une hymne de reconnaissance. A la voûte de la grotte se balance une lampe d'or et en arrière sont suspendus des béquilles, des cannes et des appareils de toutes formes, laissés là par de pauvres infirmes qui y sont venus boiteux, paralytiques et qui en sont repartis guéris. Dans un coin se trouvent aussi quelques fauteuils roulants, témoins muets des plus merveilleuses guérisons. Dans toutes les anfractuosités du rocher, dans chaque fissure sont placés par les pèlerins, ici des bouquets et des couronnes de marguerites, là des images, des chapelets ; ailleurs, et surtout aux pieds de la statue, des lettres demandant une guérison du corps ou de l'âme. Il est certain que ces suppliques arrivent à leur adresse et sont le plus souvent exaucées ; car la Vierge Immaculée sait reconnaître les mérites de ces suppliants

inconnus et deviner leurs besoins. Nous trouvâmes la grotte remplie de pèlerins qui priaient. Toutes les classes s'y coudoyaient : l'évêque à côté de l'ouvrier, le noble auprès du paysan, la grande dame en riche toilette derrière l'humble bergère en jupon, la tête coiffée d'un simple mouchoir. Un grand nombre de prêtres, de religieux et de religieuses, s'y trouvaient en même temps que nous. Les pèlerins étaient entassés, debout ou à genoux, le recueillement y régnait comme dans une église. La supplication y prenait toutes les formes : on priait les bras en croix, on se prosternait dans la poussière, on baisait les pierres de la grotte. Des invocations pressantes étaient adressées à Marie ; des chants se mêlaient aux prières liturgiques. Le tout présentait en émotion et en édification tout ce qu'on peut imaginer d'admirable et de réconfortant.

Le lendemain matin nous nous confessâmes et nous communiâmes dans la chapelle souterraine, qu'on nomme chapelle du Rosaire. Nous entendîmes trois messes, nous nous acquittâmes de toutes les pieuses commissions que l'on nous avait données, si nous avions le bonheur de passer par Lourdes. Nous avions de plus préparé plusieurs recommandations en faveur de notre hospice Saint-Jean de Dieu et de toutes nos chères compagnes ainsi que de plusieurs autres intentions, qui dans l'après-midi, au Salut, ont été soumises à la dévotion des pèlerins.

Nous nous rendîmes à la source ; nous bûmes de l'eau jaillissant du rocher et nous fîmes des abblutions dans la piscine privée qui se trouve à côté de la grotte. Les malades se font transporter à cet endroit dans de petites voitures poussées à la main. Souvent la guérison arrive d'une manière instantanée. Nous n'eûmes point le bonheur d'être témoins de l'une de ces manifestations de la puissance divine.

La basilique est grande ; mais déjà elle est trop petite, on en construit une nouvelle attenante à celle qui existe et presqu'aussi grande ; mais elle aura une toute autre forme : elle sera une église intermédiaire entre la basilique et la grotte. On y passera soit en montant soit en descendant.

Le Révérend Père Fournou, à qui nous nous sommes confessées a été très-bon pour nous. Il a béni et indulgencié les objets de piété que nous avions achetés. Il voulut bien nous montrer la bannière du Canada, en soie crême, dorée, suspendue dans l'une des voûtes latérales de l'église. Elle porte les mots : " Montréal, Canada. " en dessous de ces mots se voit un castor doré. Cette bannière se trouve, avec grand nombre d'autres, au milieu des nombreux ex-voto suspendus dans l'église, qui sont des preuves aussi touchantes que variées des consolants miracles opérés par Marie. Le Révérend Père nous montra également des vases très précieux qui servaient au saint sacrifice, entre autres un ostensoir très richement sculpté, une couronne et deux

croix venant de Pie IX, et surtout une petite statuette de Marie, faite à la main et taillée de l'églantier sur lequel s'est reposé le pied de la sainte Vierge pendant ses apparitions à Bernadette.

La maison où a vécu cette sainte fille, si merveilleusement favorisée par la Vierge, existe encore à Lourdes. Nous avons pénétré dans la chambre qu'elle occupait ; nous avons touché de nos mains sa couchette et ses meubles. On nous permit même de prendre lecture d'une de ses lettres dans laquelle son humilité brille d'un souverain éclat. Dans cet écrit, elle se plaint à ses parents de la publicité que l'on donne à ses lettres, et elle déclare qu'elle va cesser d'écrire. Elle anonce sa prochaine profession religieuse. A côté de la maison se trouve le moulin à farine du père de Bernadette. Tout en admirant ce que nous visitions, nous ne pûmes nous empêcher de remarquer que ces reliques de la sainte fille ne sont point conservées avec le soin voulu, que ses meubles servent encore à sa famille et que son lit est occupé tous les soirs.

Ces visites terminées, nous assistâmes au Salut et à la Bénédiction du Très-Saint-Sacrement ; puis, vers quatre heures après-midi, nous quittâmes la grotte pour monter à l'église du Rosaire. De cette dernière, nous montâmes à la basilique, et de là nous nous dirigeâmes vers le *Chemin des Grottes*, pour nous rendre jusqu'au splendide sommet de la montagne, où domine une grande croix venue de

Jérusalem. Cet endroit est appelé « Le Calvaire. » Le beau spectacle du pèlerinage de 1885 à Lourdes à été la plantation de cette croix par les pèlerins de la pénitence. Voici l'histoire de cette croix, c'est le Pèlerin qui parle :

« Nous sommes à Marseille, le navire est près, les pèlerins accourent, une croix haute de sept mètres comme celle du Christ, dit-on, est debout sur le navire.

« Et au moment où l'on se prépare à lever l'ancre, un cardinal vient d'Afrique comme exprès pour la bénir, le cardinal Lavigerie. On sent que cette croix a une destinée providentielle. Sur mer, le sang divin coule à flot, à ses pieds ; chaque matin, plus de cent messes sont célébrées à son ombre ; chaque soir, après avoir médité les Stations sur mer, la foule vient la baiser. Elle fait ensuite son entrée triomphante à Jérusalem.

« Mais nous voici dans la ville sanglante, et qui pleure encore le déïcide ; la croix maudite par le musulman y a fait son entrée une fois de plus avec les Francs.

« Là, on la prend sur les épaules, on lui fait toucher les quatorze Stations du chemin divin, et au pied du Calvaire, on la promène trois fois triomphalement autour du sépulcre glorieux.

« Telles sont les préparations qui ont précédé la plantation de la croix de Jérusalem sur la sainte montagne de Lourdes. »

Nous gravîmes lentement et en récitant le chapelet cette rampe sanctifiée par les prières et par les larmes de tant de pieux pèlerins qui l'avaient montée avant nous. En longeant à gauche le flanc de la montagne nous rencontrons trente-trois degrés rappelant les trente-trois années que Sainte-Marie Madeleine passa en France, soit trente années dans la grotte de Sainte-Baume en souvenir des trente années de la vie cachée de Jésus, et trois années dans la vie apostolique, en souvenir de la vie apostolique de Jésus. C'est près de là que nous apercevons ces deux immenses ouvertures, splendides portiques qu'aucun monument humain n'en a de semblables : Ce sont les Grottes de Sainte-Marie Madeleine et de Notre-Dame des Sept-Douleurs. En entrant dans la grotte consacrée à honorer la pénitence de Sainte-Marie Madeleine la vue de cette blanche statue merveilleusement encadrée par les rochers qui forment sur sa tête une ogive toute naturelle, émeut profondément. Toute la vie de sainte Madeleine s'y trouve sculptée. La beauté exceptionnelle des traits rappelle l'éclat, hélas ! si séduisant qu'elle jeta pendant sa vie d'égarement ; sa belle et si abondante chevelure rappelle ses larmes aux pieds de Jésus, larmes qui semblent encore y couler avec les gouttes d'eau qui tombent toujours à travers les fentes des rochers humides et qui en humectent le sol. La croix qui est à sa droite rappelle le calvaire, le vase qui est à ses pieds

rappelle ses parfums, la tête de mort, sa pénitence et ses yeux levés vers le ciel, ses séraphiques extases.

De cette grotte nous entrons dans celle de Notre-Dame des Sept-Douleurs qui est plus grande et consacrée à honorer les douleurs de Marie. La Providence a ménagé entre les deux un court et facile passage.

A la vue de ces deux grottes au style divin, dont Dieu seul s'est réservé le privilège et qu'aucun architecte ne pourra jamais imiter, les impressions sont indéfinissables.

Nous quittâmes ces saints lieux avec regret, après avoir confié notre faisceau de demandes à Marie, demandes pour nous-mêmes et tous ceux qui nous sont chers. Tout émues, nous remerciâmes de tout cœur la divine Providence qui veillait si attentivement sur nous, et qui nous suscitait en temps opportun, soit des âmes charitables pour réconforter nos âmes, soit des personnes dévouées qui se mettaient à notre disposition pour nous donner l'explication des choses que nous voyions.

On nous permettra de noter ici l'amer regret que mère Thérèse de Jésus éprouva en laissant la grotte de Lourdes ; elle pleurait et elle aurait même consenti à retarder le retour de quelques jours pour pouvoir jouir encore dans ce doux Sanctuaire. Elle paraissait éprouver un vrai bonheur : c'était sans doute un reflet de celui qui, un an et demi plus tard, devait couronner sa belle vie de sœur de charité.

Séjour à Rome

De Lourdes, nous nous rendîmes directement à Rome en passant par Toulouse, Marseille, Gènes et Pise. A Toulouse, nous eûmes le bonheur de communier et d'entendre une messe avant de reprendre le convoi. Un coup d'œil dans les églises de Notre-Dame de la Daulade, Notre-Dame de la Dalbade, dans la cathédrale et dans l'église de Saint-Sernin nous mit à même de juger que ces églises sont grandes et belles, et qu'elles sont enrichies de nombreuses reliques. Le crâne de saint Thomas d'Aquin est conservé à Saint-Sernin. L'insigne basilique Saint-Sernin de Toulouse est connue dans le monde entier par l'antiquité de son origine (IV siècle), l'ampleur et la beauté de sa construction, mais surtout par le nombre et la dignité des corps saints qu'elle possède. Un autel spécial est consacré à saint Jude, surnommé le patron des causes désespérées.

A Marseilles, nous vîmes l'église de la Sainte-Trinité et l'église de Saint-Augustin. Nous entrâmes aussi dans la cathédrale en construction à la cime d'un mont élancé, qui sera magnifique. Nous contemplâmes de loin le sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, qui est pour les Marseillais et les étrangers un pieux pèlerinage, en même temps une jolie promenade ombragée d'arbres verts, chose rare dans

le beau pays de Provence. Nous la priâmes de loin de nous sauvegarder tout le temps de ce fatigant voyage, en regrettant de n'avoir point le temps de nous y rendre.

A Gènes, nous entendîmes une messe dans une petite église, dite par un prêtre très âgé.

Un bedeau sans costume servait la messe ; et, tout en servant, trouvait moyen de parler à droite et à gauche, de chanter et de faire la quête. Le spectacle était risible. Nous eûmes grande peine à nous contenir ; il nous fallut faire appel à tout notre respect pour la présence divine.

Enfin, le 20 juillet à onze heures du soir, nous mettions pied dans la Ville Eternelle. Le nom seul de Rome évoque dans le cœur chrétien les sentiments les plus élevés. La pensée que nos pieds allaient fouler un sol arrosé par le sang de tant de martyrs, nous remuait jusqu'au fond de l'âme. Avec quelle hâte nous attendions l'aurore du lendemain ! Nous eûmes grande peine à nous endormir, tant il nous pressait de voir de nos yeux la citée chrétienne par excellence.

Dès l'aurore, le lendemain, 21 juillet, nous nous rendîmes à la plus prochaine église pour nous y confesser et y communier. C'était l'église Saint-Charles, l'une des quatre cents églises de Rome. Elle n'offre rien de bien remarquable. Nous n'avions guère qu'une pensée : voir le Pape ; aussi dès après notre déjeuner, nous nous rendîmes au séminaire

Canadien pour nous renseigner sur les moyens à prendre pour parvenir à avoir une audience du saint Père. Le Révérend M. Vacher, qui est demeuré longtemps au Canada, à l'église Saint-Jacques de Montréal, nous reçut avec beaucoup de courtoisie, s'intéressa à nous et se mit entièrement à notre disposition. Il nous promit que dès le lendemain, il ferait avec nous toutes les démarches nécessaires pour obtenir la grande faveur désirée.

En revenant du séminaire, l'église Sainte-Marie Majeure se trouvait sur notre chemin. C'est l'une des quatre grandes basiliques de Rome. C'est la plus vaste des quatre-vingts églises consacrées à la sainte Vierge dans la capitale du monde catholique. Elle est aussi l'une des plus belles et peut-être la plus ancienne de la chrétienté. L'origine de ce temple remonte à l'an 352. La sainte Vierge apparut au patricien Jean et à sa femme durant la nuit, et leur demanda d'élever une église en son honneur à l'endroit que, le lendemain, ils trouveraient couvert de neige. C'était dans le mois d'août ; à cette saison la chaleur est excessive à Rome, le lendemain matin. O miracle ! le sommet du mont Esquilin apparût à tous les regards blanc de neige. Le Pape saint Libère, avait eu la même vision pendant la même nuit. Il se rendit sur les lieux, et il traça lui-même sur la neige le plant de la basilique.

Une place publique permet d'avoir une belle vue des deux portiques qui composent la façade de

Sainte-Marie Majeure. Une magnifique colonne s'élève au milieu de cette place publique et supporte une statue en bronze de la Vierge Mère.

A l'intérieur cent trente-six colonnes de marbre blanc, un plafond ruisselant d'or, des mosaïques, des fleurs, un pavé en marbre s'offrent à nos regards, rien de plus gracieux, rien de plus élégant.

Au centre dans ce que nous appelons la confession de Sainte-Marie Majeure, est conservée la crèche du Sauveur : précieuse relique que nous vénérons à genoux. Rien ne saurait donner une idée de la richesse du maître-autel en marbre s'élevant sur onze marches, soutenu par quatre anges en bronze doré. Quatre colonnes de porphyre forment au-dessus de cet autel un immense et splendide baldaquin. Les cendres de plusieurs papes reposent ici. Une statue colossale du pape Pie IX, à genoux, attire l'attention.

Le lendemain, 22 juillet, après messe et communion, à l'église Saint-André, nous nous rendîmes de nouveau au séminaire Canadien où nous préparâmes sous la direction du Révérend M. Vacher, les suppliques qui doivent être présentées au Vatican pour obtenir une audience. Nous nous transportâmes nous-mêmes au palais du Pape avec ce Révérend Monsieur pour porter ces suppliques. Un secrétaire nous reçut courtoisement et nous promit de faire tous ses efforts pour nous faire obtenir le grand objet de nos désirs. Nous sortîmes avec ce doux

espoir. Nous trouvant au Vatican, nous exprimons le désir de voir quelques-unes de ces nombreuses merveilles que renferme ce palais. Nous obtenons l'autorisation de visiter. Monsieur Vacher nous conduit immédiatement dans la chapelle Sixtine, et nous visitons successivement le musée et la bibliothèque.

Tout à côté du Vatican se trouve la grande basilique Saint-Pierre. On ne peut s'empêcher de s'arrêter, saisi d'admiration et d'étonnement, en face de ce temple immense et de la grande et magnifique place publique qui le précède. Une quadruple rangée de colonnes s'avance comme deux énormes bras entourant un espace qui peut contenir une foule énorme. Il y a là deux cent quatre-vingt-quatre colonnes de pierre surmontées de cent soixante-deux statues. Au milieu de la place s'élève dans les airs l'obélisque de Caligula que le pape a rendu chétien. Il porte la croix. Chaque côté de cet obélisque, deux grandes fontaines font jaillir l'eau jusqu'à quarante pieds de hauteur. Cette place publique et cette magnifique colonnade lui servant d'encadrement, constituent un spectacle unique au monde. Mais il nous tardait d'entrer dans cette basilique, centre du monde chrétien. Les paroles nous manquent pour exprimer toute notre admiration. Le portique est tellement grand et tellement superbe qu'on le prendrait pour une église. A chaque extrémité se voient les statues de Constantin, de

Charlemagne, les bienfaiteurs de l'église et les fondateurs du pouvoir temporel. Cinq portes donnent accès dans le temple ; l'une de ces portes n'est ouverte que lorsque le Pape y passe. Elle est en bronze. Nous entrons et nous restons tout étonnées de ne pas apercevoir d'abord les immenses proportions auxquelles nous nous attendions : Mais c'était une illusion. Tout y est si bien coordonné, si bien conçu, si bien exécuté que l'on se croie d'abord en présence d'une église aux proportions ordinaires. Mais l'illusion ne tarde pas à disparaître. Nous avançons vers le bénitier qui paraît tout près de nous, nous nous apercevons qu'il faut parcourir une distance considérable avant de l'atteindre ; et ces petits anges de marbre qui supportent le bénitier et qui nous paraissaient si petits vus de l'entrée, sont devenus des géants de six pieds lorsque nous prenons l'eau bénite. Tout en est ainsi, Saint-Pierre à cinq cent soixante-quinze pieds français de longueur et quatre cent dix-neuf pieds de largeur dans le transcept. La voûte principale a cent quarante-deux pieds de hauteurs. Sur le pavé en marbre et en porphyre sont inscrites ces mesures. Nous n'y voyons pas une chaise, pas un banc, pas un siège. A Saint-Pierre, de même que dans toutes les églises de Rome, il faut se tenir debout ou à genoux.

Rendus sous la coupole, nos yeux ravis d'extase admirent de tous côtés mille et mille richesses, ne

sachant auxquelles s'arrêter. Partout ce sont des statues de bronze, des marbres, des mosaïques qui tous méritent mention.

Le trône de Pierre est adossé à un pilier. Le chef des Apôtres est en bronze et il est assis. Les lèvres des fidèles ont usé son pied. Son corps repose tout près de là, dans ce que l'on appelle la confession de Saint-Pierre. Cette confession est un monument digne du temple qui le recouvre ; cent-vingt-deux lampes brûlent jour et nuit au-dessus d'une riche balustrade en marbre. Une statue colossale du pape Pie VI, représenté à genoux, attire l'attention. Le baldaquin est soutenu par des colonnes torses ayant trente-quatre pieds français de hauteur. L'intérieur de ces colonnes est rempli d'ossements de martyrs. Au sommet quatre anges debouts, soutiennent une croix à une hauteur de quatre-vingt-dix pieds. Et cependant, cet immense baldaquin paraît d'une hauteur ordinaire sous la coupole de Saint-Pierre, c'est que cette coupole, créée par Michel-Ange, dépasse en hauteur tous les monuments de la terre.

Les tableaux de Saint-Pierre sont en mosaïque, il n'y en a pas un seul en peinture. Mais quelle perfection dans ces tableaux ! la mosaïque a rendu avec une parfaite délicatesse de nuance, tout ce que le génie de l'artiste avait mis sur la toile. C'est avec grande peine que nous pûmes nous arracher à la contemplation de tant de splendeurs, à la vénération de tant de souvenirs chrétiens.

A Rome plus que partout ailleurs, une première vue ne suffit pas : il faut souvent se reporter aux mêmes lieux, étudier les mêmes monuments ; chaque pied de terre que vous foulez, chaque édifice que vous rencontrez révèle une histoire, une cérémonie, un fait qui, par un privilège de la Ville Eternelle, a pesé d'un grand poids sur les destinées du monde entier, avant et après la prédication de l'Evangile.

Les ruines de Rome sont immenses et très éloquentes au voyageur chrétien.

Dans des quartiers sales vous rencontrez des boutiques de bric-à-brac, avec de vieux murs où sont encastrées des colonnes, admirables débris de quelques vieux temples païens ; sous vos pas ce sera un fragment de marbre où se lit encore un bout d'inscription, là c'est un tronçon de colonne qui sert de borne au coin d'une place publique.

Au sommet du Palatin, l'étranger s'absorbe en contemplant, dans la solitude, des arbustes verts, les plantes grimpantes, les fleurs vivaces qui croissent au milieu des marbres écroulés de la maison d'or. La maison d'or de Néron ou plutôt la ville Néronienne avait an moins une lieue de circonférence.

Si ces futs de colonnes pouvaient parler, elles auraient beaucoup à raconter, et leurs grandeurs et leurs ruines, et leurs gloires et leurs humiliations, et leurs crimes et leurs châtiments. De ces

hauteurs ils étaient des témoins quand les soldats romains entraînèrent les saints apôtres Pierre et Paul pour les jeter dans les sombres cachots de la prison Mamertine, où neuf mois après ils en furent retirés pour aller à la mort. Ils ont vu aussi leurs disciples attachés à des pôteaux et transformés en flambeaux pour éclairer les rues de Rome.

Pour sanctifier tous les lieux, théâtres séculaires de l'orgueil, de la volupté et des extravagances des païens, Rome chrétienne a fait construire plusieurs églises.

Asile des aliénés de Rome

Le 23 juillet, nous nous rendîmes à l'asile des aliénés de Rome. On l'appelle Manicomio ; il renferme des hommes et des femmes. Les hommes sont sous la surveillance des frères de Notre-Dame de la Miséricorde, et les femmes sont gardées par les sœurs de Saint-Charles. La plupart de ces sœurs sont d'origine française. L'asile reçoit les aliénés pauvres et des pensionnaires privés. L'entrée de cet établissement nous a laissé une mauvaise impression. Il est sale et malpropre. Nous devons dire que la visite du département des pauvres ne fit guère disparaître cette impression. La contrainte nous parut employée d'une manière exagérée. Les chaises de force, les camisoles, les manchons, les entraves en cuir, etc., etc., se voyaient partout. L'établisse-

ment occupe l'un des plus beaux sites de Rome. Ses divers pavillons vont s'élevant les uns au-dessus des autres jusqu'à ce qu'ils atteignent le sommet d'un mont situé en regard du palais du Vatican. La sœur qui nous accompagnait nous indiqua les appartements du Pape, et nous déclara que quelque fois de sa fenêtre, le saint Père leur donne sa bénédiction.

Les pavillons destinés aux pensionnaires privés, offrent un certain luxe et un certain confort. Ils sont bien entourés d'ombre et de verdure. Toutefois notre visite qui fut longue ne nous permit de prendre aucune note importante. Rien de ce que nous voyions ne méritait mention.

Visites dans la ville de Rome et au Vatican

Le soir, revenues à notre hôtel, il nous survint une grande joie. Un messager nous apporta du Vatican la réponse à notre supplique. Nous étions admises à voir le Saint Père le 25 juillet, à une heure de l'après-midi.

En attendant cet heureux moment, nous visitâmes les principaux souvenirs religieux qui se trouvent dans les églises de la Ville Eternelle. Nous nous rendîmes à la grande basilique de Saint-Paul hors des murs. L'extérieur de cette basilique est triste à voir, mais l'intérieur dédommage. On entend dire que Rome regrettera toujours la vieille basilique du cinquième siècle, qui était si riche de souvenirs,

de mosaïques et de marbre qu'un incendie détruisit en 1823. De grandes richesses sont déjà accumulées dans la basilique actuelle. La double avenue de colonnes qui partage l'édifice en cinq nefs offre la perspective la plus brillante et la plus imposante. Au-dessus des grands arcs que ces colonnes soutiennent à une hauteur immense se déploie une galerie de médaillons unique au monde. Ce sont les portraits en mosaïque de tous les papes depuis saint Pierre jusqu'à Pie IX. Les fresques que l'on voit ont été faites par les plus habiles artistes modernes, par ordre du Souverain Pontife Pie IX. Les parois latérales sont ornées de pilastres et de plaques de marbre veiné, et tout l'édifice se mire dans son pavé qui est d'un poli incomparable, composé de dalles de marbre de diverses couleurs et formant des dessins. L'autel papal est d'une richesse extraordinaire et est couronné d'un double baldaquin, supporté par des colonnes de porphyre rouge, d'albâtre oriental et de malachite.

C'est dans cette basilique que Pie IX, entouré d'un grand nombre d'évêques, venus de toutes les parties du monde, proclama le dogme de l'Immaculée Conception en 1854. Les noms des évêques présents sont incrits sur un hémicycle en marbre blanc au fond de l'église. Au-dessous de l'autel papal, on conserve la moitié des corps de saint Pierre et de saint Paul.

Dans la crypte, le corps de saint Timothée et

d'autres reliques des saints martyrs sont conservés.

Nous nous rendîmes ensuite à l'église Saint-Paul-des-Trois-Fontaines, qui s'élève sur la voie Ardéatine, au fond d'un petit vallon où saint Paul fut décapité. La tête de l'apôtre en tombant, bondit trois fois, et des fontaines jaillirent miraculeusement des trois endroits. Un autel s'élève sur chacune de ces trois sources, et la tête de l'apôtre est sculptée sur le devant de chaque autel. On conserve aussi, entourée d'une grille, la colonne qui servit pour couper la tête à ce saint martyr. Au même endroit, il y a une petite église nommée *Santa Maria Scala Cœli*, parce que dans une vision, saint Bernard y vit une échelle miraculeuse dans laquelle montaient les âmes des fidèles trépassés, pendant qu'il disait la messe. On voit dans la crypte un autel qui servit au saint, et un grand nombre de sarcophages de pierre où furent déposés les os de saint Zénon et de ses soldats martyrs avec lui.

La basilique Saint-Jean de Latran fut le premier temple magnifique bâti en l'honneur du Divin Crucifié. Constantin, en témoignage de sa conversion au christianisme, fit servir au Vrai Dieu l'or et l'argent si longtemps prostitués aux idoles. Deux fois incendiée, elle fut deux fois reconstruite.

Le baptistère que fit construire Constantin pour recevoir le baptême est de forme octogone. Le pavé est en mosaïque fine et toutes les parois sont enri-

chies de dorures et de peintures. Au milieu est encore le bassin en basalte, orné à l'intérieur et à l'extérieur de lames d'argent. A gauche des fonds baptismaux est une grille en fer, avec deux portes en bronze tiré des Thermes de Caracalla qui donne passage à la chapelle Saint-Jean-Baptiste. Cette chapelle est ornée de superbes mosaïques et des accords mélodieux se produisent en ouvrant les portes.

Les quatre grandes basiliques ou églises principales de Rome, outre leurs portes communes ont chacune une porte appelée sainte, dont l'ouverture solennelle se fait tous les vingt-cinq ans, en l'année jubilaire. Pendant que la cérémonie s'accomplit à Saint-Pierre par le Saint-Père, trois cardinaux députés par sa sainteté la font à Saint-Jean de Latran, Saint-Paul et Sainte-Marie Majeure.

L'intérieur de Saint-Jean de Latran est très riche en marbre et en statues ; sa façade est composée d'un portique majestueux orné de colonnes et de pilastres, et terminé par une balustrade sur laquelle se tiennent onze statues colossales. Elle est percée de cinq arcades, et quatre colonnes de granit soutiennent au milieu le balcon papal. A l'intérieur la grande nef est surtout remarquable et l'aspect général est grandiose. Les chapelles des nefs latérales sont aussi très richement ornées de fresques, de mosaïques, de statues et de monuments funèbres. Au-dessus de l'autel papal s'élève un baldaquin

dont la partie supérieure renferme entr'autres reliques, les têtes de saint Pierre et de saint Paul, et dans l'autel même se trouve la table en bois sur laquelle saint René célébrait les saints mystères dans les Catacombes. En arrière du chœur, s'ouvre un petit sanctuaire où l'on conserve la table sur laquelle Notre-Seigneur célébra la Cène et institua la sainte Eucharistie. Cette table est en bois sans aucun ornement. Elle paraît avoir un pouce d'épaisseur sur douze pieds de longueur et six de largeur. Parmi les autres reliques précieuses se trouvent encore un morceau de la pourpre dont Jésus-Christ fut revêtu par dérision et une partie de la chaîne qui liait l'apôtre saint Jean lorsqu'on l'amena d'Ephèse à Rome.

Trente conciles furent tenus dans l'église de Latran. Elle fut le premier séjour officiel des papes et le dernier séjour officiel des empereurs.

Saint Pierre-aux-Liens. — L'impératrice Eudoxie ayant reçu une chaîne de fer ornée d'or et de pierreries que l'on assurait être celle dont l'apôtre saint Pierre avait été chargé par le roi Hérode, elle l'envoya à sa fille à Rome qui s'appelait aussi Eudoxie et qui la présenta au pape. Le pontife à son tour montra à la princesse une autre chaîne qu'avait porté le même apôtre sous l'empire de Néron. Au moment où le pape comparait ensemble les deux chaînes elles s'attachèrent l'une à l'autre et ne furent plus qu'une même pièce, et un grand

nombre de miracles éclatants s'opérèrent par l'application de ces chaînes sacrées. Elles sont religieusement et solidement conservées dans l'église de ce nom.

Quatre anneaux de celle de saint Paul y sont joints. Elle peut avoir cinq pieds de longueur, à chaque extrémité est une charnière destinée à prendre les mains et le cou. Les anneaux de forme antique sont beaucoup plus gros que ceux de la chaîne de saint Paul.

Les chaînes de saint Pierre ne sont exposées à la vénération des fidèles que le 1er août. Trois clefs ferment la châsse où elles sont conservées.

Sainte-Marie-de-Transtevère est la plus ancienne église qui fut consacrée par saint Calixte en 224, elle est la première que Rome vit élever en l'honneur de Marie. Elle conserve toujours dans son enceinte et protège de ses murs sacrés la place d'où sortit la fontaine miraculeuse.

A l'époque de la naissance du Divin Rédempteur sous le règne d'Auguste, une fontaine d'huile coula un jour entier avec tant d'abondance qu'elle descendait jusqu'au Tibre.

Près des marbres de porphyre qui montent au sanctuaire, nous voyons dans le pavé une ouverture circulaire garnie d'une grille et dont l'orifice revêtu de marbre blanc peut avoir deux pieds de diamètre. Au-dessus on lit : fontaine de l'huile. Beaucoup d'autres inscriptions, des ornements de marbre et de bronze attirent l'attention du pèlerin.

Près de l'autel on conserve la pierre avec laquelle le pape Calixte fut précipité dans le puits où il consomma son glorieux martyr : elle peut peser environ cent livres, y compris la chaîne.

Au-dessus de la place d'Espagne se développe le superbe escalier qui conduit à l'église de la Trinité des Monts.

Une colonne monumentale érigée par Pie IX, de sainte mémoire, en souvenir de la définition du dogme de l'Immaculée Conception, orne cette place. Une statue de la Sainte Vierge domine le monument. Dans Rome, les images et les statues de cette grande Reine se trouvent non-seulement dans les églises, mais dans les galeries, les musées mêmes sont remplis de madones. La Reine des Romains c'est la Très Sainte Vierge, et nul peuple au monde n'entoure sa souveraine de plus d'hommages et de vénération.

Le chant simple des Litanies répété en chœur par tout le peuple après la messe nous édifiait beaucoup.

Jamais reine n'a possédé tant et de si précieux joyaux, et c'est à plusieurs millions qu'il faudrait évaluer les pierres précieuses qui décorent ses statues et qui scintillent à ses couronnes.

Sainte-Praxède.— Dans l'église de Sainte-Praxède, se conserve la colonne à laquelle Notre-Seigneur fut attaché pendant la flagellation. Elle est de marbre oriental noir et blanc et peut avoir trois pieds de hauteur.

Dans l'église dédiée aux saints martyrs Cosme et Damien, bâtie sur les ruines et avec les pierres du temple de Romulus et de Remus fondateurs de Rome, au-dessus des bénitiers, sont incrustés dans le mur deux de ces blocs de marbre noir que les bourreaux attachaient au cou des chrétiens en les précipitant dans le Tibre.

Dans l'église de Sainte-Marie ou Traspontina se trouvent deux colonnes en marbre blanc veiné de rouge hautes d'environ cinq pieds. Les glorieux apôtres Pierre et Paul y furent attachés, pour subir, par ordre de Néron, la flagellation qui, suivant les lois romaines, précédait les supplices des esclaves et des étrangers.

L'église Saint-Charles au Catinari nous a vivement impressionnées par les autels dédiés spécialement à Notre-Dame des Sept Douleurs, de Saint-Joseph et surtout de la Divine Providence. Chacun de ces autels est entouré d'ex-voto, particulièrement ce dernier qui était tout illuminé quand nous l'avons visité.

Il y avait des pyramides de cierges. A la voûte il y avait une peinture remarquable représentant la Providence pour tout le monde.

Nous vîmes aussi la prison Mamertine où saint Pierre et saint Paul furent emprisonnés. C'est aujourd'hui une église composée de trois étages superposés. La prison Mamertine était un cachot où l'on ne pouvait descendre que par une ouverture

circulaire placée au sommet. Au centre de cette prison une autre ouverture circulaire conduisait dans une espèce de cachot où ne pénétrait ni l'air ni la lumière.

Aujourd'hui on pénètre à cette profondeur de vingt-cinq pieds sous terre, par des escaliers taillés dans le roc. C'est dans ce dernier cachot, c'est-à-dire dans le plus profond, que Néron fit jeter les saints apôtres. Nous avons touché de nos lèvres le granit auquel ils furent tous deux attachés et enchaînés. Nous vîmes la fontaine miraculeuse que saint Pierre fit jaillir pour baptiser ses deux géoliers qu'il venait de convertir. Cette source coule encore. Un corridor étroit part du fond de ce cachot et va jusqu'au Tibre. C'est par là que l'on traînait les corps des martyrs. Au-dessus des deux étages de cette prison, se dresse une église peu considérable. La messe se dit dans les deux cachots et dans l'église, sur les trois autels superposés.

L'église de Sainte-Croix-de-Jérusalem est celle qui, peut-être, contient le plus grand nombre de reliques précieuses de Notre-Seigneur. C'est là que se trouve la partie la plus importante du bois de la vraie croix. Presque toute la croix du bon larron y est aussi conservée et sert de table à un autel. Deux épines de la couronne de Notre-Seigneur, l'un des clous qui l'ont transpercé, le doigt que l'apôtre saint Thomas mit dans le côté du Seigneur peuvent se voir et s'y vénérer. Mais on n'en donne par facilement la permission.

La route qui conduit de Saint-Jean de Latran à Sainte-Croix de Jérusalem est une belle avenue bordée de cyprès et de pins d'Italie.

A côté de Latran se trouve l'église de la Scala Santa. C'est l'escalier du palais de Pilate à Jérusalem, que Notre-Seigneur monta et descendit quatre fois le jour de sa passion, de là le nom de l'escalier saint.

Pendant cette ascension douloureuse des gouttes de sang divin sont tombées sur les marches et s'y voient encore. Cet escalier à 28 degrés ; il est en marbre blanc tyrien et recouvert de gros madriers de noyer, afin de le conserver. On ne le monte qu'à genoux. Nous baisâmes chaque marche, nous attachant principalement aux endroits arrosés du sang de Notre-Seigneur. Ces endroits sont revêtus d'un fort verre transparent afin de permettre aux regards chrétiens de contempler la marque laissée par les gouttes du sang divin.

Cet escalier conduit à une chapelle supérieure appelée le Saint des Saints à cause de la multitude des reliques sacrées qu'elle renferme. Placé alors entre le sang d'un Dieu et les ossements des martyrs, pour peu que l'on soit chrétien, l'âme demande à prier, vivement pénétrée du double sentiment de la reconnaissance et du repentir.

On redescend du Saint des Saints par deux escaliers établis à droite et à gauche de la Scala Santa.

Au bas de la Scala Santa se voient des statues en

marbre, très grandes, représentant Notre-Seigneur attaché à la colonne, Pilate montrant Jésus-Christ au peuple, et Judas donnant le baiser de paix. Ce sont des chefs-d'œuvre.

Nous eûmes aussi le temps de pénétrer dans les Catacombes qui nous sont de précieux souvenirs, restés de ces époques malheureuses des siècles passés. Ces tristes retraites, ces noirs passages dans les entrailles de la terre, sont les archives les plus précieuses de l'Eglise ; leurs murailles grossières avec leurs palmes et leurs couronnes nous parlent de près d'un million de martyrs.

La garde de cette terre sainte étant confiée à des religieux Trappistes de l'abbaye de Sainte-Marie du Mont, au diocèse de Cambrai, l'un de ces religieux se fit notre guide. Nous aurions eu à parcourir trois immenses étages, superposés de sépultures, mais nous avons particulièrement parcouru les allées souterraines du deuxième étage, rempli des tombeaux des martyrs et d'ossements des saints. Nous étions armés de torches. Des squelettes sont sous nos pas comme sur nos têtes, ils nous coudoient à gauche et à droite. On nous dit que les corps de saint Pierre et saint Paul ont été longtemps cachés dans les Catacombes. On est souverainement impressionné à la vue de ces lieux saints, de ces terres bénites, de ces champs sacrés qui servaient de temple à nos pères dans la foi, aussi bien que de tombeaux. Autour de l'autel, au pied duquel ils

participaient aux saints mystères, sont rangées avec beaucoup d'ordre les tombes qui renfermaient leurs corps avec des vases de sang qu'ils avaient versé pour l'honneur de la religion. En parcourant ces antiques cimetières qui présentent l'aspect d'une ville souterraine traversée par une multitude d'allées qui sont comme des rues, et à la vue des monuments religieux que l'on y aperçoit ça et là, on sent vraiment que l'on marche dans une terre sainte.

Les ossements que l'on y voit semblent durs comme la pierre, ils sont recouverts d'une croûte brunâtre. Dans quelques sépulcres, tout ce qui fut corps humain n'est plus, excepté dans quelques-uns où l'on distingue une seule partie que recouvre une espèce de nappe de poussière déployée comme un suaire blanchâtre et d'où sort une tête. Dans une autre tombe, on dirait qu'il n'y a plus que de la poussière dont la couleur même est un peu douteuse à raison d'une légère teinte de rousseur. Mais en y regardant bien, nous reconnaissons des contours humains. Ce petit tas, c'est la tête, ces deux autres plus petits encore et plus déprimés, ce sont les épaules, ces deux autres, les genoux.

Nous avons eu le grand avantage de prier à l'endroit où le corps de sainte Cécile fut trouvé parfaitement conservé après plusieurs siècles d'inhumation.

Une visite dans ces lieux saints nous fait con-

naître ce que nos aïeux ont souffert pour la foi pendant les trois siècles de persécution, le genre de vie qu'ils étaient forcés de mener.

L'on pourrait dire que Rome forme en quelque sorte une immense basilique dont les Catacombes sont la crypte.

Le Colisée. — Le temps ne nous permit pas de visiter l'intérieur du Colisée. Mais nous eûmes l'avantage de faire le tour de la plus grande comme de la plus remarquable des ruines de l'ancienne Rome. Les tempêtes de dix-sept siècles ont passé sur le grandiose amphithéâtre et l'ont laissé debout. " C'est une noble ruine d'une perfection en ruines." Le Colisée autrefois édifice païen est aujourd'hui un monument chrétien par les milliers de martyrs qui ont sanctifié le sol en y répandant leur sang.

Le 25 juillet était enfin arrivé. Quelques minutes avant midi, nous entrions au Vatican par la porte réservée pour les audiences, et nous parcourions plusieurs magnifiques salles de ce palais à travers deux rangées de gendarmes et gardes-nobles. Vingt-deux personnes étaient admises à cette audience. Nous étions dix canadiens : MM. Lamothe, Deserres, Melançon, Laplante et Marsolais, de Montréal ; MM. de Beaumont et Menard, de Québec, et nous deux. Les douze autres personnes représentaient diverses nationalités. L'habit de cérémonie est de rigueur pour les messieurs. Les dames doivent être vêtues de noir et voilées ; il n'est point permis de porter de gants.

Nous attendons quelques instants. Un camérier se présente et prie les canadiens de vouloir bien passer dans la salle voisine. Le Saint-Père nous faisait la faveur d'admettre avant les autres ses enfants du Canada. Après une attente assez longue, on nous apprend que le Saint-Père est prêt à nous recevoir. Nous nous dirigeons du côté que l'on nous indique, et le Vicaire de Jésus-Christ nous apparaît revêtu de blanc, assis dans un fauteuil. Nous nous prosternons devant Sa Sainteté et nous baisons son pied. Il nous relève avec bonté et nous donne la main en nous adressant la parole en français :

D. — Vous êtes des religieuses du Canada ?

R. — Oui, Saint-Père.

D. — De quelle communauté êtes-vous ? avez-vous une maison à Rome ?

R. — Non, Saint-Père, nous appartenons à la communauté des Sœurs de Charité de la Providence, fondée à Montréal par Mgr Bourget.

Le Pape. — Bourget... Bourget... ah oui !

D. — Pourquoi êtes-vous venues en Europe ? quel est votre but ?

R. — Nous avons une maison consacrée aux soins des aliénés, et nous avons été envoyées par notre communauté et par le gouvernement pour visiter les asiles d'Europe.

D. — Vous avez eu mission du gouvernement, l'avez-vous remplie ? Combien d'asiles avez-vous visités ?

R. — Nous avons visité une trentaine d'asiles, en Ecosse, en Angleterre, en Belgique, en France et en Italie ; et nous en avons encore quelques-uns à visiter avant de retourner.

D. — Avez-vous visité l'asile de Pérouse ?

R. — Non Saint-Père. Mais nous avons visité l'asile des aliénés de Rome.

Le Pape. — « C'est bien, c'est bien. Je bénis votre « mission, je bénis toutes vos intentions, vos supé- « rieures, vos sœurs, vous-mêmes et vos familles. « Vous le leur direz. Cela leur fera plaisir de leur « dire que vous leur apportez des bénédictions du « Pape. »

Le Saint-Père nous dit ensuite : « Maintenant je « vais vous bénir, vous et tous vos parents, vos sœurs, « votre communauté toute entière, ainsi que les cha- « pelets, médailles et autres objets que vous pouvez « avoir ; et je veux que ces objets soient revêtus de « toutes les indulgences et de tous les privilèges que « je puis accorder. » Comme pour nous donner une satisfaction entière, il mit sa main dans nos sacs pour toucher à ces divers objets de piété.

Voir le Pape est un souvenir ineffaçable ! Nous n'oublierons jamais que nous avons eu le bonheur de nous agenouiller à ses pieds, de presser sa main vénérable, la couvrir de baisers, entendre tomber de sa bouche des paroles tendres et affectueuses. Avant de l'entendre il nous paraissait faible, affaissé, mais sa voix forte, énergique et digne nous démontra le contraire.

Successivement chacun de nos compagnons s'approcha à son tour et se prosterna. Le Saint Père leur mit la main sur la tête et les bénit en leur adressant à chacun d'eux quelques bonnes paroles.

En prenant congé de nous Léon XIII nous dit quelques mots du Canada. Il vanta la piété de notre peuple, son attachement à la religion, mais il regretta parmi nous tant de désunion.

M. G. Lamothe eut un mot très heureux pour répondre au Saint Père, qui parut lui porter un vif intérêt : en parlant à M. Lamothe Léon XIII lui tenait la main sur la tête.

Nous aurions voulu rester longtemps avec sa sainteté, lui parler encore ; mais les secrétaires qui l'entouraient nous éloignèrent presque de force, en disant que le souverain Pontife était fatigué et qu'il ne pouvait pas prolonger l'audience. Nous sortîmes à regret

Nous venions d'avoir l'un des plus grands bonheurs possibles sur cette terre, celui de contempler le Vicaire de Jésus-Christ, de converser avec lui, et de recevoir directement ses encouragements et ses bénédictions.

La scène que nous venions de voir restera gravée profondément dans notre mémoire. Tous les instants de cette audience se présenteront toujours vivaces à nos yeux, chaque fois que notre pensée s'y reportera.

Les souvenirs des apôtres saint Pierre et saint

Paul abondent à Rome. Plusieurs sanctuaires, enrichis d'indulgences leur sont consacrés. Sur le sommet du Janicule se trouve l'église nommée Saint-Pierre-in-Montorio. C'est là que le chef des apôtres souffrit le martyr. Nous eûmes le bonheur de voir l'endroit où fut planté la croix sur laquelle il expira. Il demanda que cette croix fut planté la tête en bas, ne voulant pas dans son humilité, avoir l'honneur de souffrir le même supplice que le fils de Dieu. Nous touchâmes cet endroit béni, arrosé du sang du premier Vicaire de Jésus-Christ, et nous y déposâmes quelques instants les objets de piété que nous avions avec nous. De cette église, nos yeux contemplèrent un panorama magnifique comprenant l'étendue de la ville de Rome et les monts avoisinants.

Une autre église située sur la voie Appienne en dehors des murs, rappelle un autre souvenir de la vie de saint Pierre. Se rendant aux instances des fidèles, saint Pierre voulut un jour fuir la persécution, il sortit de Rome. Tout à coup il aperçoit son divin Maître venant à sa rencontre chargé de sa croix et se dirigeant vers la ville. *Domine, quo vobis ?* Seigneur, où allez-vous ? dit l'apôtre. Je vais à Rome, répondit Jésus-Christ pour y être crucifié de nouveau ! Pierre comprit et rebroussa chemin. Quelque temps après, il était jeté en prison et traîné au supplice. A l'endroit de cette apparition Notre-Seigneur a laissé l'empreinte de ses pieds sur

la dalle de la voie. On peut voir et vénérer cette empreinte dans la basilique Saint-Sébastien. Outre cette pierre qui porte l'empreinte des pas de Notre-Seigneur, une chapelle de cette basilique contient encore des reliques insignes : entr'autres les têtes des papes et martyrs saint Calixte et saint Etienne, le fer d'une flèche qui perça saint Sébastien, un antique calice de plomb contenant des cendres et des ossements du pape saint Fabien. Mais la partie la plus vénérable de cette église est une espèce de souterrain, où se trouve un puits célèbre dans l'histoire où furent longtemps cachés les corps de saint Pierre et saint Paul. C'est dans cette église que saint Etienne fut égorgé pendant la célébration des augustes mystères.

L'église Sainte-Agnès mérite une visite. C'est là que sont bénits les petits agneaux dont la laine sert à faire les pallium. Pie IX fit réparer cette église en mémoire d'un grand danger auquel il échappa.

Saint-Laurent hors des murs est une grande église où le pape Pie IX a voulu reposer de son dernier sommeil. Nous nous y fîmes conduire pour prier sur son tombeau. Ce saint Pape avait ordonné que les frais de construction de son tombeau ne dépassassent pas une somme minime de 40,000 francs. Sa volonté fut respectée sur ce point. Mais les fidèles érigèrent un monument somptueux autour de ce tombeau, en construisant une chapelle remarquable par sa beauté et sa richesse : Le testament du pontife

est exposé dans l'église. Nous en avons pris connaissance. Il a indiqué lui-même son épitaphe d'une simplicité évangélique. Il demande que l'inscription suivante soit mise sur son tombeau : « Mes os et « mes cendres ; Pie IX. Priez pour moi. » Autour du tombeau de Pie IX, on voit en médaillons les écussons de tous les papes qui l'ont précédé. Un espace est réservé pour les papes futurs. Dans une des tribunes de l'église on suspend chaque année les couronnes qui arrivent de toutes parts, à l'anniversaire de la mort de Pie IX.

Nous nous agenouillâmes aux pieds de deux autels privilégiés enrichis des plus grandes indulgences. Toutes personnes qui y prient gagnent une indulgence plénière. L'un de ces autels a pour tout ornement un crucifix en cuivre doré ; et l'autre un autre crucifix en marbre auquel a été ajouté la figure du Père Eternel soutenant son fils. De chaque côté de ce crucifix se trouvent de petites statues de saint Laurent et de saint Etienne.

Le cimetière de Saint-Laurent, qui se trouve près de l'église, est l'un des plus remarquables de la ville de Rome. Il est enrichi de magnifiques statues de marbre. Dans l'une des galeries nous nous arrêtâmes à contempler un groupe en marbre blanc représentant une mère étendue sur sa couche funèbre et un petit enfant à côté du lit se tenant sur le bout du pied et cherchant à réveiller la morte. Plusieurs autres statues représentant la douleur,

l'espérance etc., sont remarquables au point de vue artistique. Que de réflexions ! Que d'enseignements. Que de pensées se pressent dans notre esprit dans ce champ des morts. Nous récitâmes le *De profondis :* C'est la fleur que le chrétien dépose en passant, sur les tombes.

L'église Saint-Augustin est grande et belle. Elle est l'objet de la dévotion particulière des femmes qui se préparent a faire leurs couches. Nombre de cierges et de lampions brûlent constamment autour d'une statue de la Madone. Une huile sainte et miraculeuse est donnée aux fidèles sur demande. La vierge est cuirassée de rubis, de diamants, de topazes, d'émeraudes ; elle est jonchée littéralement de colliers de fleurs, de bracelets et d'escarboucles. Elle a un lourd diadème que termine une auréole d'étoiles en pierres précieuses. A ses oreilles pendent de magnifiques diamants. L'enfant Jésus disparaît presqu'entièrement sous une multitude de joyaux. Le pied de cette Madone a été usé par les lèvres des fidèles. Il a fallu le recouvrir d'un brodequin d'or.

Nous avons été souvent étonnées de voir les statues de la Sainte Vierge, de l'enfant Jésus et de divers saints et saintes recouvertes de vêtements. Ces vêtements sont faits des plus riches étoffes.

A l'église *Sancta Maria in Ara Cœli*, nous avons admiré longtemps la statue de Notre-Seigneur enfant, connu sous le nom de *Bambino.* Cette statue si célèbre et si vénérée par les Romains, est expo-

sée pendant l'octave de Noël, et les enfants de sept à dix ans, garçons et filles, viennent dans leur naïf langage bégayer dans une petite chaire, les louanges de Jésus. Les petits prédicateurs comme on nous l'a dit à Rome se succèdent dans la chaire d'Ara Cœli pendant toute l'octave, depuis 10 h. A. M. jusqu'à 3 h. P. M., toujours il y a foule. Rien de si touchant et de si beau. On parvient à cette église en franchissant un escalier de cent vingt degrés en marbre blanc. Ces marches proviennent du temple païen construit sur le mont Quirinal, par Numa et dédié à Romulus, le fondateur de Rome. — Le mot *Ara Cœli* veut dire autel du ciel. A la voûte de l'église, au-dessus du maître autel, sont gravées ces paroles, *Regina cœli lætare Alleluia*, en mémoire d'un miracle éclatant arrivé en 596, le jour de Pâques. Une peste horrible ravageait Rome. Le pape saint Grégoire le Grand se rendit à l'*Ara Cœli* et en procession avec tout le peuple, tenant en ses mains l'image de Marie, se mit en marche pour se rendre à Saint-Pierre. En passant devant le Môle d'Adrien, on entend tout à coup dans les airs des voix célestes qui chantent *Regina*, etc., etc. Le pontife étonné répond avec tout le peuple : « *Ora pro nobis Deum, alleluia.* » En même temps on voit un ange étincelant de lumière qui remet une épée dans le fourreau ; la peste cesse le jour même. La statue de bronze de l'Archange saint Michel placée au-dessus du Môle d'Adrien qui prit dès lors le nom de château Saint-Ange,

atteste encore aujourd'hui le miracle. On dit que c'est à cet endroit que l'empereur Auguste fit élever un autel au vrai Dieu. On prétend également que cette église a été élevée sur les ruines du temple de Jupiter. Le corps de sainte Hélène y repose.

La statue de Santissimo Bambino est en bois peint, revêtu de soie, de dentelle, de pierres précieuses. On nous dit qu'il y avait là pour trois cents mille écus de pierreries. Le jour des Rois, vers quatre heures, cette statue est promenée en procession dans l'église par un prélat qui, sortant ensuite, la mître au front, la fait vénérer par la foule encombrant les degrés.

Nous eûmes l'occasion de prier auprès du tombeau de sainte Cécile dans l'église qui lui est consacrée ; on conserve encore le bain dans lequel on fit chauffer l'eau qui devait servir à son martyr. Mais O Miracle ! la vierge échappa à ce supplice. L'eau et le feu ne pouvaient rien contre elle. C'est pourquoi, pour lui ôter la vie, ses bourreaux dûrent lui trancher la tête.

Son corps est dans une châsse de cyprès renfermée dans une autre d'argent, hommage du pape Urbain VIII, miraculeusement guéri par l'intercession de la sainte martyre ; quatre-vingt-dix lampes d'argent y brûlent nuit et jour. Nos prières faites au tombeau de l'héroïne de la foi, nous voulûmes voir le lieu de son triomphe. Il est en face de la sacristie et peut avoir dix-huit pieds de longueur

sur six de largeur. Cette pièce était hermétiquement fermée et se chauffait au moyen d'un calorifère. Dans le fond les mêmes murailles, les mêmes dimensions, le même pavé en mosaïque foulé par les pieds nus de la sainte et de ses bourreaux. Une grille en fer, marque la place occupée par le foyer et par la chaudière d'où se dégageait la vapeur homicide.

Au milieu de cette abondance de souvenirs chrétiens, nous aurions pu passer notre vie. Mais hélas ! le moment du départ était arrivé. Le 27 juillet, nous dîmes adieu pour toujours à la ville éternelle.

Rome a fait naître en nous mille et mille sensations différentes. Les ruines païennes que l'on y rencontre partout et les monuments chrétiens dont la ville abonde, lui donnent un cachet tout particulier. L'apparence de la ville elle-même n'offre pas le caractère imposant que l'on est porté à se figurer, à l'exception toutefois de la place Saint-Pierre et de la grande basilique. Les rues de Rome sont généralement étroites et assez malpropres. Les maisons d'habitation pour la classe pauvre sont mal éclairées, mal aérées et tenues dans une grande malpropreté.

Les femmes sont vêtues de ce costume à couleurs éclatantes dont nous voyons quelques spécimens au Canada. Elle ne portent point de chapeaux. Quelques-unes d'entre elles ont un voile, mais c'est le plus petit nombre. Elles vont tête nue dans les rues, sur les places publiques et dans les églises. Cette population paraît paresseuse et insouciante.

Durant le jour nous avons vu fréquemment un nombre considérable d'hommes, de femmes et d'enfants couchés, pèle-mèle, par terre le long des murs et sur les degrés même des églises. De tous ces pieux souvenirs qui font battre le cœur chrétien, les Romains ne paraissent pas s'en occuper. Cette insouciance nous cause malgré nous une pénible impression.

Le Tibre ne nous parût qu'une petite rivière bourbeuse ; ses eaux coulent tranquillement entre deux rives peu élevées. On le franchit sur plusieurs ponts dont le plus remarquable est le pont Saint-Ange, presqu'attenant au château du même nom ; c'est l'ancien tombeau d'Agrippa qui, sous le règne chrétien, est devenu une place forte.

Nous repassions tous les instants de notre courte visite en courant sur la route de Rome à Florence. Nos yeux perdirent de vue la coupole de Saint-Pierre, dernier objet de la ville sainte que nos yeux purent contempler.

Florence, Venise, Milan

Notre billet de retour nous obligeait de passer par Florence, Venise, Milan et Turin. Nous ne pûmes guère arrêter qu'un instant dans chacune de ces villes, excepté toutefois à Milan, où nous visitâmes un asile d'aliénés. Nous eûmes cependant le temps d'admirer, à Florence, la belle et grande

église connue sous le nom de *Santa Maria Novella.* C'est la cathédrale ; elle est revêtue d'une magnifique coupole. Quand nous y pénétrâmes, une grand'messe s'y chantait. Au centre de la grande nef et du transept, dans un chœur complètement entouré d'une haute balustrade, un certain nombre de prêtres, de chantres et d'enfants faisaient entendre de la grande musique. Autour de ce chœur ainsi entouré, la population circulait et conversait sans respect pour les saints mystères qui s'y célébraient.

A l'église *Santa Anunziata*, nous trouvâmes des religieux servites de Marie. Il y avait là également chant magnifique avec accompagnement d'orchestre. Nous allâmes à la sacristie pour essayer de nous procurer l'histoire des Bienheureux Servites ainsi que des images les représentant, et des médailles gravées en leur honneur. Nous eûmes beaucoup de difficulté à nous faire comprendre ; on ne parlait que l'italien. Nous réussîmes toutefois à nous procurer ce que nous désirions.

Venise est bâtie sur la mer Adriatique. Nous y arrivâmes tard dans la soirée. En sortant de la gare, nous dûmes entrer en gondole ; silencieusement, des bateliers nous conduisirent à travers les lagunes à l'hôtel de la Luna où nous devions passer la nuit. Rien ne saurait donner une idée de cette ville étrange. Un grand silence y règne constamment. Il n'y a pas un seul cheval ni une seule voiture dans

la ville ; il n'y a que des gondoles. Les rues sont des canaux serpentant en tous sens. De chaque côté de ces canaux, s'élèvent les maisons et les palais dont la façade se mire dans les eaux et se reflète sur leur tranquille surface.

La basilique Saint-Marc est l'une des plus belles églises qu'il soit possible de visiter : c'est un superbe temple soutenu par cinq cent cinquante colonnes taillées dans le marbre le plus précieux ; le pavé est fait de jaspe et de porphyre ; l'église a la forme d'une croix grecque ; elle est surmontée de cinq coupoles ; la façade, décorée de mosaïques et de basreliefs, est percée de cinq portes en bronze dont l'une supporte les fameux chevaux de Venise. L'intérieur est décoré avec une profusion de marbre, de porphyres, d'émaux, de mosaïques et d'or. Nous nous trouvions pour la première fois en présence d'un monument de l'architecture Bizantine. En face de ce temple se trouve la grande place Saint-Marc, entièrement entourée de magasins et de palais ayant tous la même architecture. A côté se trouve le palais ducal, qui fut pendant tant de siècles la résidence des doges de Venise ; la façade de ce château est en marbre blanc et rouge, supporté par une rangée de colonnes. Nous nous arrêtâmes au pied de l'escalier des géants, ainsi nommé à raison des deux statues colossales de Mars et de Neptune qui se trouvent de chaque côté. Le Campanille dresse son haut clocher à une hauteur considérable en face de

l'église. Nous jetâmes un coup d'œil sur l'église Saint-George où le pape Pie VII fut élu en 1800. Et nous prîmes le convoi ferré qui devait nous conduire à Milan.

Le 30 juillet au matin, nous nous trouvions dans la capitale de la Lombardie, grande ville de trois cent mille âmes ; et notre première démarche était de visiter la fameuse cathédrale de la Nativité, la plus grande église du monde après Saint-Pierre de Rome. La construction de ce temple a été commencée en 1386 ; il n'est point encore achevé. C'est l'un des monuments de l'art gothique. L'ornementation de l'extérieur produit l'effet le plus grandiose. C'est un véritable palais d'aiguilles et de tourelles supportant d'innombrables statues. Dans l'intérieur on remarque deux colonnes énormes qui soutiennent la porte du milieu. La grande nef est soutenue par cinquante-deux piliers. Le pavé est en mosaïque de marbre de diverses couleurs. Nous admirâmes les fonds baptismaux composés des cuves de porphyre provenant des temps de Maximien Hercule ; et deux chaires en bronze doré couvertes de bas-reliefs, et entourant les grands piliers qui supportent la coupole ; nous descendîmes dans la chapelle souterraine où repose le corps de saint Charles Borromée, revêtu de ses habits pontificaux.

L'église Saint-Ambroise dans la même ville contient des objets plus précieux. Nous avons été frappées par une statue colossale en marbre blanc représentant le pape Pie IX.

Asile de Milan

Notre journée fut toute entière occupée par la visite de l'asile des aliénés, connu sous le nom de *Manicomio dè Montebello*, dans la Province de Milano. C'est un asile d'Etat contenant mille deux cent quarante malades lors de notre visite. Sept médecins, tous résidant, y donnent leurs soins. Le médecin en chef est en même temps directeur. Il cumule sur sa tête la surveillance médicale et l'administration temporelle.

L'asile ne reçoit que des malades indigents auxquels on fournit même le vêtement pour le prix de un franc et quarante-huit centimes par jour.

L'asile est construit en pavillons séparés à deux étages. La plus grande partie en est de construction récente. On le considère comme l'asile modèle de l'Italie. Les spécialistes italiens ne donnent point dans les idées anglaises opposées à la contrainte mécanique. Le médecin en chef nous déclara qu'il emploie la camisole et les entraves chaque fois qu'il le juge à propos. Nous vîmes d'ailleurs par nos yeux, qu'il en était ainsi.

Le médecin en chef se mit entièrement à notre disposition. Il parlait très bien le français. Il nous conduisit partout, nous donnant les explications nécessaires pour bien saisir le système qui règne dans l'établissement. Somme toute l'asile est bien

tenu ; mais il n'offrait rien de remarquable à ceux qui, comme nous, avaient visité auparavant les asiles anglais et les asiles français. Les fenêtres sont grandes partout. Dans les infirmeries, lors de notre visite, il y avait beaucoup de malades. Les vêtements laissent à désirer. Chez les femmes agitées, nous en vîmes plusieurs pieds nus ou portant simplement des sandales sans bas ni chaussons. Quinze cellules ayant une fenêtre grillée, étaient presque toutes occupées. Dans quelques-unes, la malade était retenue au lit à l'aide de la contrainte mécanique.

Il y a divers ateliers qui paraissent bien organisés. Entre autre la tisserie, où l'on fait de la toile, du coton etc. ; la boulangerie, la cordonnerie, la menuiserie et le département des tailleurs.

Le médecin en chef nous offrit gracieusement une collation avant notre départ. Une partie de cet asile est un palais dans lequel Napoléon Ier a passé six mois, on nous montra la chambre qu'il a occupé durant ce temps. Il commandait alors l'armée d'Italie.

Passage à Turin

Nous nous informâmes de l'asile de Turin que nous avions intention de visiter. Mais notre hôte nous déclara que l'asile de Turin était inférieur à celui de Milan et que nous n'y trouverions rien de remarquable. Nous résolûmes en conséquence de

nous dispenser de la visite projetée et de hâter notre voyage d'une journée. Nous ne fîmes que passer à Turin, la capitale de l'ancien royaume du Piémont. C'est aujourd'hui une grande et belle ville de deux cent cinquante mille âmes. Les rues sont généralement coupées à angle droit ; elles sont larges et bien pavées. Au centre de la ville s'élève le fort Madane, vaste édifice flanqué de tours, le seul monument du moyen-âge qui existe à Turin.

Le palais royal situé au nord de cette place, est d'un aspect très simple à l'extérieur, mais l'intérieur est d'une très grande richesse. Dans chaque salle, il y a des tableaux, des statues, des lustres, des rideaux, des miroirs, des tapisseries, des gobelins, comme on ne peut guère en voir de plus beaux. Le plancher est en marquetterie.

Près du palais s'élève la cathédrale Saint-Jean-Baptiste qui est la plus belle église de la ville. Elle renferme la chapelle du saint Suaire dans laquelle est conservé le voile de sainte Véronique. Cette chapelle est en forme de rotonde entourée de colonnes de marbre noir. Elle forme une véritable église par elle-même. La coupole en est remarquable. Nous vénérâmes la châsse splendide qui contient le saint Suaire et nous admirâmes tout alentour de la chapelle les tombeaux des princes de la maison de Savoie, particulièrement le monument de la reine Marie Adelaïde.

Retour en France

A deux heures et demie de l'après-midi, nous reprîmes le chemin de France. Nous nous engageâmes dans des gorges profondes, encaissées de hautes montagnes. Il nous fallait franchir les Alpes, ou plutôt passer en dessous de cette chaîne de montagnes. La voie ferrée s'élève en suivant un torrent, jusqu'à une hauteur de mille quatre cents pieds au-dessus de la mer. Là commence le tunnel du mont Cénis qui relie l'Italie à la France. La locomotive y entra en sifflant et pendant vingt-cinq minutes, nous eûmes sur notre tête la masse énorme de la montagne. Nous priâmes tout le temps que dura ce voyage. Nous avions hâte de revoir la lumière du jour. Les chemins de fer italiens sont remarquables par la multitude des tunnels à travers lesquels ils passent. Entre Marseille et Pise, le voyageur se trouve pour ainsi dire constamment sous terre. C'est à peine si, de temps à autre, il peut apercevoir un coin du ciel. La voie suit le bord de la mer suspendue aux rochers. Nos yeux étonnés se trouvaient de temps à autre à contempler l'océan sous nos pieds, et immédiatement après voir notre wagon circuler sous terre ; c'est le chemin de la corniche, célèbre dans le monde. Entre Florence et Bologne, le même spectacle se renouvelle, avec l'océan en moins. Enfin la traversée des Alpes nous donnait

une troisième expérience des voyages sous les montagnes.

Nous fûmes heureuses de nous trouver rendues à Madane sur la terre française. Les douaniers ne furent pas trop méticuleux, et nos objets de piété échappèrent à leurs regards. Après un temps d'arrêt, nous prîmes la route de Lyon où nous arrivâmes très tard et très fatiguées. Nous y passâmes la nuit.

A la cathédrale, le lendemain matin, nous eûmes le grand bonheur de voir le cœur de saint Vincent de Paul conservé à l'autel saint Vincent. Un lampion y brûlait. Nous avons allumé un cierge pour mieux le voir, car l'église est assombrie par les riches vitraux qui ornent ses fenêtres. Nous avons vénéré avec respect le cœur de ce grand saint, et nous l'avons prié de nous donner les riches vertus dont il avait donné l'exemple pendant sa vie. Nous avons aussi prié dans cette église sur les reliques de sainte Isabelle et de saint Exupère.

De là nous nous sommes rendues à Notre-Dame de Fourvières, lieu célèbre par ses pèlerinages. Le temple domine la ville de Lyon. Il y a toujours une grande affluence de fidèles. Une église nouvelle y est en construction, et sera digne de la mère de Dieu. Nous nous procurâmes quelques objets de piété en souvenir de cette visite et nous prîmes le train qui nous ramena à Paris le même jour.

Nous avions résolu de prendre quelques jours pour nous reposer et pour nous préparer au retour.

Nous nous étions proposé d'abord de demeurer en Europe jusque vers le 20 d'août ; mais nos inquiétudes au sujet de Saint-Jean de Dieu, l'incertitude ou nous étions sur ce qui s'y passait, l'absence de nouvelles, etc., nous firent hâter les préparatifs du voyage. Nous fixâmes donc notre départ de Paris au 8 août. Nous nous occupâmes, dans l'intervalle, d'acheter tout ce que nous nous proposions d'apporter pour Saint-Jean de Dieu. Nous chargeâmes le docteur Bourque de voir à la partie médicale, c'est-à-dire d'acheter les auteurs de médecine et les instruments de chirurgie qu'il jugeait nécessaires Nous parcourûmes de notre côté les librairies et les magasins d'objets de piété. Le 6 août nous nous rendîmes chez le Père Antoine pour mettre les affaires de notre conscience en ordre et fortifier nos âmes avant d'entreprendre une nouvelle traversée de l'atlantique. Et enfin le 8 août, après avoir emballé nos marchandises et les avoir expédiées, nous dîmes un adieu éternel à cette Babylone moderne que l'on nomme Paris.

Cette ville est sans contredit la plus belle de toutes celles que nous avons visitées. Elle est la mieux bâtie, la plus propre, la mieux pavée, la mieux entretenue et la plus agréable de toutes les capitales de l'Europe. Ses places publiques, ses parcs, ses jardins ne sont égalés nulle part. Elle renferme des admirables musées comme ceux du Louvre, du Luxembourg et de Versailles ; et elle est le rendez-

vous préféré de tous les peuples de la terre. Une promenade le soir, quand il y a illumination comme pendant l'exposition, par les rues de Rivoli, par les champs Elisées, la place de la Concorde, les magasins du Palais royal est quelque chose de féerique. Le château de Versailles construit par Louis XIV, les splendides jardins qui l'entourent, en font depuis trois siècles l'admiration de l'univers. Ce château, ainsi que le grand et le petit Trianon sont remplis de souvenirs de la royauté et particulièrement de la malheureuse Marie-Antoinette.

Toutes ces beautés, toutes ces splendeurs que nos yeux virent laissèrent peu d'impression dans notre âme. Toute cette civilisation brillante à sa surface, est gangrenée à l'intérieur. Sur ce magnifique parcours, en ces grandes rues circule une population qui est devenue indifférente envers le Dieu qui l'a crée. La vie matérielle y est florissante ; la vie spirituelle y languit. Il y a de grandes exceptions sans doute. Il y a des exemples admirables de dévouement religieux et de piété. Mais nous n'y avons rien vu qui approche de la foi vive du peuple Canadien. Il n'y a nulle part à Paris, ni dans les autres villes de France que nous avons visitées cet esprit parfaitement religieux, cet attachement inébranlable à la foi qui est le trait caractéristique du peuple de nos campagnes.

Que Paris garde ses splendeurs matérielles et que le Canada conserve sa foi !...

Asile des Quatre-Mares

Deux heures de voie ferrée nous conduisirent à Rouen. Un peu d'illusion nous aurait fait croire que nous étions à Montréal ou à Québec. Le genre de maisons, les mœurs des citoyens, le langage même, les enseignes suspendues au-dessus des magasins, tout ici ressemble au Canada. Nous ne pouvons nous empêcher d'en faire la remarque en nous rendant à l'asile des Quatre-Mares, situé un peu en dehors de la ville. Cet établissement appartient à l'Etat. Il contenait au moment de notre visite sept cent soixante malades, tant indigents que pensionnaires privés. Le médecin en chef était retenu à Paris au congrès des aliénistes. L'assistant le remplaça et se montra empressé et poli.

Les quartiers destinés aux indigents, ne nous offrirent rien de bien remarquable et rien de digne de mention après les établissements que nous avions visitées depuis deux mois. On y emploie la contrainte mécanique sur une grande échelle ; camisole, poignets, entraves aux pieds etc. Et cette contrainte est employée dans presque tous les quartiers y compris celui des gâteux. L'asile est construit sur le système des pavillons séparés. Chaque bâtisse a un corridor extérieur couvert, mais ouvert sur le côté. Les préaux sont grands et bien ombragés. Les repas s'y prennent dans les salles. Chez les gâteux

on se sert, au lieu de paillasse, d'une couche de varech que l'on étend dans le lit. Quand cette herbe marine est mouillée ou souillée, on la lave ou on la fait sécher. Les malades indigents ne coûtent que un franc quarante-cinq centimes par jour. Quelques ateliers occupent un certain nombre de patients. Les médecins sont au nombre de quatre, ils n'ont pas de pharmacien.

Quatre-Mares a des pensionnaires privés qui payent un prix de pension considérable, jusqu'à six mille francs par an. Chacun de ces pensionnaires occupe une maison ou *cottage* à lui seul. Ce pavillon ou cottage a deux étages et contient un salon, une salle à manger, une chambre à coucher pour le malade, et des chambres pour les gardiens dans le haut. Ces *cottages* ou pavillons sont remarquables par leur situation, leurs dispositions, leur ameublement et par la propreté qui y règne.

Dans le reste de l'asile l'entretien laisse à désirer.

Quatre-Mares contient une soixantaine d'enfants qui sont gardés dans des quartiers spéciaux. Tous les patients étaient dehors, lors de notre visite. Le costume d'été consiste dans une blouse et un pantalon bleus et des sabots.

Asile de Sainţ-Yon

A quelque distance de l'asile des Quatre-Mares se trouvait l'asile de Saint-Yon destiné aux femmes. Il

est de construction plus récente que le précédent attendu qu'il n'a commencé à être occupé qu'en 1879. Il contenait ce jour-là onze cents patientes, dont cent cinquante étaient des pensionnaires privées.

L'établissement est tenu par les sœurs de Saint-Joseph de Cluny, dont la maison-mère est à Paris. Ces sœurs portent une robe bleue foncée, une garniture blanche avec un voile, un crucifix et un chapelet à la ceinture. Elles sont cent vingt religieuses dans l'asile, et elles n'ont point de domestiques ni de servantes. Elles se font des aides dans les malades mêmes qu'elles tâchent de faire travailler et qu'elles traitent un peu différemment des autres malades quand elles travaillent. Les sœurs veillent et couchent avec les malades. Elles reçoivent seulement deux cents francs par an chacune, et elles sont obligées de se costumer elles-mêmes à leurs frais.

Tous les quartiers sont très propres, mieux aérés et mieux éclairés que ceux de l'asile de Quatre-Mares. L'asile construit en pavillons séparés occupe une très grande étendue de terrain. De longs corridors couverts permettent d'y circuler entre les divers départements. Au milieu de ces constructions a été construite une belle grande chapelle de la grandeur d'une église. Tous les malades peuvent s'y tenir à l'aise. C'est la plus grande chapelle que nous ayions vue dans l'enceinte d'un asile d'aliénés.

Dans son ensemble, l'asile de Saint-Yon, se rapproche beaucoup de l'asile de Bailleul. Il contient toutefois quelques bâtiments que n'a pas ce dernier. Ainsi il y a une bâtisse séparée servant de gymnase. Les jeunes aliénés vont y prendre des exercices sous la direction d'un professeur. Un pavillon séparé en forme de rotonde sert de salle de musique et de salle d'amusements.

De même qu'à Quatre-Mares, il y a des *cottages* entiers consacrés à un seul malade et contenant plusieurs pièces. Ils sont occupés par des membres de l'aristocratie. Nons en visitâmes qui sont splendides.

Il y a à Saint-Yon, beaucoup de contrainte mécanique. Plusieurs patientes couchent attachées la nuit sur leur lit et sont retenues le jour sur de grandes chaises. Les médecins ne se montrèrent point opposés à ce système. Nous avons remarqué plusieurs salles de bains bien propres et une grande infirmerie dans laquelle les rideaux ont des ciels de lit.

Les sœurs de Saint-Joseph se sont montrées tout à fait aimables pour nous. Elles nous ont donné tous les renseignements que nous avons voulu avoir.

Visite de la ville de Rouen

De retour à la ville de Rouen, nous avons eu le temps d'aller admirer la cathédrale, l'une des mer-

veilles de l'architecture gothique, et la grande église Saint-Ouen qui n'est guère moins remarquable et qui appartient au même genre d'architecture. Le bénitier de cette dernière église présente une curieuse particularité. En regardant à l'intérieur, quand il est rempli d'eau, l'église nous apparaît renversée.

Le portail de la cathédrale était orné de nombreuses sculptures et de belles statues. Mais les vandales de la révolution française ont passé par là, ont décapité les statues et brisé tout ce qu'ils ont pu.

Rouen abonde en souvenirs de Jeanne d'Arc. C'est dans ses murs que la vierge infortunée de Domrémy a été brûlée sur un bûcher. On nous montra la tour où elle a été longtemps enfermée prisonnière, et où elle a été soumise à la torture.C'est là qu'elle a fait à ses bourreaux ces réponses étonnantes qui les déconcertaient si souvent. Il y a longtemps que la mémoire de cette vierge est réhabilitée. Peut-être même bientôt sera-t-il permis d'élever des autels sous son vocable. Rouen qui l'a condamné et qui l'a vu mourir est l'une des villes où son pieux souvenir est conservé de la manière la plus vivace.

Au Hâvre où nous arrivâmes la veille de notre départ, nous visitâmes aussi quelques églises ; mais nous ne pûmes trouver rien de remarquable. Toutefois nous fîmes un pèlerinage au petit sanctuaire de Notre-Dame des Flots situé sur le sommet d'un

mont, au bord de la mer, en dehors de la ville. Cette petite église est mal entretenue et paraît fort négligée. Une messe s'y dit le matin, mais aucun prêtre n'y reste. Elle appartient à la paroisse de Sainte-Adresse. Il faut se rendre à un presbytère fort éloigné pour y trouver un ministre du Seigneur. Plusieurs marchands, aux alentours de l'église, vendent des objets de piété aux visiteurs et aux pèlerins. Nous achetâmes quelques souvenirs.

Départ du Havre

Enfin, le 10 août à trois heures de l'après-midi, nous montâmes sur le paquebot « La Normandie » et nous nous installâmes dans nos cabines No. 106 et 108. Pendant notre séjour à Paris, nous avions adressé au président de la compagnie générale Transatlantique, une lettre demandant de nous faire, en notre qualité de religieuses françaises, une réduction sur le prix de passage. A notre retour d'Italie, nous trouvâmes sa réponse qui nous était favorable.

Sur le bâteau nous eûmes la compagnie d'une religieuse du Sacré-Cœur accompagnée d'une sœur converse. Elles revenaient d'Europe où elles étaient allées par affaires. Il y avait aussi deux religieuses de l'Institut de la Providence d'Alsace qui se rendaient dans une ville située aux environs de New-

York pour y jeter les fondations d'une mission enseignante.

Le vaisseau quitta son quai et s'éloigna dans la nuit laissant derrière lui les brillantes lumières de la ville du Hâvre. Dès le lendemain matin, nous nous aperçûmes que le mal de mer allait de nouveau être notre compagnon de voyage. Nous ne fûmes pas bien, ni l'une ni l'autre, pendant toute la durée de la traversée. Nous éprouvâmes beaucoup de mauvais temps ; des brouillards épais nous accompagnèrent presque constamment. Cette traversée nous parût longue, mais elle se fit heureusement. Le 19 d'août dans l'après-midi, nous entrâmes dans la rade de New-York. Nous étions enfin revenues sur la terre d'Amérique. Nous nous rendîmes dans la cathédrale de cette métropole commerciale pour remercier la Divine Providence de nous avoir conservées pendant ce long voyage, tant sur terre que sur mer, et de nous avoir donné tant de marques de sa protection spéciale.

Nous nous étions proposé de visiter un assez bon nombre d'asiles d'aliénés aux Etats-Unis. Mais une lettre reçue par notre compagnon, M. l'avocat Lamothe, dès son arrivée, et lui apprenant de mauvaises nouvelles, fut cause que nous limitâmes à quatre le nombre des asiles à visiter.

Asile de Black Wells

Le 20 août, nous nous rendîmes sur l'île Black Wells, sur laquelle se trouvent toutes les institutions de charité de la ville de New-York, entre autres le pénitencier, les hôpitaux pour les hommes et pour les femmes, un hôpital pour les maladies contagieuses et un asile d'aliénés. Cet asile a été construit il y a longtemps. Il était destiné à contenir mille deux cents patients ; et au moment de notre visite, il y en avait mille sept cents. On peut par là se faire une idée de l'encombrement qui y règne. Chaque quartier, qui n'est pas grand, contient quatre-vingt à cent malades. Aussi y règne-t-il généralement une mauvaise odeur.

Les médecins disent qu'ils n'emploient pas la contrainte mécanique. Il nous avouèrent que de temps à autre un malade se noye, mais il ne veulent pas prévenir de pareilles choses en employant les entraves. Les cellules sont des chambres ayant une fenêtre et un grillage serré, à l'intérieur, pouvant se fermer à volonté. Nous fûmes fort étonnées de trouver un grand nombre de malades dans des espèces de hangars ou *sheds* en bois à un seul étage, sans plafond. Depuis plusieurs années ces *sheds* servent à la réception des patients qui y sont en nombre considérable. Dans leurs salles qui sont en même temps des dortoirs, les lits se touchent de

façon qu'il est presqu'impossible d'y pénétrer autrement que par l'un des bouts. Ces *sheds* sont chauffées par des poêles à charbon entourés d'une grille. Les médecins nous disent que chacun de ces malades coûte à l'état de New-York environ 32 centins par jour.

Asile de Norristown

L'asile de Norristown à quelques milles de Philadelphie est la propriété de l'Etat de Pensylvanie. Il est construit en pavillons séparés, en brique, à deux ou trois étages. Il y a des grillages aux fenêtres. L'établissement occupe deux cent cinquante âcres de terre. Il y a des préaux intérieurs bien entretenus. Il mérite d'être visité, car il est l'un des plus grands et des plus beaux établissements du genre des Etats-Unis. Des corridors extérieurs relient les pavillons entre eux, mais ces corridors ne sont point couverts. A l'intérieur, le corridor occupe le milieu de chaque étage. Il y a des chambres et des salles de chaque côté. Il y a des bains dans chaque département ainsi qu'un parloir. Un pavillon spécial est consacré à recevoir la visite des parents des patients. Chaque malade s'y rend pour rencontrer les siens. Les visites sont toujours permises ; l'hôpital est toujours ouvert à l'inspection du public. Dans chaque pavillon il y a une case d'inspection ayant vue sur deux étages à la fois ; à l'aide de miroirs et

de réflecteurs, on peut même inspecter les corridors et les salles des autres étages. Les gardiens sont costumés. Les lits sont en fer avec sommiers élastiques. Les parquets sont généralement cirés ; ils sont quelquefois recouverts de tapis dans les départements des malades tranquilles.

Au moment de notre visite il y avait mille sept cent cinquante patients coûtant trois dollars et soixante centins par semaine. Le nombre des médecins résidants est de six. On y emploie la camisole, et les manchons. On a essayé pendant deux ans à se passer des entraves, et pendant ce temps deux patients ont été tués. On résolut alors de reprendre l'emploi de la camisole, et depuis cinq ans, aucun accident semblable n'est arrivé. Dès son entrée à l'asile, le malade est pesé et photographié. Les médecins font beaucoup d'autopsies, en notant soigneusement les résultats. Il y a, dans cet asile, des galeries ou vérandas avec grillage en fer comme nous en avons à Saint-Jean-de-Dieu.

Les gâteux sont relégués dans un pavillon spécial à un seul étage. La ventilation se fait par des ouvertures dans le toit.

Les agités occupent tous des chambres privées et ne sont pas admis dans les dortoirs. Nous admirâmes une belle grande salle à manger aussi bien meublée qu'une salle d'hôtel.

Le travail nous parût bien organisé. Des patients y font des chaussures, des matelas, impriment des

livres ou des circulaires, taillent les costumes etc., etc.

L'asile de Norristown comprend trois départements séparés et conséquemment trois têtes. L'administration est absolument indépendante du contrôle médical. Mais le contrôle médical est également divisé en deux départements distincts et indépendants l'un de l'autre, savoir : celui des hommes et celui des femmes. Il y a trois femmes médecins donnant les soins médicaux à la partie féminine de l'asile.

L'asile de Norristown nous fit une bonne impression. Nous le trouvâmes l'égal des bons asiles anglais.

Asile de Worcester

Nous nous hâtâmes de nous rendre à New-York espérant prendre immédiatement le bateau qui devait nous conduire à New-London et de là à Worcester. Mais malgré toute notre diligence, nous arrivâmes quelques minutes en retard et nous dûmes passer la nuit au Grand Union Hotel. Mais dès le lendemain matin nous regagnâmes le temps perdu en prenant le premier train rapide indiqué sur le tableau horaire et nous pûmes nous rendre aussitôt à Worcester pour visiter le grand asile situé auprès de cette ville. C'est l'un des plus beaux et des plus renommés des établissements semblables de la nouvelle Angleterre. Il est construit en pierre

sur un terrain élevé, et domine une grande plaine. On y a une vue magnifique. Dans son ensemble il ressemble à Saint-Jean-de-Dieu. Il a cinq corps principaux réunis entre eux par des ailes transversales.

Le docteur Hulmes vint nous recevoir ; ce docteur est une jeune fille d'environ vingt-trois à vingt-cinq ans, admise depuis quelques années à la pratique de la profession médicale. D'origine française, elle a conservé assez de connaissance de la langue de ses parents pour pouvoir converser avec facilité. Cet établissement a été visité par la commission des asiles d'aliénés nommée par le gouvernement de Québec ; cette commission en a fait de grands éloges, il les mérite en tous points. Il est bien éclairé, bien ventilé, et disposé avec une symétrie, un ordre parfait. Nous y remarquâmes partout une grande propreté. Chaque quartier a sa salle à manger spéciale, sa salle de bains, son parloir et sa petite pharmacie. Pendant le jour, tous les patients sont dehors dans le grand parterre de l'établissement. Il y a deux clos entourés d'une clôture en planches pour les agités. L'asile de Worcester n'a pas de grands dortoirs, tous les malades couchent dans des chambres contenant de deux à trois lits.

Il faut signaler d'une manière toute particulière les deux grandes rotondes qui se trouvent aux deux extrémités de l'établissement. Elles sont destinées uniquement à recevoir les malades qui ont la manie

du suicide. Le gardien, du centre de la rotonde, peut toujours suivre ses patients. Plusieurs châssis éclairent cette salle et lui donnent un joli aspect. Les seconds étages, ayant la même forme et les mêmes dimensions sont consacrées aux dortoirs pour la même classe de malades.

A Worcester, on emploie la contrainte et surtout la séquestration dans les chambres ou cellules. Dans quelques-unes de ces chambres les fenêtres peuvent se protéger à l'intérieur au moyen d'un grillage serré pour empêcher le bris des vitres ; on les appelle chambres de force.

Sous le rapport des améliorations et du confort, l'asile de Worcester pour les malades indigents aliénés peut soutenir avantageusement la comparaison avec tous les asiles que nous avons vus.

Asile d'Utica

Dans notre grand désir de voir la fin de notre voyage, nous décidâmes de passer la nuit dans les chars, afin de nous rendre dès le matin à Utica Nous passâmes la nuit sans pouvoir dormir. Le lendemain matin nous étions fort fatiguées pour entreprendre la visite d'un asile. On a depuis quelques années amélioré cet établissement en y ajoutant des allonges et des *bay windows* de grandes dimensions. Au moment de notre visite, on parlait de la transformation de certaines parties. L'asile

contenait sept cent soixante patients dont deux cent cinquante pensionnaires privés. L'Etat paie trois dollars soixante-quinze centins par semaine pour les malades indigents. C'est un asile en renom. Ses directeurs n'ont rien épargné pour en faire un établissement de première classe. Il renferme toutes les améliorations principales que nous avons eu à signaler précédemment.

Le directeur actuel a inauguré sur un point. Il a mis des femmes comme gardiennes du côté des hommes. Il nous expliqua que son but était d'empêcher les brutalités que les gardiens commettent lorsqu'ils sont laissés à eux-mêmes. « Les femmes, nous dit-il, ont le cœur plus tendre, et sont moins sujettes à se laisser aller aux voies de fait. »

Retour à Saint-Jean-de-Dieu

Ce directeur se montra très aimable pour nous et aurait voulu nous retenir plus longtemps pour mieux nous faire voir son asile, et nous faire comprendre le système qui y préside. Mais l'heure de rentrer à Saint-Jean-de-Dieu avait sonné pour nous, à notre grande joie et à notre grande satisfaction. Nous nous empressâmes de prendre les chars et de nous diriger vers le Canada. En revoyant le Saint-Laurent à Ogdensburg, il nous semblait déjà revoir la patrie.

Nous dûmes ce soir-là coucher à Prescott, après

avoir subi la visite de la douane canadienne, c'était la septième fois depuis notre départ qu'il nous fallait soumettre nos bagages à l'inspection des douaniers. Sur le quai de Prescott ce fut une pure formalité. Nos valises ne furent pas même ouvertes : on prit notre parole.

Enfin, le 24 août au matin, nos pieds foulaient le sol de la gare Bonaventure de Montréal. Nous ne dirons point notre joie qui était indicible. Nos sœurs en ont été témoins. C'est alors que nous comprîmes que le plus bel instant du voyage, c'est l'instant du retour.

RÉPONSE

(No 148-a).

A un ordre de l'assemblée Législative, en date du 20 février 1890, pour :

Une copie du rapport fait par la Révérende Sœur Thérèse de Jésus, après son voyage en Europe, l'été dernier.

(Signé) CHS. A. ERN. GAGNON,
secrétaire.

BUREAU DU SECRÉTAIRE,
Québec, 4 mars 1890.

A SON HONNEUR

A. R. ANGERS,

Lieutenant-Gouverneur,

Québec.

L'établissement d'asiles d'aliénés dans la province de Québec, est relativement récent. Beauport, le plus ancien de ces établissements n'a pas encore un demi siècle d'existence. L'asile de Saint-Jean d'Iberville, institution d'Etat, n'a existé que pendant une certaine période.

Ce n'est guère même que depuis une dizaine d'années, que les familles de cette province ont pris généralement l'ha-

bitude d'envoyer aux asiles, ceux de leurs membres qui souffrent de maladies mentales.

Un asile d'aliénés, il n'y a pas encore très longtemps, était tenu, dans les croyances populaires, pour un lieu terrible, où l'on endurait des tortures, et d'où l'on ne sortait jamais vivant. Il existe encore de lugubres légendes dans ce sens.

Aujourd'hui, il faut le constater avec plaisir, l'asile n'est plus, dans l'opinion populaire, un lieu d'horreur ni un sépulcre anticipé.

Les familles affligées dans la personne d'un être cher, s'y dirigent avec confiance, et ceux que la Providence y conduit y entrent sans effroi.

Nous sera-t-il permis de dire que l'Hospice Saint-Jean de Dieu a contribué dans une grande mesure, à amener ce changement dans les idées populaires ?

Depuis sa fondation, cet établissement a tenu ses portes et ses salles ouvertes, non-seulement à l'inspection des autorités civiles, mais même à la curiosité du public.

Combien de fois ne nous a-t-il pas été donné de voir se manifester un naïf étonnement dans les yeux de ceux qui amenaient à l'asile un parent souffrant, en voyant le bien-être, le confort donné au malade et les soins attentifs dont il était l'objet.

Ne nous a-t-il pas été donné aussi de voir des personnes appartenant aux classes élevées de la société, venir volontairement, avec confiance et abandon, se mettre sous nos soins et repartir joyeux, après un certain séjour ?

Combien sont venus à notre asile chercher la santé,et l'ont quitté heureux et reconnaissants.

La modification des idées populaires a eu un effet bienfaisant. On commence à comprendre que pour sauver une intelligence atteinte par la terrible maladie, il ne faut pas attendre une période trop avancée. Un certain nombre de patients nous arrivent maintenant dès les premiers symptômes du mal. Malheureusement, il n'y en a encore que trop qui laissent passer la période favorable, et qui n'ont recours aux soins particuliers, que lorsqu'il n'est plus temps. Si cette vérité était bien connue et bien répandue, on constaterait plus de guérisons, et on verrait un nombre moins grand de personnes condamnées irrémédiablement à encombrer les asiles, et à passer le reste de leurs jours dans la torpeur, l'imbécilité ou les illusions.

Notre institution, dès sa fondation, a donné des soins aux personnes souffrant de maladies mentales ; mais ce n'est que depuis 1873 que, à la sollicitation du gouvernement provincial, nous nous sommes chargées des patients soutenus par l'Etat. Notre communauté a quelque peu hésité à assumer ce fardeau : elle avait une vague idée des difficultés d'une telle œuvre ; mais les instances des autorités gouvernementales étaient si vives, leurs promesses étaient si grandes, et les recommandations de notre Evêque étaient si fortes, que nous nous résolûmes à entreprendre cette œuvre importante.

Si alors, dévoilant l'avenir, la Divine Providence eut déroulé à nos yeux la suite des tempêtes qui devaient assaillir ce nouvel établissement ; s'il nous eut été donné de ressentir les cruelles inquiétudes que nous devions éprouver, d'entrevoir les odieuses accusations contre lesquelles nous allions avoir à nous défendre, et de comprendre au prix de quelles luttes nous aurions à maintenir notre œuvre, aurions-nous eu le courage de nous lancer dans cette entreprise ? Humainement parlant, non.

Des communautés religieuses du genre de la nôtre ne sont pas faites pour lutter, mais pour travailler, prier et aider, sous l'œil de Dieu, au soulagement de l'humanité souffrante.

Le gouvernement provincial avait décidé de fermer aussitôt que possible l'asile de Saint-Jean d'Iberville. Il allait nous incomber d'en recevoir les patients. N'ayant pas de local, nous aurions désiré attendre, mais on insista pour le commencement immédiat de nos soins. On nous indiqua comme séjour les anciennes casernes d'Hochelaga. Celles de nos sœurs qui furent désignées pour commencer cette œuvre n'ont pas encore oublié le triste aspect que ces édifices présentèrent à leurs yeux ; et elles n'oublieront jamais surtout le lugubre spectacle de l'arrivée des malades. Dans quel état ils étaient, grand Dieu..... sales, souillés, mal-vêtus, dévorés de vermine, ils ne présentaient, de la tête aux pieds, qu'un assemblage d'une malpropreté dégoûtante. Un grand nombre portaient aux bras et aux jambes des chaînes en fer et autres entraves métalliques qui ne les quittaient jamais. Les cheveux hérissés, les yeux hagards, ils tournaient une figure effarée vers les murs nouveaux qu'ils ne connaissaient pas, et où ils rencontraient tout à coup des Sœurs de charité.

Nous nous rappelons avoir vu notre mère Caron, alors supérieure générale, verser d'abondantes larmes en voyant ses jeunes sœurs, à peine sorties de leur famille ou du couvent, en face d'une pareille tâche. Après avoir mis un peu d'ordre dans la disposition des lieux, et un peu de propreté dans la tenue des patients, nous songeâmes à nous procurer un local convenable. Pour cela, il fallait construire ; pour construire il fallait voir et examiner les asiles reconnus afin d'adapter aux constructions nouvelles toutes les améliorations reconnues utiles. Nous partîmes, la Rvde Sœur Marie

Godefroy, aujourd'hui supérieure générale, et moi-même ; nous allâmes visiter les principaux asiles des Etats-Unis et du Haut-Canada. Nous vîmes ce qu'il y avait de mieux chez nos voisins ; nous notâmes tous les renseignements acquis ; et à notre retour, sur notre rapport, notre communauté commença la construction des édifices actuels de Saint-Jean de Dieu.

Après environ deux ans de séjour dans des casernes, avec quel plaisir nos patients prirent-ils possession de leur nouveaux quartiers pourvus des choses essentielles qui leur avaient manqué jusque-là, et avec quel satisfaction y entrâmes-nous, nous-mêmes !

Cependant de 1873 à 1875, les autorités publiques s'étaient montrées fort satisfaites des soins donnés aux malades ; elles avaient exprimé leurs impressions de manière à faire comprendre que c'était déjà une amélioration sur l'état antérieur de ces infortunés.

C'est en 1875 que le corps central de Saint-Jean de Dieu fut suffisamment terminé pour être habité ; c'était, si la comparaison peut nous être permise, un palais qui remplaçait une masure.

Pendant les quatorze années qui suivirent, mettant notre expérience à profit, nous n'avons cessé d'améliorer Saint-Jean de Dieu. Il ne s'est guère passé de mois, sans que nous ayons dépensé des sommes considérables en perfectionnement de divers genres. Des asiles étrangers sont venus à leur tour s'inspirer chez nous.

Les inspecteurs officiels n'ont cessé d'approuver nos projets et d'encourager nos efforts ; on en trouve l'écho dans

leurs rapports. Des appréciations flatteuses de nos travaux, de nos peines, se sont produites souvent, même dans l'enceinte de nos corps législatifs.

Convaincues d'avoir fait notre possible, confiantes d'avoir rempli notre devoir, nous pouvions espérer des jours de calme pour continuer nos labeurs, lorsqu'un homme, se disant savant, est venu lancer dans le public une dénonciation virulante de notre établissement. Il posa en principe que c'est une grande erreur de confier le soin des aliénés à des Sœurs de Charité. Pour démontrer son principe, il nous calomnia et il vanta outre mesure les asiles européens. Ici, à ses yeux, tout était défectueux ; là-bas, tout était parfait ou à peu près. A l'entendre, on aurait cru qu'il y avait autant de différence, entre les asiles de cette province et ceux d'Europe, qu'entre le jour et la nuit : le jour là-bas, la nuit ici.....

Pendant que ces exagérations trouvaient de l'écho dans quelques journaux, des savants européens de diverses nationalités venaient dans nos murs, visitaient nos salles, et déclaraient, en partant, que le Canada n'avait rien à envier au vieux monde sous le rapport du soin intelligent des aliénés. Nos régistres conservent de fortes attestations dans ce sens, portant la signature de personnes dont la science est au moins égale à celle de nos accusateurs.

Le printemps dernier, nous décidâmes d'envoyer deux de nos médecins suivre à Paris les cliniques des professeurs les plus célèbres dans les maladies mentales et nerveuses. La perspective d'agrandissements possibles, le désir de ne rien négliger pour perfectionner notre œuvre nous induisirent à entreprendre avec nos médecins un long et pénible voyage.

On faisait tant ressortir les mérites des établissements

d'Europe, on en disait généralement tant de bien, qu'ils nous apparaissaient de loin comme des modèles inouïs de perfection.

Nous ne nous sentions pas justifiables de négliger plus longtemps les enseignements qu'une étude sur place pouvait nous procurer.

Le gouvernement de la province de Québec, à qui nous fîmes part de notre résolution, voulut bien l'appouver et en faciliter l'exécution par contribution aux dépenses. Notre voyage a duré trois mois. Nous avons vu et étudié les asiles les plus récents et les plus améliorés de l'Angleterre, de l'Ecosse, de la Belgique, de la France, de l'Italie, des Etats-Unis et du Canada. Quarante asiles nous sont tour à tour passés sous les yeux. Nous sommes revenues avec des notes nombreuses, des documents importants, des données utiles et des souvenirs précieux. Nous mettons le tout au service de notre patrie, que nous aimons toujours, et qui semble même avoir grandi dans notre estime par la comparaison faite avec les autres pays. Pas plus sous le rapport des asiles d'aliénés que sous d'autres généralement, le Canada, et la province de Québec en particulier, ne sont en arrière du reste du monde ; loin de là..... Qu'on nous pardonne dès maintenant, l'expression de ce sentiment qui résume bien notre impression générale.

Si, en Amérique, on constate une tendance marquée à prendre modèle sur l'ancien continent, on constate en Europe un sentiment opposé aujourd'hui assez prononcé. On commence à croire que, sous plusieurs rapports, les institutions de la jeune Amérique ont droit à la palme, et on ne se trompe pas absolument.

REMARQUES GÉNÉRALES.

Ce qui frappe le plus le visiteur attentif en parcourant les asiles d'Europe, c'est le peu de différence qui existe en réalité entre les établissements des différents pays, et même entre ceux d'Europe et ceux d'Amérique.

Partout ce sont les mêmes grands établissements, les mêmes catégories de malades, les mêmes dispositions intérieures, le même genre de vie, le même traitement, ou à peu près, la même classification, la même proportion dans le nombre des gardiens, etc., etc. Ils sont plutôt remarquables tous ensemble par leurs traits de ressemblance que par leur dissemblance.

On s'applique partout, avec plus ou moins de succès, à tenir ces vastes établissements dans une grande propreté. Le proverbe anglais dit, avec raison : " *cleanliness next to Godliness !* " On est arrivé partout à donner aux patients pauvres un confort remarquable.

Les formalités pour l'admission se ressemblent beaucoup dans les divers pays ; elles sont généralement moins compliquées et moins sévères que dans la province de Québec.

On remarque que depuis plusieurs années, on a donné un soin particulier à l'hygiène de ces établissements.

On les a sortis de l'enceinte des villes, les plaçant, autant que possible, en pleine campagne, mais dans le voisinage immédiat des grands centres. L'air vif des champs avec le travail sur les fermes, sont considérés comme l'un des grands éléments de succès dans le traitement.

Les principaux asiles ont deux cents, trois cents ou quatre cents acres de terre, et leurs officiers regrettent de n'en avoir pas davantage. Ils nous félicitaient quand nous leur parlions de nos huit cents acres de bonnes et belles terres arables.

Nous ne pouvons pas énumérer tous les traits frappants de ressemblance. Qu'il nous suffise d'affirmer, et notre dire sera appuyé par tous ceux qui ont vu de leurs yeux, que dans les choses essentielles, il n'y a pas de différence entre l'Europe et l'Amérique, y compris la province de Québec ; c'est ce qui explique la similitude des résultats obtenus partout quant aux guérisons. La moyenne est à peu près partout la même, et elle ne dépasse pas la moyenne des résultats obtenus dans cette province.

Toutefois, sous le rapport des perfectionnements, il y a des différences de détails, que nous allons noter dans le cours de ce rapport.

LES ASILES ÉCOSSAIS.

Les meilleurs asiles que nous ayons vus en Europe sont, sans contredit, ceux d'Ecosse. Ils sont reconnus comme tels partout dans le vieux monde. Notre programme, tracé d'avance, ne devait pas nous conduire en Ecosse, mais les aliénistes d'Angleterre à qui nous exposâmes le but de notre visite, nous déclarèrent à l'unanimité, que les asiles écossais étaient ceux qu'ils considéraient comme modèles. Au lieu de nous diriger vers le sud, comme nous nous l'étions proposé, nous prîmes la direction des Monts Cheviots, et nous n'eûmes pas raison de le regretter.

Il y a en Ecosse sept asiles connus sous le nom de " Royal Institutions ; " il y a en outre, des asiles de paroisses et des asiles de district.

Les " Royal Institutions " ne sont pas des asiles d'Etat, bien qu'elles reçoivent les malades pauvres. Elles remontent à la première moitié du XIXème siècle. Ils sont les plus anciens des asiles écossais et les plus avancés dans la voie des perfectionnements de détails. Leur création est due à l'initiative privée, et leur administration est restée absolument hors du contrôle de l'état. Certains officiers, nommés par la Couronne, les visitent de temps à autre, à des périodes assez éloignées, et c'est tout.

La nomination des médecins, le choix des gardiens, le traitement des malades, et ce qui peut tomber sous ce nom, se fait absolument sans la participation d'aucune personne représentant l'autorité publique. Ces asiles, qui sont probablement les plus beaux et les plus parfaits qui existent en Europe, reçoivent des patients privés et contractent avec l'état ou le district pour le soin des aliénés pauvres.

Voilà quelque chose de surprenant pour ceux qui croient que la province de Québec seule a un tel système. Voilà qui va confondre ceux qui font profession de dire qu'un tel système est incompatible avec les besoins du temps, avec les données de la science, vu qu'il ne donne pas de protection au public, ni de garantie suffisante de bon fonctionnement, etc... Que sais-je ! Quelles folies n'a-t-on pas dites sur ce sujet, depuis quelques années ?

Voilà qu'au contraire, des institutions fonctionnant uniquement d'après l'initiative privée, n'étant soumises qu'à une surveillance éloignée et peu sévère, recevant par traités des patients pauvres, se gouvernant elles-mêmes, choisissant leurs officiers, faisant les améliorations qu'elles jugent appropriés d'après leur expérience, sans demander la permission à qui

que ce soit, voilà que de semblables institutions se trouvent à la tête du progrès, au sommet de l'avancement sous tous rapports. Il y a là de quoi faire réfléchir les théoriciens bas-canadiens qui s'escriment dans les gazettes, sur les tréteaux et dans les assemblées populaires et législatives.

Si nous ajoutons que les médecins nommés par les propriétaires de ces asiles libèrent les patients quand ils les jugent guéris, leur donnent eux-mêmes des congés temporaires ou définitifs, que vont penser les adversaires outrés du système dit d'affermage ?

Ici, dans la province de Québec, le gouvernement fait lui-même, par ses propres officiers, l'admission des malades et aussi leur libération. Les médecins nommés par le Lieutenant-Gouverneur en Conseil, ne consultent même pas les médecins traitants, avant de rendre à la société, un malade encore hier dangereux pour lui-même et pour les autres. De plus la surveillance ne s'exerce pas à des périodes éloignées, soit une fois par trois mois comme en certains endroits, deux fois par mois dans d'autres ; mais elle s'exerce quotidiennement par trois médecins dans chaque asile, par trois inspecteurs plusieurs fois par an, par les grands jurés à chaque session des assises criminelles, et par le public lui-même. Et ce n'est pas assez : on voudrait s'emparer de l'administration sous prétexte de traitement scientifique. Décidément, s'il fallait en croire la théorie, les *Royal Institutions* d'Ecosse seraient bien arriérées, et ce pauvre public écossais bien niais de se mettre ainsi à la discrétion d'organisations privées sans responsabilité populaire ; *sans surveillance suivie même.*

C'est ce qui montre que les faits sont plus éloquents que les théories, que les résultats obtenus sont plus probants que

des calculs en l'air. Les Ecossais, qui sont gens intelligents et pratiques, sont fiers de leur système. Des asiles sous le contrôle exclusif de l'état existent à deux pas, en Angleterre, et les aliénistes écossais disent ouvertement et sans craindre la contradiction que leurs " Royal Institutions " sont "*far ahead of England.*"

Leurs principales " Royal Institutions " sont Morningside, Dumfries, Gartnavel et Aberdeen. La Royal Crighton Institution à Dumfries est le plus riche et le plus somptueux des asiles de la Grande-Bretagne. Il est fort bien situé, à quelques milles de la ville, sur une élévation bien entourée d'arbres, etc., etc. Il reçoit les patients privés et aussi les patients publics par contrat avec le district. Il a été fondé par un legs de Madame Crighton, attribuant $500,000.00 à ce but ; il s'est développé, il a grandi et s'est enrichi depuis. Il est encore actuellement en modification. On travaille à donner aux pauvres un confort égal à celui des palais de l'aristocratie. On renouvelle graduellement les différentes parties des constructions.

Woodilee, à Lenzie, près de Glasgow, est le modèle des asiles de paroisses. Le mot paroisse n'a pas le sens qu'on lui donne ici. La paroisse Barony, qui a construit et qui administre Woodilee, comprend une grande partie de Glasgow et une étendue assez considérable en dehors. La population de cette paroisse est de près de 300,000 âmes. L'asile est relativement récent ; sa construction a coûté trois cents louis sterling par lit, savoir à peu près $1,500.00 pour chacun des patients qu'il peut contenir. Il possède, occupe et cultive 382 acres de terre. Cet établissement ne reçoit que des patients pauvres. Il est très bien construit, bien divisé et bien conduit. Il n'en cède guère, sous tous rapports, aux institu-

tions royales. Il y a moins de luxe, mais on y trouve tout ce qui est nécessaire pour procurer le bien-être aux malades.

Le Royal Edinburg Asylum, mieux connu sous le nom de Morningside, est l'un des plus célèbres asiles de la Grande-Bretagne. Son surintendant, le Dr Clouston, est un savant remarquable dont les écrits font autorité.

Cet asile est la propriété d'une corporation privée, suivant le système écossais : il est le plus populeux de l'Ecosse ; il reçoit les patients pauvres par contrat. Il a aussi un nombre considérable de malades appartenant à des familles riches et aristocratiques.

Le corps principal est construit en pierre, à trois étages, avec châssis ayant des barreaux en fer. Trente-cinq mille louis ont été dépensés depuis quelques années en réparations, changements et améliorations. Les autorités, de même qu'à Woodilee et à Crighton, songent à agrandir encore.

EN ANGLETERRE.

Les asiles d'Angleterre, surtout ceux du nord, suivent de près ceux d'Ecosse. Ce sont les plus grands asiles que nous ayons vus. Plusieurs d'entre eux ont plus de deux milles patients ; quelques-uns sont luxueux, mais la plupart ne présentent à l'extérieur qu'un assemblage confus de briques noircies, pendant qu'à l'intérieur ils offrent un coup d'œil fort monotone.

La tendance générale, toutefois, paraît être d'embellir l'intérieur de plus en plus, de décorer davantage et d'augmenter la lumière. Rainhill, Prestwich, Cane Hill, Menstone, etc., sont des exemples dans ce genre.

Il y a dans l'asile de Prestwich, le plus considérable de l'Angleterre, une profusion extraordinaire de fleurs et d'ornementation. Le Dr Lay, le remarquable médecin en chef de cet établissement, a depuis plusieurs années, poursuivi un plan d'améliorations dont l'idée principale paraît être de donner un surcroît de lumière, de verdure, et une surabondance de gravures et de statuettes. Des galeries couvertes en verres dépoli ont été ajoutées à côté des anciens corps de bâtisses, et ont été converties, pour ainsi dire, en autant de "*green houses.*"

L'annexe de Rainhill et l'asile entier de Cane Hill sont des plus récemment construits. On paraît avoir tenté d'y introduire tout ce que, dans ces dernières années, on a regardé comme bon et utile.

Nous nous attendions à voir la contrainte complètement bannie des asiles d'Angleterre, vu le tapage fait à ce sujet ici par le Dr Tuke. Nous n'avons pas été peu surprises de constater que la plupart des médecins sont favorables à la contrainte mécanique et l'emploient quand ils le jugent à propos. A part deux ou trois autres exceptions, tous les spécialistes se sont montrés opposés au système de *non-contrainte* absolue. L'un d'eux s'est même servi des mots : "*No restraint rage,*" pour désigner la théorie si chère au Dr Tuke. On emploie en Angleterre comme ailleurs la camisole, les gants, les ceintures, etc., on en a simplement changé les noms, en remplaçant camisole par *robe de force* ou *strong dress, side on dress* etc., mais la chose est restée la même réellement avec quelques changements de détails.

Là où l'on exagère l'application du *no restraint* on exagère par compensation, la réclusion des malades. Un patient

devient-il agité, difficile à contróler, dangereux, on l'enferme vitement dans une chambre dont on ferme la porte, et on le laisse crier et se tordre à volonté. On a inventé les chambres capitonnées pour recevoir ceux qui avaient la manie de se briser la tête, où de se déchirer les mains et le visage contre les murs. Mais ces sortes de cellules ont déjà fait leur temps ; leur utilité est fort contestable. Nées de l'exagération du *no restraint*, elles disparaîtront lorsque cette théorie sera rentrée dans ses justes limites. Déjà les plus récents asiles ont cru devoir se dispenser de ces chambres fort coûteuses dans lesquelles la propreté est presque impossible et où la mauvaise odeur règne en permanence. Il n'y en a que deux ou trois par grand asile, et encore les médecins nous ont déclaré qu'ils ne s'en servaient guère. Il y a quelques cas spéciaux, toutefois, dans lesquels ces chambres capitonnées peuvent être utiles ; mais elles ne sont nullement considérées comme nécessaires.

SUR LE CONTINENT.

Le genre d'asile qui prévaut sur le continent européen, France, Belgique, Italie, etc., est celui que l'on désigne sous le nom de pavillons séparés. De longs corps de bâtiments à un ou deux étages tout au plus, reliés entre eux par des corridors couverts, mais généralement ouverts sur les côtés, jetés dans un ordre particulier, ou même comme au hasard, forment l'asile. On dirait de loin un village. Le climat particulièrement doux de l'Europe occidentale, permet ce genre de constructions. En Amérique, particulièrement au Canada, ce genre est impraticable. Le chauffage de pareille étendue de bâtiments coûteraient à lui seul un prix énorme. Nos

tempêtes de neige rendraient les communications impossibles entre les différentes parties. Il faudrait une cuisine séparée pour chaque pavillon, tout le service serait doublé. Il faut tenir compte du climat et des frais ; tel a été l'avis de l'architecte appelé à donner les plans de l'hôpital Victoria, projeté à Montréal. Dans une entrevue avec un représentant d'un journal anglais, cet homme qui entend son métier, aurait dit : " I had more difficulty in designing the plan for this " hospital than any other I ever built. This is accounted for " by the peculiarity of the canadian climate ; its intense heat " and cold. For instance, hospital buildings in the south of " France would in nowise do here ; there, they are built " upon the hut plan, and of course that is the proper plan " for all hospitals. But were that plan followed here, it " would cost a fortune every winter for fuel alone ; for in " that system the hospital is scattered over a large tract of " land, and is only one story high, and consists of a number " of separate buildings, as it will be seen how difficult it " would be to built such an hospital as that in Montreal, as " each building has to have a separate heating apparatus."

(Le même journal fait ainsi connaître cet architecte). " Mr " Saxon Snell is one of the best known architects in England. " He has build a large number of hospitals, prisons, schools, " etc., in various parts of England. He is a fellow of the " Royal Institutions of British architects, besides occupying " many other honorary positions. He has also written a " valuable work on hospital building."

C'est ainsi que parlent l'expérience et la sagesse. Ce qui est bon pour un pays ne l'est pas toujours pour un autre. Ce qui est possible avec des hivers sans neige ne l'est plus quand on habite un sol couvert pendant quatre mois de l'année, de

quatre à cinq pieds de neige. Quelques feux de cheminées, dans les asiles d'Angleterre et dans les établissements similaires de France, de Belgique et d'Italie, suffisent, paraît-il, pour garantir les malades contre les atteintes du froid. Personne au Canada ne songerait à employer ce moyen primitif. Les doubles fenêtres, les doubles portes, etc., sont inconnues dans les asiles visités, à part ceux des Etats-Unis.

Enfin, il y a des circonstances différentes dont il faut tenir compte ; l'imitation servile serait nuisible et souvent désastreuse pour la santé des malades.

Pas un architecte ne songerait à construire à Montréal comme on construit à Rome ou à Paris ; pas un spécialiste ne voudrait recommander la construction d'un asile d'aliénés au Canada sur les plans qui ont servi dans le sud de la France ou en Italie.

EXPÉRIENCES INTÉRESSANTES.

Depuis quelques années, la colonie de Sheel, en Belgique, et l'asile de Clermont, en France, ont attiré l'attention des spécialistes, par leur système particulier de garder les aliénés. La particularité distinctive de ce système est la suivante : Les autorités de l'asile reçoivent le malade, l'examinent, le gardent quelque temps, puis le mettent en service dans les fermes du canton. Sur le prix reçu de l'Etat, l'asile garde une proportion et donne l'autre partie au fermier chez qui le malade doit séjourner.

Là, le patient ou la patiente travaille pour le bénéfice du fermier ; c'est là ce que l'on nomme véritablement le *farming out system*.

Quelques autres asiles se sont mis à essayer ce système sur une échelle moindre. Les asiles écossais ont tous un certain nombre de patients affermés ainsi au dehors. Les autorités de l'asile et les médecins vont les visiter de temps à autre, mais cette surveillance est naturellement incomplète et inefficace.

Dans le rapport de 1888, asile de Woodilee, Mr Mitchel, le *commissioner in lunacy*, dit : — " Very commendable efforts " have been made to transfer incurable and harmless patients " to cure in private dwellings. These efforts have been some- " what discouraged by the return to the asylum of several of " the patients sent out, as being unsuitable for private care."

Les résultats de ce système sont problématiques jusqu'à ce jour. Le nombre de patients susceptibles d'être ainsi affermés est fort restreint : ni les épileptiques, ni les violents, ni les gâteux ne peuvent être mis ainsi en pension ; ceux qui ont des illusions, qui sont portés à se mutiler ou qui ont tendance au suicide ne peuvent être perdus de vue.

Le cultivateur ou fermier qui entend bien tirer son bénéfice, ne recevra que ceux qui travaillent, etc. Bref, ce système, à part deux exceptions, est resté à l'état d'expérience intéressante.

En Belgique, et même en Ecosse, le nombre considérable de petits propriétaires et de petits fermiers rendaient facile l'application d'un ordre de choses semblables. Quelques francs joints à la perspective d'un léger travail gratuit, sont pour ces paysans une considération suffisante.

Nous croyons pouvoir dire que celui qui irait faire pareille offre à nos cultivateurs canadiens serait accueilli peu favora-

blement. Ici encore, les conditions particulières dans lesquelles nous nous trouvons nous obligent à ne pas suivre les asiles étrangers dans de telles tentatives. Nos familles ont peine à garder leurs parents aliénés, garderaient-elles des étrangers ? On exige, dans l'intérêt public, qu'il y ait surveillance quotidienne dans les asiles, accepterait-on une situation qui rendrait impraticable toute surveillance efficace ? Aux Etats-Unis on n'a pas tenté ce système. Les obstacles signalés plus haut existent là comme au Canada.

On fait aussi, en divers endroits, mais particulièrement en Ecosse et en Angleterre, des essais fort coûteux, dans un genre un peu différent. On construit sur le terrain de l'asile des petites maisons pouvant contenir de dix à vingt personnes, et on y installe certains patients, les laissant pour ainsi dire à eux-mêmes.

Le Crighton Royal Institution a plusieurs de ces *cottages :* elle a même loué, au prix de cinq cents louis sterling par an, le château du marquis de Queensberry, situé à treize milles de l'asile, avec les magnifiques parcs qui l'entourent. Ce château est destiné particulièrement aux malades appartenant à l'aristocratie.

Sir Arthur Mitchel, K. C. B., secrétaire du *Board of Lunacy*, parlant de ces *cottages* dans son rapport de 1888, dit : " Before success has determined however, and while the " management may be properly regarded as an experiment, " the visiting Commissioners are in a difficulty as to " whether they should encourage and praise, discourage and " condemn, or do neither positively, but watch in silence."

En un mot, c'est encore là l'une de ces expériences intéressantes, dont le résultat, jusqu'à ce jour, n'est pas apparent.

Car, enfin de compte, le résultat à chercher et à obtenir est la guérison, et ces tentatives coûteuses n'ont pas jusqu'à présent changé d'une manière appréciable, la moyenne sous ce rapport.

CONSTRUCTIONS, DISPOSITIONS, ETC.

Pour abréger ce rapport déjà long, nous allons résumer en peu de mots nos observations sur divers sujets.

Construction.—Nous avons dit plus haut que chaque climat demande un genre spécial de construction. Sous ce rapport, les Etats-Unis doivent plutôt nous servir de modèles que les pays d'Europe. Il nous faut inventer et non imiter. J'oserais même dire qu'au point de vue du confort, l'Amérique l'emporte sur l'Europe. Toutefois, nous avons recueilli certaines idées de détail qui nous seront fort utiles plus tard.

Parterre.—Partout, on a embelli les approches et les alentours de ces grands établissements. Les asiles récemment construits sont un peu dépourvus, mais ils travaillent de manière à faire comprendre qu'avec le temps, ils ne seront pas en arrière sous ce rapport.

Dispositions Intérieures.—Elles varient nécessairement avec chaque établissement, mais elles se ressemblent toutes dans les grandes lignes. Dans chaque quartier, on trouve une salle de jour, un ou deux dortoirs, quelques chambres et quelquefois un réfectoire. En Europe, on paraît préférer les réfectoires communs. Nous en avons vu qui pouvait recevoir huit ou neuf cents convives. C'est moins d'ouvrage pour les serviteurs, moins de transport de vivres, moins de trouble sous tous rapports ; mais nous croyons avoir raison de pré-

férer les réfectoires privés pour chaque salle. L'expérience nous a démontré que chaque gardien et chaque gardienne se met plus au courant des goûts, des caprices même de ses malades, et se met davantage en mesure de les satisfaire. Dans les asiles ayant plusieurs étages comme sont les nôtres les allées et venues des patients trois fois par jours, à travers les salles pour se rendre à un refectoire unique, ne sont pas sans inconvénients, les paralytiques, les malades faibles, les vieillards sont incapables de monter et descendre fréquemment les escaliers, etc. Aux Etats-Unis, les nouveaux asiles, comme celui de Worcester, ont des réfectoires séparés et on les préfère.

Dans tous les asiles, il y a des cellules ou chambres d'isolement, dont la conformation varie peu.

Les dortoirs sont quelquefois grands, quelquefois petits. Les spécialistes sont divisés sur cette matière comme sur grand nombre d'autres ; les uns n'aiment que les petits dortoirs, et ont fait mettre des divisions là où il n'en existait pas ; d'autres font disparaître des séparations ou cloisons pour agrandir les dortoirs, de manière à ce qu'ils contiennent de quatre-vingts à cent lits.

C'est dans les dispositions intérieures que sont les plus frappantes des dissidences profondes des aliénistes. Les uns veulent des grillages ; les autres les proscrivent comme des reliques de barbarie ; les autres font disparaître les haies ou murs de séparation, et laissent les malades dans une seule vaste et unique cour ; les uns enseignent qu'un asile qui n'a pas de préau est sur un pied inférieur, les autres estiment qu'un asile qui conserve ces préaux est fort arriéré ; les uns veulent costumer les patients afin de leur donner une meilleure appa-

rence générale, les autres ne se gênent pas de dire que les aliénés ne sont pas des soldats ni des forçats, et que l'uniformité dans les vêtements est de nature à faire mauvaise impression sur leurs esprits ; les uns laissent quelques portes ouvertes et ont décoré cela du nom de " *open door system*, " bien que ce ne soit qu'un détail fort peu important, et non un système, les autres barrent soigneusement les portes et le jour et la nuit ; les uns ont créé de grands bassins pour permettre aux patients de s'y laver et d'y nager même, les autres ont comblé ces bassins qu'ils considèrent dangereux, et les ont remplacés par des bains semblables à ceux de nos maisons privées ; les uns aiment les brillantes couleurs, et ont décoré et peinturé en conséquence, les autres préfèrent les nuances peu prononcées à la mode du jour ; pour les uns, la verdure et les oiseaux agissent d'une manière bienfaisante sur l'esprit des malades, les autres n'y attachent nulle importance et laissent leurs établissements avec des murs nus ; les uns parlent souvent de *reclusion*, *confinement*, les autres plus fréquemment de *liberty*, *fresh air* ; en certains endroits, on a une telle confiance en la lumière, qu'on a construit de grandes salles avec des toits entiers en verre ; ailleurs, on prétend que l'isolement fréquent à la noirceur produit bon effet, et on a disposé nombre de chambres de manière à exclure la lumière.

Ceux qui parlent de *scientific treatment*, et qui s'imaginent que c'est quelque chose de défini en tous points, dans l'état actuel des connaissances humaines en la matière, se trompent grandement. Toutes ces choses contradictoires et bien d'autres s'exécutent au nom de la science : chaque contrée a ses idées là-dessus ; il y a même des différences notables entre la manière de voir des spécialistes d'un même pays, d'une même ville, quelquefois d'un même asile. Ce que l'on trouvait bon

hier, on le trouve mauvais aujourd'hui, et ce n'est pas nouveau. Jadis la saignée ne faisait-elle pas partie du traitement scientifique de toute maladie ? A une période plus rapprochée n'enseignait-on pas que tout traitement rationnel devait commencer par un purgatif ? Aujourd'hui sur maintes choses, la médecine ne proscrit-elle pas comme dangereuses des pratiques fort recommandées il y a quelque dizaine d'années ?

Il faut en conséquence observer, mais ne pas trop se hâter de suivre des théories, brillantes il est vrai, mais incertaines dans leurs effets.

Ventilation. — Dans la plupart des établissements visités la ventilation se fait uniquement par les fenêtres. La ventilation forcée, à l'aide d'une machine, existe en quelques endroits, mais le système préférable est celui qui aspire l'air vicié sans secours mécanique ; c'est ce qui existe à Saint-Jean de Dieu.

Contrainte. — Elle existe partout dans tous les pays : même en Angleterre, nous l'avons vue pratiquée. Les asiles de Hanwell, Colney, Hatch, Banstead, Leansden, Witthingham, Bethlem, etc., l'emploient et la reconnaissent ; d'autres l'emploient secrètement et ne le disent pas.

Dans un asile où la contrainte mécanique est défendue en principe, une gardienne nous a raconté qu'elle avait passé une journée et deux nuits avec trois compagnes à tenir constamment les bras et les pieds d'une patiente qui voulait se déchirer le visage, s'arracher les yeux, et qui, dans ce but, faisait des efforts surhumains pour s'échapper à celles qui la retenaient. Après trente-six heures, les quatre gardiennes n'en pouvaient plus, succombaient sous la fatigue, pendant

que les forces de la malade ne paraissaient pas diminuer. Force fut de mettre la camisole, et la patiente laissée à elle-même, se calma en peu de temps.

En France, la contrainte est partout employée si ce n'est à Sainte-Anne, dans le service du Dr Magnan. Mais tout à côté, dans le même asile, se trouve le service du Dr Ball qui, lui, emploie les entraves mécaniques, disant que dans certains cas, elle est utile et nécessaire.

En Belgique, en France et en Italie, nous avons trouvé l'emploi fréquent de la contrainte. Un nombre considérable de gâteux, d'épileptiques, d'agités étaient camisolés, soit attachés sur des chaises, soit entravés d'une autre manière. La nuit, tous ces malades dorment attachés sur leurs lits. Si Saint-Jean de Dieu faisait la cinquième partie de cela, à quelles gémonies ne vouerait-on pas ses propriétaires ?

Les aliénés appartenant aux races latines sont beaucoup plus agités et plus dangereux que ceux des races saxonnes. La différence est même notable entre le nord et le midi de la France. Il est moralement impossible de se dispenser de la contrainte mécanique dans le sud de la France, pendant que la chose peut être praticable quelquefois en Ecosse. La différence dans le caractère des deux peuples explique ce phénomène très apparent.

Propreté.—Nous avons vu des établissements dans lesquels on observait une scrupuleuse propreté, notamment les asiles tenus dans le nord de la France, par les communautés de Religieuses (Bailleul Saint Yon,) et quelques asiles du département de la Seine. Mais nous avons trouvé ailleurs, en Belgique, en Italie, en France et aussi en Angleterre des établissements où les règles les plus élémentaires de l'hygiène

et de la propreté paraissent être mises en oubli. Nous avons vu des patients dont les vêtements et dont les mains même n'avaient pas connu le savon vraisemblablement depuis plusieurs semaines. Le pavé des corridors, le plancher des salles disparaissaient sous une épaisse couche de poussière. Des petits enfants idiots croupissaient littéralement dans la malpropreté.

Classification. — Il n'y a guère de différences à noter sur ce point. Les mêmes règles sont appliquées partout. La classification est basée sur le caractère extérieur de la maladie. Les agités sont mis ensemble qu'ils soient curables ou incurables ; de même pour les demi-agités, pour les mélancoliques, les gâteux, les tranquilles, etc.

Les cas de manie de suicide sont généralement mis aux infirmeries, où la garde de nuit est constante ; quelques asiles ont des quartiers séparés pour ces cas : notons particulièrement les rotondes de Worcester.

En Allemagne, on a essayé la séparation complète des curables d'avec les incurables. Quelques spécialistes favorisent cette idée comme toute théorie nouvelle ; il ne paraît toutefois pas que les résultats obtenus soient de nature à rendre cette méthode générale.

Dans chaque asile, il y a ce que l'on appelle des quartiers d'observation, où les nouveaux arrivants sont placés et gardés jusqu'à ce que le caractère de leur maladie soit connu ou jusqu'à guérison. Et ceci paraît suffisant au plus grand nombre des médecins.

Grandeur des asiles. — La population des asiles augmente rapidement partout. Les principaux établissements

reçoivent les malades des deux sexes ; il y a une plus grande économie, et surtout une plus grande efficacité dans le travail. Voici des chiffres qui font voir la capacité de plusieurs asiles :

Prestwich,	2,500
Colney Hatch	2,400
Caterham	2,200
Banstead	2,100
Leavesden	2,000
Hanwell	2,000
Lancaster	2,000
Wittingham	1,900
Rainhill	1,800
Wadsley	1,600
Wakefield	1,500
Menstone	1,400
Cane Hill	1,200
Bailleul	1,200
Villejuif	1,200
Rouen	1,800
Rome	1,250
Milan	1,300
Norristown	1,800
La Salpêtrière	5,000 malades, tant aliénés qu'autres.
Bicêtre	4,000

Presque partout on agrandit à mesure que l'espace manque. Les frais d'administration sont proportionnellement moindres dans un grand asile que dans un petit.

Dans les trois quarts au moins des établissements visités, on s'est plaint de l'encombrement, et on travaille à y mettre ordre, soit en élargissant les quartiers, soit en construisant des annexes.

COUT PER CAPITA. — Au point de vue de l'économie, la province de Québec tient le premier rang. En autant qu'il s'agit de Saint-Jean de Dieu, du moins, notre province a l'avantage d'avoir l'asile le moins coûteux qu'il y ait au monde.

Voici des chiffres que nous avons pu nous procurer sous ce rapport, en Angleterre.

Roswell	s	10– $4\frac{3}{4}$	sterling,	par	semaine.
Brockwood	"	9– $6\frac{1}{4}$	"	"	"
Banstead	"	9– $5\frac{3}{4}$	"	"	"
Hanwell	"	9– $4\frac{1}{4}$	"	"	"
Colney Hatch	"	9– $3\frac{1}{2}$	"	"	"
Hayward's Heath	"	8–$11\frac{7}{8}$	"	"	"
Winson Green	"	8–$11\frac{1}{4}$	"	"	"
Woodilee	"	8– 9	"	"	"
Rubery Hill	"	8– 8	"	"	"
Wakefield	"	8– $5\frac{5}{8}$	"	"	"
Wadsley	"	8– 1	"	"	"

Et il faut considérer que ces chiffres ne comprennent pas l'intérêt sur le capital investi.

Morningside, qui appartient à une corporation privée, reçoit trente-trois louis, dix chelins pour les malades pauvres, savoir environ $160.00 par an.

Quant aux Etats-Unis, la commission des asiles a donné l'an dernier des chiffres qui prouvent la même vérité.

VÊTEMENTS.—La tendance à vêtir les malades d'un costume uniforme, fort en faveur il y a peu longtemps, tombe aujourd'hui devant de nouvelles idées. Toutefois, la grande majorité des asiles maintiennent encore l'uniformité dans

cette matière. Pris dans l'ensemble, les vêtements en usage dans les asiles d'Europe ne seraient pas suffisants au Canada ni pour le confort, ni pour l'hygiène, et ne seraient pas conformes aux coutumes de notre peuple.

On peut s'imaginer facilement l'étonnement des grands jurés, s'ils voyaient tout à coup nos malades couverts de ce gros coton bleu porté traditionnellement par les paysans d'Europe, la tête nue et les pieds nus dans des sabots en bois. Nous avons trouvé plusieurs asiles dans lesquels les sabots est la chaussure ordinaire. Notre climat et nos habitudes nous imposent un costume plus en rapport avec les idées modernes. Et il faut le dire, nos asiles n'en paraissent et n'en sont réellement que mieux.

Amusements, Travail.—Nous avons vu à peu près partout les mêmes séries d'amusements à l'intérieur et à l'extérieur. Par exception, en quelques endroits, un genre spécial est-il notable. Fanfare, orchestre, piano, jeux de dominos, de cartes, de bagatelle, de billards, de boules, soirées musicales, soirées dramatiques, danses, etc., sont les amusements ordinaires.

Quant au travail, celui qui se fait sur la ferme est le plus apprécié et le plus bénéficiable aux malades.—Dans quelques asiles seulement nous avons trouvé une organisation étendue d'ateliers divers. — On y confectionne certains articles que l'on vend au dehors, et dont on distribue une partie du produit aux patients sous forme de bière, tabac, etc. Un ou deux établissements afferment le travail de leurs malades à des industriels des villes voisines : c'est par exception. On ne verrait pas d'un bon œil, au Canada, le travail des aliénés entrer en concurrence avec le travail libre. On fait déjà des

plaintes au sujet du travail des prisonniers, on reproche vivement aux écoles de réforme d'avoir des ateliers, etc.

D'ailleurs, sur ce point encore, les savants aliénistes ne sont point unanimes. Grand nombre d'entre eux, la majorité peut-être, s'opposent au travail forcé.

On emploie généralement les malades aux travaux d'intérieur et de ménage, aux soins de propreté, aux buanderies, aux cuisines et au travail des jardins et des fermes. Les ateliers nécessaires aux besoins de l'asile même, sont en opération presque partout, de même que chez nous ; mais la production est absolument limitée à ces besoins.

Les Guérisons. — Les résultats sont à peu près les mêmes partout dans les asiles bien tenus. Les différences, peu sensibles d'ailleurs, qu'il y a entre différents pays et différents établissements, sont dues à des causes faciles à vérifier.

On remarque beaucoup, dans les asiles anglais, qu'une proportion considérable de ceux qui sont internés chaque année, avaient déjà fait un séjour antérieur plus ou moins prolongé dans les asiles, et en avaient été libérés comme guéris. Cette proportion paraît augmenter sans cesse. On commence à se rendre compte que, dans le but d'avoir des statistiques plus favorables, les surintendants libèrent hâtivement et portent comme guéris des malades améliorés. Le désir, bien légitime, il est vrai, de voir leur asile au premier rang sous le rapport des guérisons, le besoin de faire place à de nouveaux arrivants offrant des chances plus favorables de recouvrement, etc., poussent les médecins dans cette voie. C'est bien connu ; aussi les statistiques sont-elles plus ou moins trompeuses. Dans les asiles d'Etat et même dans les asiles privés, recevant, par traités, les malades pauvres, le

surintendant est l'arbitre, pour ainsi dire, unique des sorties définitives.

La tentation est forte, quand il sait qu'à la fin de l'année, ses aptitudes, ses connaissances, son habileté seront mises en balance et jugées d'après ces chiffres.

Dans la province de Québec, les libérations se font par les médecins du gouvernement, savoir par ceux qui n'ont pas la responsabilité du traitement. Les propriétaires des asiles et leurs médecins n'ont aucun contrôle sur ces sorties. Ils ne peuvent en conséquence, forcer les statistiques.

Il conviendrait aussi de tenir compte du fait que, dans plusieurs contrées, il existe des asiles spéciaux pour les idiots et les incurables ; les établissements d'aliénés qui ne reçoivent pas ces catagories doivent nécessairement obtenir des guérisons en nombre apparemment plus élevées.

En Angleterre, il y a les *poor houses*, les *work houses*. Près de douze mille aliénés y étaient internés en 1887, d'après des données que nous avons en mains. En éloignant des asiles certaines classes de malades, comme les gâteux par exemple, et en les reléguant dans les *poor houses*, on réussit facilement à donner une meilleure apparence intérieure à ces grands établissements, et à présenter des chiffres de guérisons plus favorables.

Malgré ces désavantages, les statistiques de Saint-Jean de Dieu soutiennent fort bien la comparaison. En tenant compte des patients privés qui sont compris partout, nous avons les proportions suivantes pour les trois dernières années :

1886—27-30 pour cent
1887—39-81 " "
1888—30-60 " "

Maintenant si nous retranchons sur les admissions, les idiots et les imbéciles, nous arriverons aux chiffres suivants, qui ne sont guère dépassés nulle part :

ADMISSIONS.	GUÉRISONS.	PERCENTAGE.
1887 — 388	170	43-81
1888 — 391	131	33-50

Les statistiques de 1889, qui ne sont pas encore complètes, seront également des plus satisfaisantes.

QUELQUES OBSERVATIONS.

Nulle part nous n'avons trouvé, existant en pratique ni en théorie, un système semblable à celui qu'on a voulu nous imposer par la loi de 1885.

De fait, pour quiconque est un peu au fait de la tenue et de l'administration d'un asile d'aliénés, ce système est une absurdité. Les savants aliénistes de tous les pays à qui nous en parlions, n'avaient que ce mot pour le qualifier. Le soin des aliénés donné par contrat est susceptible d'une surveillance efficace de la part des autorités publiques, et c'est ce qui se fait partout. Toutefois, dans aucun pays, cette surveillance n'est aussi sévère, ni aussi suivie que dans la province de Québec.

Les visites les plus fréquentes des autorités publiques sont mensuelles : généralement, elles sont trimestrielles. Hors cela, on laisse ceux qui ont la charge de ces établissements poursuivre en paix leur œuvre de dévouement et de charité.

Dans cette province, les différences religieuses, les sentiments de races, les besoins politiques, les excitations des

journaux, etc., ont amené un état de surveillance jusque là inouïe dans les annales de l'aliénation mentale. Ces mêmes causes ont fait entrer dans nos statuts une loi qui n'a pas été exécutée et qui ne peut l'être.

Le traitement et l'administration sont deux choses qui doivent être unies et qui ne peuvent se séparer. Le traitement comprend toutes les matières qui tombent dans l'administration et tout ce qui touche à la dépense, et conséquemment tout ce qui affecte la rémunération. Comment se fait-il qu'on ait perdu de vue une vérité aussi frappante ?

S'il nous était permis maintenant, après avoir rendu justice aux asiles étrangers, de ne pas oublier complètement d'en faire autant pour notre humble hospice, nous dirions que nulle part, nous n'avons vu pratiquer scrupuleusement une propreté plus minutieuse ; nulle part, nous n'avons trouvé un personnel aussi considérable au service des malades ; nulle part nous n'avons trouvé une pharmacie aussi bien fournie ; nulle part nous n'avons constaté un mode d'éclairage aussi perfectionné ; nulle part, une collection aussi considérable d'articles de literie et d'effets d'habillements ; nulle part, une buanderie mieux outillée ; nulle part, une nourriture plus substantielle ni plus variée, etc. Nous pourrions prolonger la liste.

Disons en résumé que dans aucun asile, les malades ne nous ont paru aussi joyeux, ni aussi heureux. C'est bien quelque chose.

Saint-Jean de Dieu a été le premier asile d'aliénés a adopter la lumière électrique. Nous avons considéré et nous considérons encore que c'est une grande amélioration.

L'éclairage au gaz et à l'huile de pétrole, qui prévaut encore partout, a l'effet de consumer l'oxigène de l'air et de vicier l'atmosphère intérieur. De plus, le danger d'incendie, considérable avec les autres systèmes, est nul avec l'électricité.

Notons qu'aux Etats-Unis ce sont, en plusieurs endroits, des femmes médecins qui ont la charge du traitement des aliénés. Elles sont peu nombreuses naturellement dans chaque asile. Nous avons, nous, dans chaque salle, une femme qui a fait des études spéciales sur la matière, et qui, pour s'appeler Sœur de Charité, n'en est pas moins capable ni moins compétente.

Notons de plus, que dans quelques asiles en Angleterre et aux Etats-Unis, on a mis des femmes comme gardiennes du côté des hommes tout en laissant des gardiens. La raison donnée est celle-ci, c'est que la présence des femmes a pour effet d'empêcher les actes de brutalité si fréquents dans les asiles d'Etat, mais si peu avoués. L'enquête faite récemment à l'asile de Chicago en est la preuve.

Nos Sœurs et nos Tertiaires sont dans chaque salle du côté des hommes, et les actes de brutalité, chez nous, sont chose inconnue. Nous gouvernons notre population par le moyen de la douceur et des bons traitements, même chez les plus agités.

RÉSUMÉ.

Il y a partout des choses à prendre et des choses à laisser. Les meilleurs établissements ont des détails à améliorer. Le perfectionnement à l'ordre du jour porte sur des choses non essentielles au bonheur et à la guérison des malades ; il consiste à donner dans les détails le plus de luxe possible et le

plus de confort possibles. Il se fait de plus, certaines tentatives expérimentales qui n'ont pas encore prouvé leur utilité d'une manière certaine.

Une très grande variété de moyens sont mis en usage pour améliorer les asiles. Ils sont différents suivant les climats, suivant les mœurs et les habitudes du pays ; ils sont souvent même contradictoires.

L'asile Saint-Jean de Dieu, vu les ressources limitées que l'Etat lui a fournies, n'a pas le luxe de certains asiles anciens et riches, mais il ne leur en cède guère sous le rapport des choses essentielles au traitement et reconnues comme utiles à la guérison des malades.

Certaines améliorations de détails peuvent lui être faites qui embelliront notablement l'intérieur des salles, donneront plus de lumière et plus d'espace.

Saint-Jean de Dieu, tel qu'il est, est supérieur à la majorité des asiles que nous avons visités, et nous n'avons vu que les meilleurs. Enfin, si le gouvernement le désire, il sera possible de faire en cette province quelques-unes des expériences qui se font actuellement en Europe, et dont les spécialistes étudient attentivemeut les résultats.

Encore une fois, nous avons tout bien examiné, afin de mettre nos connaissances à profit dans l'intérêt de cette province.

C'est pour nous un devoir de reconnaître l'amabilité, la courtoisie, l'exquise politesse dont ont fait preuve à notre égard les officiers des différents asiles où nous sommes allées. Nous avons été reçues partout avec une urbanité et un empressement auxquels nous n'avions aucune raison de nous

attendre. Partout les portes se sont ouvertes à notre demande, et les médecins se sont fait un plaisir de nous accompagner et de nous donner les renseignements désirés.

Qu'il nous soit permis, en finissant ce rapport, de leur adresser de loin l'expression de notre vive gratitude.

Nous avons des remerciements tout particuliers à faire au savant Dr Magnan de Paris. C'est grâce à son concours que nous avons pu remplir notre mission dans les asiles du département de la Seine.

Le Dr Ley de Prestwich, le Dr Rutherford de Dumfries, le Dr Clouston de Morningside, les autorités de Woodilee et de Cane Hill nous ont rendu des services inappréciables et nous ont aidées grandement à atteindre le but de notre voyage.

(Signé) Sr THÉRÈSE DE JÉSUS,
Supérieure.

Hospice Saint-Jean de Dieu,
Longue Pointe, 14 décembre 1889.

VOYAGE A CHICAGO

EN 1893, on ne parlait à Montréal et dans la province de Québec que des merveilles de l'exposition de Chicago.

Tous ceux qui en revenaient en faisaient de grandes louanges.

Au nombre des choses que les visiteurs avaient remarquées, on mentionnait les expositions faites par les Asiles d'aliénés des Etats Unis. Il y avait là beaucoup à voir, disait-on ; il y avait là des choses instructives au plus haut point pour ceux qui s'occupent du soin de ces infortunés malades.

Presque tous les médecins qui, dans la Province de Québec, s'occupent d'aliénation mentale étaient partis pour l'Ouest. Le Dr Duquette, visiteur de notre Asile, ainsi que les Drs Bourque et Prieur, deux de nos médecins, y étaient allés.

Il paraissait important de se mettre au courant

de ce qu'il pouvait y avoir là. Peut-être pouvait-on voir réunis dans un même endroit tous les perfectionnements dont les Américains se vantent, et dont on entend quelquefois parler si avantageusement au Canada.

La Supérieure de Saint-Jean de Dieu, sachant par expérience de quelle importance il était de se renseigner sur des choses qui pouvaient tôt ou tard faire le sujet des discussions, et être l'objet d'affirmations éclatantes, commença à penser à sacrifier une quinzaine de jours, et à aller dans la grande ville américaine voir ce qu'on y exposait.

Ayant fait part de son projet à Mgr l'archevêque de Montréal et à la Supérieure Générale, il fut approuvé.

Le départ fut fixé au samedi, le 21 octobre, à huit heures du matin. Sœur Romuald avait été choisie pour accompagner Sœur Supérieure.

Les courtes notes suivantes nous donnent le récit de ce voyage.

Départ pour Chicago

Nous partîmes de Montréal samedi, le 21 octobre 1893, à huit heures du matin. M. et Mme Lamothe nous accompagnaient. Dans le même char se trouvait deux MM. Archambeault, tous deux avocats et frères de notre supérieur ecclésiastique. Il s'y

trouvait aussi plusieurs personnes de Montréal, presque toutes canadiennes-françaises.

A la gare Windsor, une première surprise nous attendait. Dans le compartiment qui nous était réservé, nous vîmes arriver, au moment du départ, plusieurs boîtes contenant des fruits, des conserves etc., don généreux de M. Joseph Hudon.

Nos sœurs nous avaient déjà préparé le nécessaire, nous nous trouvions dans l'abondance. Nous avions choisie la voie du Pacifique Canadien ; un ami de notre Communauté nous avait fait tenir nos billets par cette voie. Nous n'eûmes point à nous en repentir, car tout le long du voyage nous fûmes fort tranquilles dans notre compartiment, et fort à l'aise. Les nègres en charge du wagon se montrèrent remplis de politesse.

Nous étions partis dans l'espérance d'arriver à Chicago le dimanche matin de bonne heure. L'horaire du chemin nous en faisait la promesse. Promesse vaine ; car il était deux heures et quart quand nous arrivâmes à la gare de la grande ville ; ce contretemps nous fit peine. Nous nous trouvions privées de la messe un jour de dimanche.

Sur le parcours du chemin, dans le Michigan, nos yeux pouvaient voir, de temps à autre, luire un clocher surmonté d'une croix, et nos oreilles pouvaient entendre sonner les cloches qui appelaient les fidèles au sacrifice divin.

Retirées dans notre cabine, emportées avec une

vitesse vertigineuse, il fallait nous contenter de dire notre chapelet, et de faire nos lectures spirituelles.

Ce jour-là, comme la veille, le paysage n'offrait aucun attrait : c'était un paysage d'automne Les plaines du Michigan nous parurent monotones et peu fertiles. La principale culture paraît être celle du blé-dinde.

Après être sorties de la Province de Québec, nous n'avions, la veille, rien vu de nature à attirer nos regards. La voie du Pacifique traverse des forêts et des cantons nouvellement défrichés. Un seul endroit nous parut mériter notre attention, c'est le lac Sharbot, très joli avec son entourage d'arbres et de montagnes. On nous dit qu'entre Toronto et Détroit la contrée est très riche. Nous n'en pûmes juger, il faisait nuit quand notre convoi la traversa.

Nous fûmes éveillées au milieu de la nuit par des coups de sifflets, des coups de cloches d'appel et un bruit qui nous parut singulier. Le matin, nous apprîmes que ce bruit avait été causé par la traversée de notre char sur des bateaux vis-à-vis la ville de Détroit. Il n'y a point de pont à cet endroit. La Compagnie du Grand Tronc a fait creuser un tunnel à Sarnia ; mais les convois du Pacifique Canadien passent à un autre endroit et doivent encore se servir de bateaux. Cette traversée est très agréable quand elle est faite de jour. La rivière est belle et les paysages charmants ; c'est ce que nous constatâmes lors de notre retour.

A deux heures et quart nous entrâmes en gare dans la grande ville de Chicago. Nous prîmes nos bagages, et nous nous dirigeâmes vers la sortie dans l'intention de prendre une voiture et de chercher un gîte. Notre intention avait été, en partant, d'aller se loger chez M. et Mme Daly, parents de Mlle Finn, une malade que nous avions eue longtemps sous nos soins. Nous avions écrit à Mme Daly que nous arriverions le dimanche matin. Après un retard de sept heures nous ne conservions aucun espoir de la rencontrer à la gare.

Mais agréable surprise ! M. et Mme Daly étaient là, avec deux voitures et un serviteur, prêts à prendre nos bagages et nos personnes, et à nous donner la plus large hospitalité. Nous montons en voiture ; et après une course d'un quart d'heure à travers les rues du centre de la ville, nous arrêtons au No 19, Ashland Avenue, vis-à-vis le Parc Union. Après avoir secoué la poussière qui imprégnait nos vêtements et réparé les désastres causés par la fumée, nous prenons le diner. M. et Mme Daly se montrèrent aimables et empressés. Ils mirent immédiatement leurs voitures à notre disposition, et cela avec tant d'insistance qu'il nous fut impossible de refuser. Nous allâmes chez les Sœurs de la Congrégation ou nous fûmes reçues avec plaisir. Et notre premier mouvement fut de nous diriger vers la chapelle pour remercier Dieu de l'heureux voyage que nous venions de faire. Nous allâmes ensuite rendre visite

à M. et Mme St Pierre, parents de Sœur Romuald.

Le lendemain matin, 23 octobre, nous nous rendîmes à l'église la plus rapprochée pour entendre la sainte messe. Nous eûmes le bonheur de nous approcher de la sainte table.

Cette église est assez grande et très propre ; elle est entretenue par les Sœurs Dominicaines.

Puis, après le déjeûner nous partîmes pour l'Exposition. Ashland Avenue se trouve au centre de la ville ; il n'en résulte pas qu'elle soit bien rapprochée de l'endroit qui nous attire.

Le parcours entre notre résidence et Jackson Park est d'environ une heure par voie ferrée. Il nous faut d'abord prendre les tramways dans la direction du lac Michigan, et ensuite nous avons le choix entre les bateaux, les chars à vapeur et les chemins de fer élevés.

Comme nous arrivions au lac, nous aperçûmes un magnifique Steamer déjà presque rempli de passagers, il portait le nom de Duluth. On nous dit qu'il se rendait précisément au débarcadère de l'Exposition. Acheter nos billets et y prendre place fut l'affaire d'un instant. Nous partons par une belle avant-midi, bercées par le léger balancement de la houle. Ce lac est une véritable mer d'eau douce. De tous côtés le regard se perd sur une étendue immense, excepté du côté de la ville dont nous ne nous éloignions guère.

Cette promenade nous permet d'avoir un bon

coup d'œil de Chicago. Çà et là nous voyons s'élever au-dessus des autres, des édifices de quinze ou vingt étages. A différents endroits on est à construire de ces charpentes immenses à l'aide de poutres en fer. Cela paraît de loin comme un échafaudage aérien. Près de l'exposition, sur la rive du lac, deux ou trois de ces énormes bâtisses sont restées inachevées.

La jetée sur laquelle nous abordons s'avance à plusieurs centaines de pieds dans le lac. Elle a été construite pour l'Exposition. On y a installé un trottoir mouvant glissant au moyen d'un mécanisme invisible et sur lequel on se déplace presque sans s'en apercevoir. Il n'était point en activité au moment où nous sommes passées.

De loin nos yeux avaient scruté avec ardeur l'immense étendue des bâtisses qui servent à l'Exposition. En face du lac on était invinciblement attiré à contempler le péristyle, vaste colonnade de six cents pieds de longueur par soixante pieds de hauteur. Quarante-huit colonnes représentent les Etats et les Territoires de l'Union Américaine ; et chaque colonne supporte une statue emblématique. C'est très majestueux. Tous les édifices sont blancs, on dirait des palais de marbre ; et cette blancheur est ce qui frappe le plus le visiteur à son arrivée.

Nous ne décrirons pas l'exposition, ni les somptueux édifices qui couvrent le Jackson Park. Qu'il nous suffise de dire que tout est immense et généralement d'une grande beauté.

Nos Yankees ont voulu faire grand, presque gigantesque ; ils ont réussi. C'est à la suite du grand succès de l'exposition de Paris en 1889 que les Etats-Unis songèrent à célébrer par une foire universelle le quatre centième anniversaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Chicago ne fut point choisie sans combat pour site de ce concours international. Washington, New-York, Saint-Louis, etc., y avaient des titres. New-York faisait valoir son immense commerce et sa situation si favorable au bord de l'Atlantique.

Mais Chicago ne se contentant pas de faire valoir les progrès de sa population et de son commerce, commença par créer un fond de dix millions, et offrit de le doubler au besoin pour assurer le succès de cette entreprise.

En 1890, Chicago l'avait emporté sur ses concurrentes, et elle mettait à la disposition de la compagnie de l'Exposition son *Jackson Park*, grand de cinq cent quatre-vingt-six acres, et une partie d'un autre parc voisin, portant le nom de Washington.

Nul plus beau site ne pouvait être trouvé. Non seulement il y avait le voisinage du lac Michigan, mais il y avait à l'intérieur même du parc de jolies lagunes que l'art des hommes devaient rendre merveilleuses.

Rien de plus féérique que de voir le soir le grand bassin resplendissant de mille feux, et sillonné en tous sens par toutes sortes d'embarcations, depuis

la gondole vénitienne jusqu'à la chaloupe électrique. Aucune description ne peut en donner une idée même rapprochée.

En face de la jetée, où nous avions pris terre, s'élève un grand édifice où sont exposés les produits de l'agriculture. On la nomme *Agricultural Building.* Elle a huit cent pieds par cinq cents, plus une annexe de cinq cents cinquante par trois cents pieds. Elle couvre une étendue de dix-huit acres. Elle a coûté $518.000. Nous y trouvons réuni tout ce que le monde possède de meilleur en fait de produits alimentaires. A l'entrée, nous voyons des statues symbolisant l'art agricole. Puis de tous côtés, se voient des étendards et des drapeaux, des tableaux et des statues faites entièrement de blé-dinde, de grains ou de paille.

Nous nous sommes arrêtées quelques instants pour admirer une statue de femme dont les habits étaient faits entièrement de grains de toutes les espèces et admirablement disposés.

Mais nous jetâmes sur tout cela un regard rapide. Nous cherchions ce qui se rapporte plus praticulièrement à l'objet de notre voyage. On nous dit qu'il nous fallait pour cela nous diriger vers le pavillon où se trouve exposé ce qui concerne l'éducation, savoir dans la bâtisse connue sous le nom de *Main Building* ou *Manufactures of liberal arts.* Nous traversons le bassin et nous voyons en face de nous le plus grand édifice qui n'a jamais été construit.

Il mesure seize cent quatre-vingt-sept pieds par sept cent quatre-vingt-sept ; il couvre une étendue d'environ trente-et-un âcres. On dit que cet édifice est trois fois plus grand que l'église Saint-Pierre à Rome. Il a coûté $ 1.500,000. Trois cents mille personnes pourraient s'y asseoir à l'aise.

C'est dans ce Pavillon que se trouvait exposé ce qui se rapporte à l'éducation. L'édifice est si grand et divisé en tant de compartiments que nous eûmes beaucoup de difficulté à trouver l'endroit où nous désirions aller.

Marchant dans un long corridor nous rencontrâmes tout à coup M. le Chanoine Bruchési, commissaire, etc., ainsi que M. l'abbé Trépanier chapelain chez nos Sœurs à l'Institution des Sourdes muettes.

Nous devons rendre un hommage tout particulier à ces deux vénérables chanoines pour les services signalés qu'ils ont rendus à la cause de l'éducation pour toute la province de Québec, et spécialement à notre Institution des Sourdes-Muettes. Nous nous trouvions dans la partie contenant l'Exposition scolaire de la Province de Québec. Quelque temps après, M. le Chanoine Vaillant et M. le Dr Villeneuve se joignaient à notre groupe. Nous conversâmes quelque temps sur le Canada.

Puis, nous jetâmes un coup d'œil sur l'Exposition des Sourdes-Muettes ainsi que sur celle de diverses communautés d'enseignement du Canada ; et nous vîmes avec plaisir que ces choses ne déparaient point l'ensemble et attiraient l'attention générale.

Tout près de là se trouvait l'Exposition faite par divers asiles d'idiots. Exposition faite sous le titre de *feeble minded*, ouvrages des faibles d'esprit.

Trois établissements y ont fait un déploiement considérable, ce sont les Asiles de Vineland dans le New-Jersey, de Faribault dans le Minnesota et de Barre dans le Massachusetts. Ce qui frappait le visiteur au premier coup d'œil, étaient surtout les nombreuses photographies disposées de tous côtés et représentant tout ce qu'on voit ordinairement dans un asile d'aliénés. Ici ce sont des groupes de malades, soit des excités, soit des paralytiques, soit des maniaques par hérédité etc. ; ailleurs ce sont des salles, des dortoirs, des buanderies, des cuisines, des salles de danse, des chapelles, des gymnases et autres jeux, etc.

On a pris des photographies d'aliénés dans toutes sortes de positions, soit à l'ouvrage soit au repos.

On expose aussi des échantillons du travail des malades : paniers, brosses, chaussures, chapeaux de paille, hamacs, dentelles sur rouleaux, habillements d'hommes, habillements de femmes, ouvrages en cuir, en bois découpé, échantillons de raccommodage, coupe-papier, chaises en jonc, boites en bois sculpté, dessin sur verre, balais, époussetoirs, nattes, catalognes, et mille autres menus objets qu'il serait trop long d'énumérer.

Tout cela est fait et disposé avec goût. Mais il n'y a rien de bien remarquable pour ceux qui s'y enten-

dent. Tout autre asile pourrait en faire autant. Le public ordinaire, cependant, peut en être intéressé et même surpris.

Nous avons prêté une attention particulière aux travaux des classes pour les enfants idiots. Il y avait des cahiers contenant de l'écriture et de l'arithmétique. Ceux qui étaient exposés étaient probablement les mieux faits : c'était choisi ; encore ici il n'y avait rien de bien remarquable, ce qui n'est point étonnant, vu qu'il s'agit de faibles d'esprit et d'idiots.

Un cahier contenant l'histoire de certain cas particulier avec photographie du malade en tête, y était exposé. Il contenait toutes les observations de nature à faire comprendre la marche de la maladie.

Il n'était pas tard quand nous sortîmes de ce Pavillon, mais vu l'époque avancée de la saison, il faisait déjà sombre. Tout était illuminé au dehors. Le grand bassin que les Américains nomment *Court of honors*, était resplendissant et étincelant de mille feux. Le coup d'œil était féérique.

De puissantes projections électriques se croisant en tous sens, illuminaient tour à tour les coupoles et les clochers. Nous n'essaierons point d'exprimer par des mots le spectacle qui s'offrait à nos yeux ; car ce que nos yeux ont vu défie description.

Le palais de l'électricité était devant nous, resplendissant dans l'ombre du soir comme un palais enchanté.

Dire que tout ce qui concerne l'électricité se trou-

vait là, c'est dire qu'on y voyait les plus étonnantes inventions modernes. Ce que la direction de l'exposition mettait en relief, c'était le pouvoir éclairant de ce nouveau fluide. Aussi de tous côtés c'étaient des illuminations subites, comportant variété de formes et variété de couleurs. Au centre de l'édifice s'élevait une haute colonne de cristal qui, sous l'effet des courants électriques, prenait des teintes vertes ou rouges, etc, à la volonté d'un opérateur invisible.

Puis, c'étaient des boules illuminées courant en tous sens dans des tubes au-dessus de nos têtes.

L'édifice lui-même est digne de remarque. Il a trois cent quarante-six pieds par quatre cent quatre-vingt-dix. Il est entouré par une colonnade, qui, dans le jour est du plus bel effet. Quatre Pavillons surmontés de clochers en ornent les coins. Les portes des quatre entrées principales sont monumentales. L'édifice a coûté plus de $400.000.

A la fin d'octobre les journées sont courtes et la nuit vient de bonne heure. Il nous est arrivé plusieurs fois de ne pouvoir quitter le terrain de l'Exposition avant le soir. Et, chaque fois, nous avons revu avec plaisir les merveilles d'illumination produite par l'électricité.

Le lendemain, nous retournâmes à l'Exposition par une autre voie. Nous prîmes le chemin de fer élevé, et nous descendîmes à l'Exposition assez éloignée de la partie visitée la veille, savoir vis-à-vis le palais des femmes. Nous nous sommes rendues par

une voie nouvelle presque chaque jour. M. et Mme Daly ont mis une fois leurs deux voitures à notre disposition pour toute la journée. D'autres fois, nous avons dû prendre ce que les Américains nommaient les *cattle cars*.

On nommait ainsi les convois spéciaux de la Compagnie de l'Illinois central construit spécialement pour l'Exposition. On y entrait par les côtés comme dans les wagons européens. Les bancs y étaient de bois grossier. Immédiatement avant le départ toutes les portes latérales de chaque wagon se fermaient dans un seul mouvement, par une barre de fer. Ces convois paraissaient être les préférés du public.

Le point du départ était sur le quai, vis-à-vis la rue Van Buran. Toutes les dizaines de minutes au moins, un convoi partait rempli de passagers. Aux heures de retour, les convois se succédaient presque sans interruption, toujours remplis à leur pleine capacité.

Ces diversités de voies, nous permirent de voir l'Exposition sur tous ses aspects et de tous ses côtés. Il y a des choses que nous n'avons vues que de loin et superficiellement, en nous rendant d'un édifice à l'autre. Il y avait des représentants des nations les plus sauvages, vivants dans des huttes, dépourvues de toutes les choses qui paraissent nécessaires à la race blanche. Il y avait aussi d'autres curiosités, comme un chemin de fer à patins, une tour de

Babel, un palais Maure, une ville Egyptienne, rue du Caire, un ballon captif, et des villages Allemands Irlandais, Autrichiens, Dahoméens, etc., etc. ; et surtout la grande roue Ferris, concurrente de la tour Eiffel.

Tout le monde, au Canada, a vu représentée sur gravure cette roue tournant sur un immense essieu de trente-trois pieds de diamètre soutenue par deux tours de cent trente-sept pieds de hauteur. Trente-six wagons sont suspendus à la circonférence extérieure, chaque char pouvait contenir cinquante personnes. Puis, lorsque les wagons sont remplis, la roue tourne et élève les visiteurs à plus de deux cents pieds en l'air, leur permettant de voir, dans un seul coup d'œil, l'ensemble de l'Exposition.

Le palais des femmes devant lequel nous nous trouvions à notre entrée, le 24 octobre, est un grand édifice de trois cent quatre-vingt-huit pieds par trois cents. Nous y avons vu un hôpital modèle, où se trouvaient des lits, des chaises, avec tous les perfectionnements inventés jusqu'à nos jours pour le confort des malades. Nous nous y arrêtâmes longtemps. Il y a également un jardin de l'enfance de quatre-vingts par soixante pieds.

On a voulu réunir dans ce pavillon tout ce que l'art et l'industrie des femmes a de meilleur et de plus beau. Il y avait là des toilettes complètes valant deux mille piastres et au-delà. On y représentait particulièrement la robe de soie portée par

l'Impératrice Marie-Louise d'Autriche, lors de son mariage avec Napoléon Ier. Inutile de dire qu'il y avait quantité de tapisseries, de broderies, de peintures, de meubles de salon et de tout ce qui compose le luxe moderne.

Parmi beaucoup de choses utiles, que de vanités !

Nous avons dit plus haut, que les Américains avaient voulu faire gigantesque. C'est la marque distinctive de cette exposition, c'en est la note dominante. Pour en donner une idée, nous nous contenterons de mentionner les quelques faits suivants :

Dans le " palais des Mines, " on représente le charbon par une colonne faite entièrement de morceaux provenant des mines de la Pensylvanie, et s'élevant jusqu'au toit de l'édifice. Pour représenter les moyens de transport des passagers, dans les grands *steamers* transatlantiques, on a imaginé de faire une section, grandeur naturelle, d'une partie d'un grand paquebot avec cabines, lits, bassins, fenêtres, etc. Pour connaître l'industrie du sel, on a créé une statue de grandeur naturelle faite entièrement de cette substance, représentant la femme de Loth, fuyant la ville de Sodôme, et cédant à la curiosité de regarder en arrière, malgré la défense divine.

Il était important, pour une exposition Colombienne, de rappeler le souvenir de Christophe Colomb. Les Américains n'y sont point allés à petits coups : ils ont tout simplement reproduit en entier le cou-

vent de la Rabida, où le célèbre voyageur a demeuré longtemps, et où il a reçu de vifs encouragements de la part des moines espagnols.

Tout le monde sait que les trois bâtiments à l'aide desquels Christophe Colomb à découvert l'Amérique ont été reproduits en grandeur naturelle et envoyés à Chicago avec équipage. On les a vus remonter le St-Laurent et passer à Montréal, où ils ont excité la plus vive curiosité.

De petites miniatures de ces Caravelles n'auraient point suffi aux yeux de nos entreprenants voisins.

Les oranges, les citrons et d'autres fruits couvraient des monuments entiers. La cloche " La Liberté " était représentée dans un grand nombre d'édifices.

Dans le palais de l'Horticulture, il y avait sous le dôme une véritable montagne couverte de toutes espèces d'arbustes et de plantes ; des flancs de cette montagne s'échappaient ça et là des petites cascades d'eau courante. Enfin il en était ainsi partout. Tout était disposé de façon à exciter la surprise et quelquefois même la stupéfaction. Il fallait regarder non pas seulement parce que c'était beau, mais aussi, et surtout parce que c'était grand.

Chaque nation avait son exposition particulière dans chaque pavillon. Nous pouvions ainsi juger par comparaison des progrès de chacune d'elles. Les exhibits de la France étaient toujours ceux qui

étaient faits avec le plus d'art et le plus de goût. Cela ne manqua pas de nous causer un peu de satisfaction. Et chaque fois que nous entrions dans un département français, nos cœurs battaient un peu plus fort.

Le Canada faisait aussi généralement assez bonne figure. Dans certains départements, même, il excellait. Notons le département de l'agriculture, celui de l'industrie laitière, celui de l'éducation, celui du bois et celui des pêcheries.

Nous fûmes assez heureuses dans nos courses à travers les grands édifices, de trouver un département où était exposées des vues de plusieurs asiles, avec des cahiers contenant des statistiques, accompagnés d'échantillons d'ouvrages des malades.

C'était une section portant le titre de *Anthropologie.* Les asiles suivants avaient fait des expositions assez importantes : Utica, Kalamazoo, Lévi John Hopkins hospital, « New-York State Board of charity » l'asile de Toledo et l'asile de Cleveland. Nous passâmes une après-midi dans ce département.

Asile de Kankakee

Nous nous étions proposé, en partant de Montréal, de profiter de notre voyage, pour visiter quelques grands asiles de l'Est des Etats-Unis. Nous savions qu'il en existait dans les environs de Chicago. En effet, à cinquante-six milles, au plus, de la grande

ville, se trouve l'asile de Kankakee, situé dans la ville du même nom, ville dont la population est d'environ 13,000 âmes ; dont un quart sont d'origine canadienne française. Nous prîmes le convoi à 8.40 hrs du matin, et nous arrivâmes à Kankakee vers 11 hrs. L'une des parentes de Sr Romuald avait bien voulu nous accompagner.

Un diner abondant nous attendait chez Mme Deslauriers, également parente de Sr Romuald ; et elle tenait beaucoup à ce que nous acceptassions son hospitalité. Nous eûmes toute raison de nous en réjouir, car nous fûmes traitées comme des parents chéris venant de loin.

L'asile d'aliénés est tout près de la ville, on s'y rend en *tramway*. D'assez loin, en approchant, nous aperçûmes un grand nombre de bâtisses séparées les unes des autres, sans grande ressemblance entre elles, les unes à un étage, d'autres à deux étages et d'autres à trois étages, construites en brique blanche et groupées sans aucun ordre symétrique L'asile est l'un des plus importants dans cette partie du pays. Il contient à peu près deux mille malades. Sa construction a coûté au delà d'un million de piastres. Les deux sexes y sont reçus. Contrairement à ce qu'on voit dans la plupart des autres asiles, les hommes y sont en plus grand nombre que les femmes.

Les autorités municipales de cet asile prétendent lui avoir donné deux traits caractéristiques : laisser

les malades en liberté sur parole ; et faire travailler, chaque jour, près des trois quarts des internés, savoir une moyenne de soixante-treize par cent. Il n'y a, toutefois, portes ouvertes durant le jour que dans quelques-uns des départements, de sorte que la sortie sur parole doit être limitée à un nombre assez restreint d'individus.

Le nombre considérable des bâtisses et leur dispersion sur une grande étendue de terrain permet aux médecins de faire une classification rigoureuse. Il n'y a cependant point de préau proprement dit entre les diverses institutions, l'espace est ordinairement tenu ouvert et libre.

Nous eûmes la chance d'avoir pour cicérone un canadien français, le Dr Valin, l'un des médecins de l'institution. Il se mit à notre disposition avec beaucoup d'empressement ; il nous donna tous les renseignements connus de lui ; et il porta la complaisance, lors de notre départ, jusqu'à nous donner un assortiment complet de toutes les formules et de tous les blancs de documents et de régistres dont on se sert dans l'institution, assortiment qu'il avait préparé pour son propre usage.

L'asile est éclairé par l'électricité ; cinq dynamos fournissent la lumière.

Il y a des ateliers de différentes sortes, les plus remarquables sont la cordonnerie, le tissage, la confection des tapis, des matelas, des *catalogues* et des balais.

Les salles de couture sont grandes.

Il y a un magasin général d'où sortent toutes les provisions, après que note en a été prise. Le commis ne délivre rien sans avoir un ordre écrit.

On fait assez de savon pour le besoin de l'institution, à part cependant le savon dont on se sert dans les dortoirs. La savonnerie est des mieux outillées.

La forge se trouve dans une bâtisse séparée et éloignée.

On récolte, sur la ferme, vingt tonnes de raisin : mais on ne fait pas de vin ; les raisins sont consommés en nature.

Les jardins sont grands ; on y voit toutes sortes de légumes et beaucoup d'arbres fruitiers. On nous dit que l'institution récolte suffisamment de légumes pour ne pas avoir besoin de s'approvisionner ailleurs. On y a construit un caveau pour les pommes de terre. Il est en pierre et en brique. Il y a passage d'un côté avec cloison en planche ayant entre elles des interstices suffisants pour permettre l'aération.

Il y a trois glacières. L'une est située près de l'abattoir, abattoir très considérable. On y fait la boucherie deux fois la semaine. L'abattage des animaux se fait dans l'étage du haut ; dans le bas on reçoit les débris, on prépare les bottes etc. L'asile achète les bœufs et les moutons ; mais il engraisse assez de porcs pour le besoin de la maison.

Il y a une autre glacière pour conserver les fruits, Outre les produits des jardins, l'institution achète

des fruits en grande quantité. Il y a cent soixante vaches. La traite du lait se fait par dix hommes. On ne fait pas de beurre ni fromage. Tout le lait se dépense dans la maison.

Un fermier général conduit les travaux. Une résidence d'un joli extérieur a été érigée pour lui. A côté, il y a un pavillon spécial pour ceux qui font le service des étables et des écuries. Ils y sont au nombre de vingt-cinq.

Le Dr Valin nous avoua qu'on donnait aux malades du beurre artificiel ou marcoline. C'est un composé d'huile et de suif etc., ayant l'apparence et le goût du beurre. Les malades ne s'en plaignent pas. Toutefois nous avons vu dans divers quartiers que les patients n'en recevaient qu'une bien petite quantité. Ils ont du pain, du moins on nous l'a dit.

A ceux qui travaillent, on donne de la viande le soir. C'est du bœuf tranché, cuit dans une lèchefrite.

Sur une table il n'y avait point de couteaux. Les gardiens étaient mieux servis que les autres, tant sous le rapport des mets, que sous le rapport des ustensiles.

Dans la plupart des salles, on prépare les tables comme dans les restaurants, savoir : avec huiliers, verres, serviettes, etc. Voici en résumé quelques remarques faites par le Dr Valin.

On s'étudie à traiter les malades comme ils l'étaient chez eux. Mais on met indifféremment un sénateur avec un homme de plus basse condition.

Dans toutes les salles il y a des chambres séparées; il y a peu de dortoirs communs si ce n'est dans les infirmeries.

Les médecins désirent qu'on parle aux malades, qu'on travaille avec eux, etc. Ils choisissent pour employés des hommes et des femmes sachant lire et écrire, afin qu'ils puissent tenir les cahiers de notes dans chaque département. Ils aiment aussi qu'ils aient reçu une bonne éducation, car ils considèrent qu'une personne bien élevée s'y entend mieux et se fait plus aimé des malades.

La visite des gardes de nuit est controlée par une horloge électrique.

Au département d'administration, se trouve un bureau central pour le téléphone ; on y met en communication les différents départements de l'institution. Le Dr Valin est d'avis que le bureau de l'administration est trop petit : il dit que les bureaux devraient être plus grands, que chaque médecin devrait avoir deux pièces, qu'il devrait y avoir plus de parloirs pour les visiteurs.

On permet aux malades d'aller à la ville sur parole, c'est-à-dire sur promesse de revenir. C'est une récompense pour ceux qui la méritent.

On ne donne pas de tabac, même comme récompense, parceque, dit le médecin, c'est vouloir arriver à une vertu par la pratique d'un vice.

Pour encourager les malades, on les change de quartier.

Chaque salle envoie à l'administration un rapport signé par le gardien ; et chaque soir on se rend compte, par les rapports, du nombre total des malades, de ceux qui sont absents, de ceux qui sont en congé, et de tous les incidents importants.

Le dîner se donne à 11 heures et demie ; le souper à 6 heures, le coucher a lieu de 8 à 9 heures.

Les employés sont changés de quartier, comme nous le faisons nous-mêmes. Ils ne peuvent sortir, le soir, sans permission spéciale ; ils ne portent pas de costume.

Quand ils sortent, ils doivent laisser leurs clefs au bureau de l'intendant, dans une case spéciale ; et ils ne doivent jamais rentrer après 11 heures.

Les employés ont généralement chacun une chambre séparée. Dans la partie spéciale réservée aux employés qui ne sont pas gardiens ou gardiennes, il y a de grandes chambres bien meublées, le plus souvent à deux lits.

On achète, pour l'habillement, des étoffes et des tissus qui coûtent le moins cher possible, pourvu qu'ils puissent donner satisfaction. On conserve le tout dans une grande garde-robe, en réserve.

Nous avons remarqué que le linge se transportait à la buanderie et en revenait dans de petites voitures basses à deux roues, avec couvertures en toile. On se dispense ainsi de le mettre dans des sacs.

Pour conserver dans un état suffisant de chaleur les mets qui doivent être servis dans les différents

quartiers, on les enferme dans des boîtes et on les transporte ainsi.

Il y a une morgue pour exposer les cadavres.

Les médecins ont la permission de faire des autopsies.

La table dont ils se servent est couverte en cuivre et trouée au milieu. Il y a un bassin en dessous. Les laboratoires des médecins sont munis d'instruments pour faire les études microscopiques.

Il y a une salle d'amusements où les patients sont conduits au moins une fois la semaine pour danser, les deux sexes ensemble. La danse dure de 8 à 9 heures. Souvent, aussi, il se joue des pièces et s'y donne des concerts par des amateurs de la ville. L'institution paye chaque fois une vingtaine de piastres. Enfin il y a variété de divertissements.

Le Dr Valin fait observer que les salles d'amusements doivent toujours être dans la bâtisse principale afin de prévenir les évasions.

Une grande tour isolée se voit de loin. Elle est surmontée d'une cloche qui sonne chaque fois qu'un aliéné s'est évadé. C'est un signal pour se mettre à sa recherche. Quand le fuyard est retrouvé, la même cloche donne un autre signal connu. L'intérieur de la tour est utilisé pour faire sécher des boyaux d'arrosage et d'incendie après qu'ils ont servi.

Lors de notre passage à Kankakee, on était à construire une salle spéciale de bains, avec parois en marbre, dans laquelle il doit être mis tout ce qui

est nécessaire au système d'hydrothérapie, y compris bain turc, etc.

Notre visite à l'asile ne s'est point terminée la première journée. Nous avons demandé et obtenu la permission de la continuer le lendemain matin, ce qui nous fut accordé de bonne grâce.

Nous nous rendîmes prendre le souper chez M. et Mme Deslauriers.

Après le repas nous allâmes au couvent des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. Elles nous firent le plus cordial accueil. Elles nous offrirent l'hospitalité pour la nuit et nous l'acceptâmes avec plaisir.

Cela nous permit, le lendemain, d'aller à la messe et de communier.

Le 27 octobre au matin, après avoir continué notre visite pendant quelques heures, nous remerciâmes le docteur Valin de la peine qu'il s'était imposée pour nous et des nombreux renseignements qu'il nous avait donnés. Nous prîmes congé de lui à Kankakee et nous l'invitâmes à venir à la Longue-Pointe, visiter notre asile, ce qu'il accepta.

Après le dîner chez Mme Deslauriers, nous prîmes le train pour Chicago où nous arrivâmes à trois heures de l'après-midi.

Hopital des Sœurs de la Merci

Nous nous étions proposé de visiter l'hôpital des Sœurs de la Merci, hôpital dont nous avions en-

tendu parler très avantageusement. Voyant qu'il nous restait quelques heures disponibles, nous nous y rendîmes. Nous y fûmes reçues avec empressement. Sœur Ste-Isabelle et Sœur St-Jérôme nous accompagnèrent dans notre courte visite.

L'hôpital paraît bien tenu. Sa construction est assez moderne. Les corridors sont larges, les chambres sont grandes et bien meublées.

Nous remarquâmes que les *closets* et les bains sont placés un peu en dehors de l'édifice dans des prolongements spéciaux. De grandes dalles de marbre blanc couvrent le plancher sous les éviers et sous les *closets*. Il y a un ascenseur. Il est aussi placé dans un espèce de prolongement ou excroissance du mur, afin de ne point prendre de place. L'escalier principal monte en tournant autour de la cage de l'ascenseur. La pharmacie est belle. Tout à côté, il y a une salle de clinique disposée en amphithéâtre.

Les révérendes Sœurs voulurent bien nous offrir une collation que nous acceptâmes, étant très fatiguées. Un fiacre appelé de la station voisine entreprit de nous conduire chez M. Daly. Il connaissait le chemin de l'Avenue Ashland, disait-il. Nous nous fîmes à lui pendant un certain temps ; mais voyant qu'il n'arrivait pas et qu'il faisait de nombreux détours, nous commençâmes à craindre qu'il ne fut écarté. Nous l'interrogeâmes : il n'avait pas bien compris l'adresse. Il nous dirige d'un autre côté, et comme heureusement nous étions tout près de notre

destination, nous y arrivons dans quelques minutes.

Malgré notre fatigue, nous écrivons à la hâte quelques mots à nos bonnes compagnes de la Longue-Pointe.

Il nous faut noter parmi les choses que nous avons vues le 28 octobre, les immenses abattoirs de Chicago. Il n'existe rien de semblable au monde. M. et Mme St-Pierre, parents de Sœur Romuald, nous accompagnaient dans cette visite. Nous fûmes reçues avec beaucoup de politesse. Un guide nous accompagna.

Pour faire une description tant soit peu complète de ce que nous y avons vu, il faudrait presque un volume. La rapidité avec laquelle se font les diverses opérations tient presque de la magie. En quelques instants, un animal est tué, dépecé et mis en baril. Certaines parties sont mises immédiatement en saucisse, saucisson, en conserve, etc. On y manufacture sur le champ la pepsine, la butterine ou margarine. On nous fit goûter de ce dernier produit (butterine). On la fabrique avec de la graisse neutre, savoir avec toute la graisse d'intérieur à l'exception de celle des rognons. La meilleure butterine contient 20o/o de beurre. Le goût est exquis : sans le savoir, on ne peut percevoir la différence entre ce produit et le beurre réel.

Notons aussi en passant des édifices immenses par leur hauteur, édifices qu'on ne peut guère voir qu'à Chicago, la ville étonnante par toutes les audaces.

Ainsi le Temple maçonnique à vingt-deux étages de hauteur. Il y a des locataires partout. Ils sont desservis par de nombreux ascenseurs dont les uns montent directement aux étages supérieurs sans arrêter, et dont les autres arrêtent à chaque étage. Du sommet de cet édifice, on domine la ville. On est même au-dessus des nuages formés par la fumée des résidences et des usines.

L'Auditorium est l'un des plus grands édifices de Chicago. On prétend qu'il contient le plus immense théâtre du monde. C'est un hôtel et l'un des mieux tenus de la ville. Il a façade sur trois avenues : les avenues Wabash, Michigan et Congress. La tour qui le domine a une hauteur de deux cent soixante-dix pieds.

Chicago se vante de plus de posséder les plus grands magasins du monde. Citons ceux de Seigel, Cooper & Cie., Marshall, Field & Cie. Mais ceux qui ont visité les grands magasins du Bon Marché et du Louvre à Paris, ne sont pas toujours prêts à admettre comme fondées les vantardises des Chicagoens : ceux de Paris sont plus grands et plus beaux.

Le soir de ce jour, toute la population de Chicago était en émoi. On se parlait aux portes, on s'annonçait une nouvelle qui trouvait beaucoup d'incrédules, mais qui malheureusement était fondée. Le maire de la ville, M. Harrisson, venait d'être assassiné à coups de revolver, dans sa propre résidence.

Un homme avait demandé à le voir et avait été admis. Aussitôt en présence du maire, il avait déchargé sur lui son révolver à coup répétés, puis s'était éloigné tranquillement. L'assassin était monté en tramway, avait fait une course assez longue, et était allé ensuite se livrer lui-même prisonnier à un poste de police en se vantant de ce qu'il venait de faire. On le crut fou. Toutefois, en téléphonant à la résidence de M. Harrisson, le récit du prisonnier volontaire fut confirmé. Le maire de Chicago était très populaire. Toute la population proférait des malédictions contre son assassin. On suspendit toute réjouissance. Les illuminations de l'exposition qui devraient être des plus grandioses pour la clôture de cette grande foire internationale, furent contremandées. La résidence de M. Harrisson se trouvait sur l'avenue Ashland où nous résidions nous-mêmes. Toute la journée du dimanche et du lundi ce fut un défilé incessant de voitures au pas circulant au milieu d'une foule énorme encombrant la rue.

Le meurtre avait eu la vengeance pour mobile.— L'assassin évidemment détraqué, prétendait que le maire lui avait promis la charge d'avocat de la ville, et qu'il avait manqué à ses promesses. De là son ressentiment.

Le 29 octobre était un dimanche. Nous entendîmes la grand'messe à dix heures et demie à l'église Notre-Dame. Le révérend M. Leduc officiait. Le

sermon a été donné par le révérend M. Reid, un des chapelains de nos Sœurs de l'institution des Sourdes Muettes à Montréal.

L'église Notre-Dame est une église construite par les Canadiens-Français de la ville. Elle est jolie. Elle fait honneur à la religion en même temps qu'à notre race. L'autel principal est en bois sculpté ; les autres autels sont en marbre blanc. Les murs du sanctuaire sont recouverts de marbre rouge.

Après la messe, les Sœurs de la Congrégation voulurent bien nous offrir de prendre le dîner chez elles — invitation que nous avons acceptée avec grand plaisir.

Dans l'après-midi, nous nous rendîmes chez les Sœurs Servites de Marie. Au cours de notre courte visite, les révérendes Sœurs nous donnèrent un volume racontant la vie des sept fondateurs de l'ordre, un exemplaire de leurs règles et une médaille.

Hopital du Comté, Chicago

Une partie de la journée du lendemain fut consacrée à la visite de l'Hôpital du Comté, institution publique dans laquelle se trouve un département pour les aliénés. Cette dernière classe de malades ne s'y trouve toutefois qu'en passant en attendant leur admission dans un asile. C'est un grand établissement ; il produit une bonne impression.

Une mention spéciale doit être faite de la morgue qui y existe. Elle est très grande. Au moment de notre visite, une vingtaine de cadavres y étaient conservés dans des réfrigérateurs vitrés, attendant, les uns l'enquête du coroner, les autres la venue des parents ou l'envoi à la salle de dissection. La tête des cadavres repose sur un petit oreiller couvert en toile cirée.

Il y a une bibliothèque dans chaque salle de malades.

La pharmacie générale est assez considérable et bien tenue. Il y a en outre une petite pharmacie à chaque étage. Une *nurse* du côté des femmes distribue les remèdes et fait des pansements.

Il y a une salle de clinique pour les étudiants en médecine.

Il y a aussi une petite cuisine à chaque étage à part la cuisine générale.

On nous déclara qu'on achète tout le lait nécessaire à l'établissement, lait qui arrive chaque jour dans seize grands bocaux ou canistres.

On nous montra un four dans lequel le plancher, par un mécanisme spécial, tourne constamment pendant que le pain s'y trouve. On prétend arriver par là à une cuisson plus égale et plus parfaite.

Les fenêtres sont grillées. Il y a des escaliers de sauvetage en cas d'incendie, ils sont construits en fer de la manière ordinaire. A part cela, il y a ce que nous appellerions un escalier sans marche ou

une glissoire tournante s'élevant en spirale. A chaque étage il y a une ouverture donnant sur la glissoires. En cas d'incendie, on se jette sur la glissoire et on arrive en bas en tournant sans se faire mal.

On emploie la contrainte, dans cet hôpital, pour les aliénés qui y sont de passage. Nous y avons vu la camisole lacée sous le bras, la camisole à manches longues, les entraves en cuir au poignet, les gants, etc. La cuisine est tenue proprement.

C'est de cet hôpital central que partent les malades destinés aux asiles d'aliénés, ainsi que les malades destinés aux hôpitaux publics. Il faut passer par là d'abord.

Asiles de Dunning

Le mardi, nous prîmes le train pour Dunning, petite ville qui est l'un des faubourgs de Chicago. Dans cette localité se trouve une *Poor House* et un asile d'aliénés incurables.

Nous fûmes bien reçues par les autorités de l'établissement. Nous demandâmes à visiter d'abord la maison des pauvres, ce qui nous fut accordé. Notre visite fut sommaire, car il n'y a vraiment là rien de bon à voir. Tout y est malpropre ; l'odeur y est insupportable ; l'encombrement dépasse tout ce que nous avons vu ailleurs. Le nombre des gâteux nous parut si grand que nous en conclûmes que l'asile d'aliénés dont la bâtisse était à côté, transférait ses plus mauvais cas dans la *Poor House*.

Il y a des pauvres des deux sexes. Toutes les fenêtres sont pourvues de grillages de diverses formes. Les planchers sont cirés.

A chaque étage, il y a de grandes galeries carrées protégées par des grillages sur lesquelles nous avons vu des bancs grossiers.

Les *Poor Houses* américaines sont bien inférieures à nos hospices de vieillards, et cela sous tous rapports.

Si les Américains négligent leurs pauvres, ils ne négligent guère leurs aliénés, car la bâtisse à côté forme un contraste frappant avec celle que nous venons de visiter. Chez les aliénés, il y a propreté, soins convenables et nourriture suffisante, choses qui manquent chez les pauvres.

L'asile de Dunning toutefois ne peut être rangé sous aucun rapport dans la catégorie des asiles remarquables. Il ne reçoit que les incurables. Les malades sont examinés d'abord dans un hôpital spécial dans la ville. Ils sont ensuite, de là, envoyés soit à Kankakee s'ils sont curables, soit à Dunning s'ils sont incurables, soit dans d'autres établissements du même genre.

L'administration est la même pour la *Poor House* et pour l'asile. Le coût annuel, pour les deux maisons réunies, est de $116.80 par malade. Comme la *Poor House* est mal tenue et ne doit pas coûter cher, il en résulte que l'asile coûte relativement un prix élevé. Il y a au delà de mille malades. Deux médecins

font le service. Ils emploient la contrainte. Les salles communes sont généralement carrées. Les dortoirs sont petits, contenant généralement de huit à neuf lits. Ce sont pour ainsi dire de grandes chambres. On y paraît opposé aux dortoirs communs.

Les pavillons destinés aux aliénés ont généralement quatre étages. Ils sont construits en brique. Il y a grillages et galeries grillées.

En entrant dans l'asile, on est agréablement frappé par la vue d'un corridor large ayant de chaque côté des bureaux et des parloirs.

Les alentours de l'asile sont bien tenus. Il y a de grands parterres, de beaux arbres et de belles allées.

La nourriture, en autant que nous avons pu en juger, est passable. Le pain se fait dans l'établissement à l'aide d'un pétrin mécanique. La boulangerie est grande, propre et située proche de la cuisine. La cuisine elle-même est assez grande et tenue dans un grand état de propreté.

L'établissement cultive assez de légumes sur son terrain pour les deux maisons ; elle peut même en fournir à l'hôpital du comté.

On y élève beaucoup de porcs. Lors de notre visite, il y en avait deux cent cinquante. Mais on y achète le bœuf ainsi que le lait pour les deux maisons.

Melle Mary Kroupa, la matronne qui nous accompagnait, nous apprit que le dimanche les dames de la ville visitent les malades et leur distribuent des livres.

Dans tout l'établissement, les bains et les *closets* sont bien tenus, dans des salles spéciales dont les murs sont revêtus de marbre.

Il y a des pianos à différents endroits.

Il y a un magasin général où chaque département doit s'adresser pour obtenir ce qu'il lui faut.

Les repas se donnent aux heures suivantes : déjeûner, de 6¼ hrs. à 6½ ; dîner, de 11½ hrs. à 12½ ; souper, de 4½ hrs. à 5½.

Une bâtisse spéciale y a été construite à deux étages pour servir de salle d'amusements et de salle de danse. Au besoin, l'un des étages pourra servir de salle de malades.

La salle à manger se trouve dans un pavillon séparé. Tous les malades qui peuvent marcher doivent s'y rendre. Pour cela, il faut sortir ; car il n'y a point de corridor qui relie ce pavillon aux autres.

Il y a des réfectoires spéciaux pour les malades infirmes et pour ceux qui ne peuvent marcher.

Une petite voiture couverte transporte les aliments de la cuisine aux pavillons. Il en est ainsi du linge destiné à la buanderie.

Il n'y a qu'une chapelle ; elle est dans la *Poor House*. C'est-à-dire qu'il y a peu d'aliénés qui peuvent s'y rendre.

Cette visite fut très longue. Nous étions fatiguées lorsque nous arrivâmes à Chicago.

Le lendemain, nous nous rendîmes à l'Exposition.

Nous avions vu en passant dans un pavillon une salle spéciale dans laquelle était exposé ce qu'il y a de plus utile dans une infirmerie, et ce qui sert généralement en chirurgie. Nous nous étions promis d'y retourner. On y représente des malades couchés dans des lits d'hôpitaux, les membres fracturés et portant les appareils ordinaires en pareils cas. C'était ce qu'il y a de plus perfectionné et de plus récemment inventé.

Une baignoire destinée aux infirmes attira notre attention. Au sommet de cette baignoire se trouve un matelas de fils de fer entre-croisés formant un grillage. On y étend le malade. Puis par un mécanisme se mouvant à l'aide d'une manivelle, on descend ce matelas ou ce grillage dans l'eau jusqu'au fond du bain. Le malade peut ainsi prendre un bain ou un demi-bain sans avoir à se mouvoir. On le remonte de la même manière. Il y avait aussi à remarquer un matelasson ou traversin de forme triangulaire, et présentant sur sa plus grande face des ressorts de lits. On place cette espèce de traversin sous les oreillers, et le malade peut demeurer commodément assis en reposant légèrement incliné. Un autre petit meuble à côté du lit, bien que peu compliqué, pouvait cependant être disposé de manière à servir de guéridon, de table ou d'écritoire, suivant le cas, pour le malade obligé de rester au lit.

Le retour

Nous avions pris nos billets d'avance pour retourner au Canada. La précaution n'était pas de trop, car les convois étaient encombrés de voyageurs. Le jour du départ était arrivé. Nous ne pouvions demeurer davantage sans perdre l'argent payé pour nos lits. Il nous fallait en conséquence partir à 10 heures du soir le 31 octobre 1893.

Nous dîmes adieu à M. et MadameDaly qui avaient été si bons pour nous pendant tout notre séjour, et qui voulurent bien même nous faire conduire jusqu'à la gare de départ.

Nous cherchâmes les lits que nous avions fait réserver. Nous les trouvâmes dans une cabine contenant d'autres lits. C'était une espèce de dortoir. Il nous fallut nous y résigner. Nous nous couchâmes tout habillées. Nous dormîmes peu, bien que nous n'ayons pas été dérangées ; mais la chaleur était accablante. Nous fûmes obligées, pour avoir un peu d'air, de laisser la fenêtre ouverte.

Nous espérions être rendues à Détroit de bonne heure le matin. Nous avions l'espoir d'entendre une messe basse avant de nous rendre à Toledo où nous allions. Mais il était huit heures moins dix minutes lorsque nous arrivâmes en gare, et l'unique train allant à Toledo partait à huit heures. Nous n'avions que dix minutes à notre disposition et il nous fallait

aller d'une gare à l'autre. Nous nous jetâmes avec nos malles dans la première voiture disponible et nous pûmes arriver à l'autre gare à huit heures. Nous aurions cependant manqué notre convoi si le conducteur, nous voyant venir si pressées, n'eut retardé le départ de quelques instants.

La distance entre Détroit et Toledo se parcourt en deux heures. Nous jeûnâmes forcément, car nous n'avions point eu le temps de déjeûner. Il était près de onze heures lorsque nous pûmes descendre à un hôtel, où nous eûmes beaucoup de difficulté à nous faire servir un repas misérable qui devait nous servir de déjeûner et de dîner.

Ce qui nous attirait à Toledo était l'asile d'aliénés qui y existe et qui a la réputation d'être l'un des plus beaux des Etats-Unis. Nous nous empressâmes de nous y rendre. Un tramway électrique nous y conduisit en une demi-heure, car l'établissement est situé en dehors de la ville.

Asile de Toledo

De loin nous aperçûmes un grand nombre d'édifices disposés dans un ordre régulier entièrement séparés les uns des autres, le tout formant un immense parallélogramme. Les pavillons sont faits de diverses formes ; ils ressemblent à de grandes maisons modernes.

Avant d'arriver au pavillon central où se trouve

l'administration, nous avons à parcourir une grande étendue de parterres dans lesquels se trouvent des allées ornées d'arbustes serpentant suivant le caprice de l'artiste qui les a dessinés. Vis-à-vis le pavillon de l'administration se trouve une grande terrasse de gazon de forme ovale.

Nous entrons : Nous voyons de chaque côté de larges corridors, des salles, des parloirs, des bureaux présentant une apparence très gaie. Nous sommes bien reçues. Les médecins se mettent à notre disposition et se déclarent prêts à nous accompagner partout où nous voudrons aller.

De l'arrière de ce pavillon nous avons une magnifique vue d'ensemble de tout l'établissement.

De jolies maisons semées de distance en distance et disposées en ligne droite forment deux lignes parallèles passablement éloignées l'une de l'autre ; les deux bouts sont fermés par des bâtisses plus considérables fermant le carré.

Au centre de ce carré se trouve la cuisine générale, la chapelle et le réfectoire. Puis, en arrière de la seconde ligne de maisons, se trouvent d'autres bâtiments servant à diverses catégories de malades ; et plus loin encore, les grandes dépendances de l'établissement.

Un grand trottoir fait en dalles de pierre fait tout le tour du carré à l'intérieur. Il suit un chemin de voitures.

Les hommes occupent les pavillons du coté droit

de l'administration, les femmes sont de l'autre côté.

Il nous faudrait plus d'une journée pour faire une visite tant soit peu complète. Nous n'avons qu'une après-midi à nous, et nous nous proposons d'en profiter largement.

Chacun de ces pavillons est composé de deux étages avec un sousbassement peu élevé servant de cave et de magasin. Chacune de ces maisons a des *bay windows* et des excédents qui rompent la monotonie des murs et qui égayent l'intérieur ; ils sont généralement séparées en deux salles. Les pavillons que nous visitons d'abord sont destinés aux malades tranquilles. Aussi on y voit des tapis sur les planchers, des canapés, des berceuses, des descentes d'escaliers, de jolis rideaux, des pianos, des billards, en un mot tout ce que l'on rencontre dans les maisons privées confortablement et élégamment meublées. Les bains et les *closets* présentent partout une belle apparence. Les miroirs y sont cloués. Les essuie-mains en rouleaux sont retenues à l'aide de serrures ou de cadenas. Les tapis de plancher y sont disposés en carrés laissant voir, le long du mur, le parquet ciré.

L'éclairage s'y fait à la lumière électrique.

A l'entrée principale de chaque pavillon, le plancher est généralement en tuile coloriée. Les dortoirs sont dans le haut, ils sont généralement ce que l'on peut appeler des dortoirs communs. Il y a cependant des chambres à un et à deux lits. De larges galeries

permettent aux malades de prendre l'air sans sortir.

Dans un bon nombre de pavillons, il n'y a point de grillages aux fenêtres ; dans quelques-uns, il y a grillages au second étage.

Pendant le jour, les portes ne sont point ordinairement fermées à clef, à l'exception cependant de certains quartiers comme les dangereux, etc.

La classification se fait d'après les cas de maladie, et aussi d'après l'âge.

Les malades sont bien vêtus mais sans luxe. Sous le rapport de l'ordre et de la propreté, l'asile peut être cité comme modèle. Il y a dans chaque pavillon des salles de vêture et de lingerie dans lesquelles chaque patient a un compartiment spécial pour déposer ses habits le soir.

Le trousseau de chaque malade est composé de trois habillements ; en quittant l'asile, il emporte ses effets.

Les couchettes sont faites en bois avec sommier élastique et matelas. Les gardiens couchent dans une chambre à côté du dortoir

Dans chaque pavillon, on a construit une cheminée où l'on fait du feu. Le climat y étant doux, ces feux de cheminée suffisent généralement. Dans les grands froids, il faut cependant fournir un supplément de calorique, par le moyen de la vapeur.

Il n'y a point d'autre ventilation que celle qui se fait par les cheminées et les fenêtres.

La salle d'amusements est belle. Tous les vendre-

dis, cent hommes et cent femmes s'y réunissent pour danser. Bien que cette salle soit grande, on n'y voit que quatre grosses colonnes en fer supportant les ouvrages supérieurs.

Les soirées de danse ou autres soirées y durent de sept à neuf heures. L'orchestre et la fanfare y jouent tour à tour. Les musiciens sont des employés et des malades. Le public n'est pas admis dans la salle même ; mais à mi-hauteur se trouve une grande galerie où les visiteurs sont admis. Chaque mois, des gardiens reçoivent deux billets d'admission pour leurs parents ou amis.

La salle d'amusements est surmontée d'une grande rotonde qui lui donne beaucoup de lumière et qui en fait paraître l'aspect plus joli.

Des gardiens sont payés de $25.00 à $40.00 par mois. Les gardiennes de $18.00 à $25.00.

Il y a une seule cuisine, pour tout l'établissement. A côté se trouve le grand réfectoire où tous les malades pouvant marcher doivent se rendre à chaque repas. Dans les infirmeries et dans quelques autres salles se trouvent de petits réfectoires avec poële à gaz et réchaud.

La chapelle est relativement grande. Elle sert à tous les cultes tour à tour.

Dans les salles, on encourage le travail comme occupation et comme moyen de guérison. Les ouvrages faits par les malades sont exposés et sont vendus ; le produit sert à acheter des livres pour la bibliothèque, des instruments de musique, etc.

Quatre dynamos fournissent la lumière électrique à tout l'établissement. Deux seulement sont utilisés à la fois, les deux autres sont de rechange.

Les pavillons des excités sont au deux bouts du grand carré : ils contiennent chacun quatre grandes salles. Il y a là des grillages intérieurs et extérieurs aux fenêtres. Quelques châssis sont faits avec des montants en fonte, ce qui est une autre sorte de grillage.

La vaisselle dont on se sert dans le quartier des agités est très épaisse. On laisse généralement aux malades des couteaux, des fourchettes et des cuillères.

Il n'y a point de salle d'épileptiques. Ces malades sont distribués dans tous les quartiers, en attendant l'asile spéciale qui se construit pour eux à un autre endroit.

Les médecins disent qu'il n'y a pas de contrainte.

Les agités couchent dans des cellules qui sont des chambres assez grandes ayant chacune un châssis pourvu de grillages intérieurs. Dans ces cellules, il n'y a que le lit et le vase de nuit.

Il y a garde de nuit constante dans le pavillon des cas de suicides et dans les infirmeries. On n'y éteint pas la lumière, mais on tâche de la masquer assez pour que les malades n'en soit point incommodés.

Un grand édifice sert en même temps de buanderie et d'ateliers pour ouvrages divers. Il y est fait

peu de lavage à la main, tout s'y fait à l'aide des machineries. Il y a de nombreuses repasseuses mécaniques qui servent pour toutes sortes de linges, même pour ce que nous appelons les linges de vaisselle.

L'empesage se fait également à la mécanique.

Le plancher de la buanderie est cimenté.

A côté de la buanderie, on a disposé une chambre pour y faire le consommage et le savon.

Quatre cents malades peuvent prendre place en même temps, dans le réfectoire, par table de douze personnes. Les tables restent mises toute la journée. Entre les repas on recouvre la vaisselle et les tables de voiles de mousseline.

Les ateliers qui sont situés au-dessus de la buanderie sont divisés en quatre parties : 1o la confection des tapis ; 2o la confection des bancs rustiques ; 3o la réparation des meubles ; 4o la préparation des tapis connus sous le nom de *catalognes*. A ce dernier département sont transmis tous les linges déchirés même les plus petits morceaux. Les vieux tapis y sont tranchés à la machine, puis tout est utilisé.

Notre visite se prolongea aussi tard que possible. Il faisait sombre lorsque nous nous décidâmes à revenir dans le département de l'administration. Nous avions été accompagnées par la matronne en chef, Miss Leda Widuer, dans le département des femmes et par M. J. Mandeville, dans le département

des hommes. Ce Monsieur Mandeville est un canadien né aux Etats-Unis, et qui ne parle plus le français. Il s'est montré très empressé pour nous ; il nous a fourni des rapports, des blancs, des vues que nous avons rapportés avec nous.

Avant de partir, nous avons visité les différents départements de l'administration, et nous nous sommes fait donner grand nombre de renseignements. La pharmacie, qui se trouve là, est assez grande et assez bien montée. Un pharmacien spécial en est chargé. Ceux qui ont besoin de remèdes n'y entrent pas. Un petit châssis ou *vista* s'ouvrant sur le corridor, sert à délivrer les prescriptions après qu'elles ont été remplies ; c'est là aussi qu'on dépose les cahiers contenant les ordonnances des médecins

A côté de la pharmacie se trouve le bureau du télégraphe et du téléphone. Il y a toujours quelqu'un jour et nuit dans ce bureau. De chaque salle de malades on peut téléphoner à ce bureau central et être de là mis en communication avec une autre salle. S'il survenait un commencement d'incendie quelque part, on avertirait ce bureau central qui ferait sonner la cloche d'alarme.

Les médecins font la visite des salles deux fois par jour, de 9 hrs à 11 hrs a. m., et de 4 hrs à 6 hrs p. m.

La pharmacie sert aussi pour la malle. Une armoire contenant autant de cases carrées qu'il y a de salles, reçoit les lettres et les journaux destinés aux

malades ou aux gardiens des différents départements. Chaque case porte ou un chiffre ou l'une des lettres de l'alphabet. Les chiffres sont pour les salles des hommes ; les lettres sont pour les salles des femmes. De temps à autre, le gardien en chef d'un quartier envoie ou un autre gardien ou un malade privilégié chercher la malle et la remettre.

Il faut une permission spéciale pour sortir en dehors des terrains de l'asile.

Il y a deux gardiens dans chaque salle ; le soir, après huit heures, l'un des deux seulement a la permission de sortir. Il faut toujours qu'il en reste un dans la salle.

Ceux qui sortent doivent être de retour à neuf heures et demie. Il est obligatoire pour chaque gardien d'être à sa chambre à cette heure là.

On accorde aux gardiens des salles une demi-journée de congé par semaine. Ils partent après le dîner et ils doivent être de retour à neuf heures et demie du soir. Outre cela, chaque gardien a droit à huit jours de congé par chaque six mois. Il y a des gardiens supplémentaires pour remplacer ceux qui s'absentent.

Chaque gardien ou gardienne qui s'absente est tenu de venir entrer son nom dans un régistre spécial et de laisser ses clefs au bureau d'administration. Dans ce régistre spécial, il doit entrer l'heure de son départ et l'heure de son arrivée. Les clefs se mettent dans des cases qui portent le chiffre de la salle.

Le surintendant est très sévère ; et, bien qu'il n'y a point de règlement imprimé, il exige que ses ordres soient suivis à la lettre sous peine de renvoi.

La visite de Toledo nous a grandement intéressées. Comme nous la prolongeâmes aussi longtemps que possible, nons revînmes très fatiguées à l'hôtel où nous prîmes tant bien que mal un souper passable.

L'une des choses les plus remarquables que nous voyons dans les asiles des Etats-Unis, ainsi que dans les meilleurs asiles d'Europe, c'est la grande perfection des moyens de contrôle. Le surintendant peut tout connaître, tout surveiller et tout contrôler sans presque quitter son bureau. De chaque département, il arrive des rapports fréquents et détaillés de tout ce qui s'y passe. Tout ce qui affecte la dépense est l'objet de soins spéciaux. Tout part d'un magasin général ; et rien n'en sort sans qu'il y ait un ordre écrit, et sans qu'il en soit tenu note. Un département dépense-t-il plus qu'un autre, toute proportion gardée, le surintendant est immmédiatement à même de le constater et d'en rechercher la cause. Savoir la cause, c'est connaître le remède. Souvent, c'est un employé qui, avec la meilleure volonté du monde, laisse perdre des choses qui pourraient être utilisées : souvent, c'est un gardien qui exagère la dépense sous le rapport de la nourriture, croyant bien faire, quoiqu'il n'en résulte aucun avantage pour les malades. A l'aide de ce rapport, le surintendant est en mesure de signaler l'abus, d'attirer

l'attention de l'employé sur des choses qu'il ne remarquait pas, et de faire cesser une petite dépense qui à la longue, peut s'élever à un joli chiffre.

Tout ce qui concerne la santé des malades, tout ce qui affecte leur bien-être est également noté et contrôlé au bureau de l'administration.

Dans chaque asile, on nous a déclaré que ce système est absolument nécessaire, et qu'il était impossible sans cela de se rendre un compte satisfaisant.

Une autre question a aussi fait l'objet de nos recherches et de nos observations. Il paraît facile en théorie d'établir des asiles spéciaux pour les hommes ainsi que des asiles spéciaux pour les femmes, fonctionnant dans des localités éloignées les unes des autres et sous des administrations différentes.

Mais ce qui paraît si facile en théorie est loin de donner en pratique les résultats qu'on pourrait en espérer. Tous les grands asiles, tous ceux qui sont les plus remarquables sous le rapport du progrès, sont des établissements généraux recevant les deux sexes. Les aliénistes y voient un avantage considérable sous deux rapports principaux : 1o sous le rapport de la diminution des dépenses ; 2o sous le rapport de l'ordre et de la discipline en général.

Les deux côtés des asiles recevant les hommes et les femmes se complètent l'un par l'autre. Il y a des dizaines et des dizaines de services importants qui s'accomplissent par le travail des malades. Or, par-

mi ces services, s'en trouve un grand nombre qui ne peuvent être faits que par des hommes ; la culture des fermes et tout ce qui est accessoire, comme l'engrangement des produits, le battage des grains, le soin et l'abattage des animaux, le travail des grands ateliers qui donne tant d'économie, la menuiserie, la charpenterie, la forge, la confection et la réparation des meubles, et même le pelletage des neiges en hiver. Il est impossible de faire faire ces travaux par des femmes. Or, ces travaux exécutés par des malades sont une des grandes causes qui permettent de tenir les asiles sur un bon pied sans qu'il en coûte beaucoup.

Les patients peuvent faire nombre d'ouvrages qui appartiennent proprement aux femmes ; les patientes ne peuvent faire à peu près aucun ouvrage qui soit du ressort des hommes.

De fait, les ouvrages exécutés par les malades du sexe masculin dans un grand asile diminuent de près d'un tiers les chiffres de dépenses totales de l'établissement.

Au point de vue de l'ordre et de la discipline, les avantages sont tout aussi marqués Les désordres qui pourrait survenir dans un asile d'aliénés, au point de vue moral, ne proviendraient pas des malades, mais bien plutôt de ceux qui aident à les garder. Chaque malade, dès son arrivée, est classé, étiqueté pour ainsi dire. On connait son passé, ses tendances, ses inclinations, etc. S'il est dangereux

au point de vue moral, on le classe en conséquence ; on le surveille plus rigoureusement, on lui laisse peu de liberté.

On fait travailler ceux dont la maladie, par son caractère, n'offre aucun inconvénient. Si, au lieu de ces malades, il fallait employer des aides salariés, dans un asile peuplé uniquement de femmes, les malades seraient exposées à de bien plus grands dangers. Ces aides ne sont point connus comme le sont les malades ; ils ont toute l'intelligence nécessaire pour jouer à l'hypocrisie et pour déjouer la surveillance.

Cinquante aliénés sont plus faciles à surveiller sous le rapport moral, que cinq employés salariés, dans un asile de femmes.

L'échange des services comprend grand nombre de détails qu'il serait trop long d'énumérer. Ajoutons seulement que dans plusieurs asiles des Etats-Unis et d'Angleterre, on a ajouté des femmes comme gardiennes dans des salles de malades du sexe masculin. La femme, disent les aliénistes, a le cœur plus tendre, et sa présence empêche les brutalités.

Depuis quelques années, on a modifié à certains endroits, le nom des grands établissements d'aliénés On les appelle des « Hôpitaux » et non pas des asiles ou des hospices. C'est une tendance fort prononcée. On ne prétend plus seulement faire la garde des personnes atteintes de cette triste maladie, mais on prétend les guérir. Et puisqu'on y entre pour être guéri, pourquoi ne serait-ce pas un hôpital ?

Le nom nouveau est certainement mieux approprié aux fonctions actuelles des asiles. Les lois sont telles maintenant qu'on admet presque plus de malades incurables. La moyenne des guérison s'élève constamment. Ce sont donc des hôpitaux.

A neuf heures du soir, il nous fallut reprendre le train pour Détroit où nous arrivâmes à onze heures et demie. Nous eûmes la chance de trouver un hôtel de première classe. De grandes chambres furent mises à notre disposition. Nous étions harassées de fatigue.

Le lendemain matin toutefois il nous fallut revenir au Canada. Le convoi partant de Chicago devait nous prendre à midi et demi. Nous eûmes à parcourir quelque peu les rues de Détroit. C'est une très belle ville ayant de larges rues pavées en asphalte et très bien entretenues. Dans les quartiers riches les résidences privées sont splendides. La rivière qui passe en face de la ville est sans cesse sillonnée de bateaux transportant, par les grands lacs, les produits de l'ouest.

Nous traversâmes cette rivière entre midi et une heure dans le wagon même qui devait nous ramener à Montréal.

Nous n'eûmes point de retard en revenant, et le vendredi matin à huit heures et demie, nous descendions à la gare Windsor, et nous nous rendions à la Maison-Mère surprendre nos Sœurs qui ne nous attendaient pas si tôt.

VOYAGES

A

Ogdensburg, a Kingston

ET A BROCKVILLE

A OGDENSBURG

Le 24 février 1894, une première visite a été faite à l'asile nouveau construit près de Ogdensburg, Etat de New-York.

Mère Madeleine, dépositaire générale de la communauté, avait bien voulu faire trève à ses nombreuses occupations, et aller avec la supérieure de l'Hospice Saint-Jean de Dieu, se rendre compte par elle-même de cet établissement. M. G. Lamothe, avocat de notre communauté et M. James O'Rourke, notre ingénieur, faisaient partie de l'expédition.

Une autre visite à cet asile a été faite dans le même but, le 9 octobre de la même année, par Mère M. Cécile, assistante générale, sœur Madeleine,

supérieure de Saint-Jean de Dieu et sœur Marie de Lourdes. M. H. Bergeron, architecte-entrepreneur, et M. L. Lachance, gardien à l'atelier, les accompagnaient.

Dans l'un de ces voyages, elles se sont rendues à Kingston où elles ont visité l'Hôtel-Dieu et l'asile des aliénés ; en revenant elles ont fait arrêt à Brockville où se construisait alors un nouvel asile pour les aliénés.

L'asile d'Ogdensburg est le plus grand et le plus perfectionné de ces établissements. Nous commencerons par en donner la description.

***

Le plus court chemin pour se rendre de Montréal à Ogdensburg nous fait passer par Prescott. Nous prenons la voie du Grand Tronc le matin à Montréal ; en quelques heures de chemin de fer, nous nous rendons à Prescott.

Ogdensburg est située en face, de l'autre côté du fleuve. En hiver, on peut traverser de deux manières, soit en voiture, lorsque la glace est prise, soit en bateau. Pour traverser en voiture, il faut remonter un peu plus haut que Prescott ; car, plus bas, vis-à-vis les deux villes, un courant rapide empêche la glace de se former. C'est dans cette dernière partie qu'un bateau spécial peut faire tout l'hiver la traversée entre les deux villes.

L'asile d'Ogdensburg est situé à environ trois milles de la ville. Le nom officiel de cet établissement est *The St. Lawrence State Hospital.*

Il n'est guère possible de trouver un plus beau site pour un asile que celui qui a été choisi. C'est un plateau ayant un mille de largeur par un mille et demi de profondeur, qui projette dans le fleuve St-Laurent sous la forme d'une ellipse. A chaque extrémité de cette courbe se trouve deux baies où l'eau est tranquille. En face, le courant est très rapide. Cette pointe de terre est très grande, car elle contient neuf cent cinquante acres en superficie. Les côtes sont abruptes et s'élèvent à trente ou quarante pieds au-dessus du niveau du St-Laurent. Le terrain a dû être acheté de différentes personnes. Il a coûté plus de $90,000 00.

C'est au centre de ce magnifique plateau que l'on a construit le groupe central des constructions de cet établissement. Il fait face au fleuve. Deux autres groupes d'édifices étaient construits lors de ces visites, et on était sur le point d'entreprendre la construction du troisième groupe. En arrière du plateau se trouve une étendue d'environ soixante arpents, couverte de grands arbres sous lesquels les malades peuvent, durant l'été, aller chercher la fraîcheur. Le point de vue dont on jouit sur cette pointe est des plus magnifiques. En face, le St-Laurent, sur la rive opposée, la jolie petite ville de Prescott s'échelonnant en amphithéâtre ; à droite commencent les

rapides *Gallop* et les îles dont ces rapides sont parsemés ; à gauche, le fleuve s'étend presque à perte de vue.

Le plateau que l'on nomme là-bas *Point Airy* a un rivage de deux milles de longueur dans les eaux du St-Laurent.

***

C'est en 1887-88 que l'on a commencé activement les opérations de construction. On a voulu en faire un asile modèle sous tous rapports. Les plans ont été préparés de longue main, et mainte fois corrigés avant d'être adoptés définitivement On a voulu profiter de l'expérience acquise depuis une vingtaine d'années dans l'administration des asiles d'aliénés. On s'est attaché particulièrement à établir ces constructions dans des conditions hygiéniques plus grandes que partout ailleurs. L'air, la lumière, surtout la lumière du soleil, entrent partout. Point de facade unie ; partout des baies-fenêtres, des projections de diverses natures, des brisements de lignes, afin d'établir ici une galerie, là un chassis, etc.

Le groupe central présente un aspect magnifique. C'est là que se trouvent l'administration et les appartements des médecins, à l'exception toutefois du surintendant qui occupe une maison isolée.

Le groupe central est composé de neuf édifices,

dont l'ensemble forme un demi-cercle, isolés mais reliés entre eux par des corridors. Il y a ainsi quatre pavillons complets de chaque côté de l'édifice du milieu. Chacun de ces pavillons est fait sur un plan différent et présente un aspect particulier. Les corridors qui relient les diverses constructions entre elles au lieu d'être droits sont généralement disposés en demi-cercles avec une projection au milieu pour en rompre la monotonie. L'édifice central, *Administration Building*, a trois étages ; les autres n'en ont que deux, à l'exception toutefois des deux pavillons situés aux extrémités qui n'ont qu'un étage. Ces deux derniers pavillons sont destinés à recevoir les malades agités qui, d'ordinaire, troublent le repos des autres.

En arrière de la bâtisse principale se trouve une grande galerie vitrée occupant en longueur tout l'espace réservé entre les deux premiers pavillons. En hiver, les malades s'y rendent pour prendre ce que les médecins appellent des *Bains de soleil.*

Les édifices de ce groupe central sont destinés à recevoir les malades nouveaux, ceux qui sont en observation et qui sont dans leur période aiguë. En d'autres termes, on les réserve pour les cas curables. Malgré l'étendue des constructions, on ne peut guère mettre plus de trois cents malades ; car, l'intérieur en est divisé en petites chambres ; les dortoirs communs ne sont point grands.

En arrière, occupant des édifices séparés, se trouvent la cuisine générale et la buanderie.

On construira plus tard une salle de représentations qui ne sera point non plus reliée aux autres édifices.

Un grand pavillon spécial et détaché sert de résidence aux employés.

Le chauffage du groupe central, de même que de tous les autres groupes, se fait par la vapeur.

On génère la vapeur dans une construction toute spéciale, isolée des autres, et se trouvant à mi-distance entre les divers groupes d'édifices. De forts tuyaux, disposés dans des souterrains, conduisent la vapeur de tous côtés dans les diverses constructions. Après condensation, l'eau revient au foyer par gravitation naturelle. Les tuyaux (*pipes*) sont disposés en pente douce de manière à assurer cette circulation.

Le charbon est conduit aux bouilloires par un chemin de fer. Les autorités de l'asile ont dû construire un embranchement de deux milles environ pour le service de l'établissement.

Tous les pavillons du groupe central sont en pierre ; mais cette pierre a une couleur différente pour chaque pavillon comme suit : *l'Administration Building* est en pierre ayant une couleur grise légère ; les deux infirmeries sont en pierre rouge de Potsdam ; les deux autres pavillons qui suivent sont en pierre ayant une couleur bleue avec ornementation en pierre rouge. On a évité la pierre de taille proprement dite : on s'est servi de la pierre à bosse.

Les autres groupes d'édifices sont connus sous le nom de groupe No 1, groupe No 2, groupe No 3 et groupe No 4. Lors de nos visites, deux de ces groupes seulement étaient construits. On parlait de commencer l'élévation du troisième groupe.

Dans toutes ces constructions, on a observé les règles suivantes que les aliénistes posent comme principes :

1° Un édifice pour les aliénés ne doit jamais avoir plus de deux étages de hauteur.

2° En cas d'incendie, il est important que chaque bâtisse ait au moins deux escaliers conduisant du second étage au sol.

3° Les édifices pour les aliénés doivent être construits en matériaux incombustibles autant que possible, ou ils doivent être arrangés de manière à empêcher l'extension rapide de l'incendie.

4° Autant que possible, les salles dans lesquelles les aliénés se tiennent durant le jour doivent être au premier étage, autrement dit, sur le premier plancher près du sol, et les dortoirs doivent être au second étage.

5° Le système de chauffage doit avoir la puissance nécessaire pour entretenir une température de 70° Fahrenheit, même pendant les plus grands froids de l'hiver.

6° L'espace doit être ample, et la ventilation parfaite.

C'est dans le but de mettre ces règles, à exécution, particulièrement la dernière, que les architectes américains ont imaginé cette diversité de plans et de lignes qui permet de donner de l'air et de la lumière de tous côtés.

La raison du premier principe est principalement que les malades ne peuvent commodément sortir et jouir du grand air s'ils ont leur résidence ordinaire dans des étages élevés. La plupart sont affaiblis par la maladie : monter les escaliers est pour eux une fatigue ; s'il faut faire habiter les étages supérieurs, on y met généralement les cas les plus désespérés, les turbulents, les gâteux ; ce sont ceux précisément qui ne peuvent commodément monter et descendre.

Dans tous ces groupes de bâtisses, il y a des sous-bassements. Mais ces sous-bassements sont inhabités, on s'en sert comme cave, comme magasin ; on y fait passer de petits tramways pour transporter diverses choses d'un département à l'autre ; mais on n'y met point de malades.

Chaque groupe de bâtisses est divisé en deux parties égales ; l'une est pour les hommes, l'autre est pour les femmes. A Ogdensburg, comme ailleurs, on considère que l'habitation des deux sexes dans un même asile présente beaucoup d'avantages. On est unanime à reconnaître que par là ces grands établissements peuvent être conduits plus économiquement.

Le groupe No 1 est composé de diverses bâtisses réunies entre'elles par des corridors et n'ayant la plupart qu'un étage. On y met les cas chroniques, savoir : ceux dont on n'espère point la guérison. Chez les gâteux, le toit s'élève en pointe à une hauteur relativement considérable, afin de leur donner comparativement plus d'air qu'aux autres malades. Un médecin reste dans ce groupe de même que dans le groupe No 2.

On n'emploie la contrainte mécanique que dans des cas spéciaux. On a la camisole et les gants. Les chaussures sont, pour certains malades, retenues aux pieds par des cadenas. Un grand nombre de malades circulent en liberté sur leur simple promesse de revenir à une heure déterminée. Les cellules sont des chambres avec protection en grillage de fer à l'intérieur pour les vitres. Les parquets sont généralement cirés. Afin de ne pas trop user ce cirage, on donne aux malades des chaussures avec des semelles de feutre. L'asile est éclairé à la lumière électrique.

Toutes les fenêtres ont ce qu'on appelle des châssis anglais.

En faisant ces constructions, on n'a point eu en vue la beauté architecturale ; on a tout sacrifié au besoin du confortable, et surtout au désir d'avoir la plus grande somme possible d'air et de lumière : c'est le trait caractéristique.

Dans le cours de nos deux visites, nous sommes allées partout. Aucun asile ne nous a intéressées

d'avantage. Nous n'avons vu nulle part rien de plus perfectionné, rien de mieux aménagé. Le climat à Ogdensburg est aussi froid qu'à Montréal. C'est pourquoi les aliénistes ont dû recourir à des groupes de bâtisses reliées entr'elles par des corridors ; la communication entre les divers départements est rendue par là facile pendant la dure saison. Le système de pavillons absolument détachés offrait des inconvénients qui l'ont fait rejeter.

Nous avons noté différentes autres choses que nous pouvons résumer comme suit : la bibliothèque des malades est dans le même local que la bibliothèque des médecins, tout près des bureaux de l'administration. Elle a une galerie. Le bureau de poste de l'établissement est là, tout près. Chaque salle a son casier qui s'ouvre sur le corridor au moyen d'une clef. Le gardien prend les lettres destinées à son département, sans avoir à entrer dans l'intérieur du bureau.

Il y a de grands réfectoires pouvant contenir jusqu'à quatre cents malades.

Pour empêcher les malades de briser les miroirs, on les a incrustés dans les murs.

Chez les épileptiques, nous avons vu une salle contenant cent quarante-huit malades ; il y avait six gardiens. Ces salles nombreuses sont l'exception ; les petites salles et les chambres séparées paraissent être la règle.

Il y a une fanfare composée de malades et de quelques gardiens.

En cas d'incendie on a placé, en divers endroits surtout dans les escaliers, une boîte ou armoire vitrée contenant une hache, une scie à mains et divers autres outils. Une sonnerie d'alarme permet d'avertir en un instant, si le feu se déclare quelque part.

Tout malade est pesée lors de son arrivée à l'asile, en différent temps ensuite, puis lors de son départ.

Une pancarte annonce les jours de visite, les jours de danse etc., afin que personne n'oublie.

Il y a quelques ateliers, mais leur installation est temporaire. Nous avons remarqué la cordonnerie, le taillage, la confection des balais et des brosses, le tissage des tapis ; la préparation des matelas, les uns en crin, les autres en ouate. On y fait aussi une espèce de *piqués* tissés, chaîne en fil, et trame en ouate pour préserver les lits des gâteux.

Les planchers des corridors sont en tuile rouge ornementée de chaque côté par des tuiles de couleurs différentes disposées en forme de bordure de tapis. Dans la cuisine le parquet est en marbre. Il en est de même dans les *closets*. Les bains et les lavabos sont en zinc et les murs sont recouverts de tuile blanche à certains endroits, et en d'autres en marbre.

Le pliage du linge se fait dans chaque salle et non dans la buanderie.

Les escaliers sont en fer et en ardoise ; il y en a quelques-uns en chêne.

Les lampes électriques sont généralement grou-

pées près du plafond. Quelques-unes cependant descendent jusque près des lits dans les chambres ; elles peuvent être remontées au besoin.

Nous avons vu quelques lits recouverts de moustiquaires en mousseline blanche. Les lits des épileptiques sont très bas.

Il y deux systèmes différents d'horloges mécaniques dans les groupes No 3 et No. 4.

L'établissement est desservi par huit médecins. Il y en a un résidant dans chaque groupe. L'installation des médecins est très confortable. Toutes les boiseries sont en bois de chêne. Il en est de même des plafonds. Nous avons apporté les rapports annuels de cet établissement depuis sa fondation, ainsi que les règlements.

Comme nous l'avons dit plus haut, cet asile n'est point terminé. Tel qu'il est toutefois, il peut être considéré comme un asile modèle au point de vue de la construction.

A KINGSTON

Nous avons fait une courte visite à l'Hôtel-Dieu de cette ville. Le temps nous l'a permis. Il n'y avait rien de bien particulier à voir ; mais nous aimions à faire visite aux révérendes sœurs et à nous rendre compte un peu des dispositions prises pour le soin des malades.

Cet établissement a été fondé par nos sœurs il y a plusieurs années. L'évêque de ce diocèse avait demandé à notre communauté d'envoyer quelques religieuses pour créer l'œuvre, préparer des sujets etc., Après ce travail accompli, nos sœurs sont revenues ; mais celles qu'elles ont formées ont toujours conservé beaucoup d'affection pour notre Institut.

Nous y avons admiré de grandes chambres, richement et confortablement meublées. Les malades n'y sont point nombreux. Les sœurs nous ont déclaré qu'elles pouvaient à peine obtenir une piastre par jour pour les meilleures chambres. Les frais des médecins ne sont pas compris dans ce chiffre.

Il y a des chaises en fer qui peuvent se mettre en forme de canapé au besoin.

Des sonneries électriques permettent aux malades qui gardent le lit d'appeler les gardiens.

Il y a une chapelle en construction. Un large jubé en arrière donnera beaucoup de facilité aux

malades pour assister aux offices religieux. A chaque étage, il y a une petite cuisine pour les besoins les plus pressants.

***

Ce qui frappe le plus en arrivant à l'asile de Kingston, c'est la grande avenue qui s'offre à nos regards. Elle est admirable. Le gazon, les arbres, les fleurs, les diverses allées des jardins ne sauraient être trop loués.

L'entrée de l'établissement est remarquable ; elle est digne des asiles les plus modernes.

Les salles sont longues ; les corridors sont larges. D'un côté les châssis sont hauts, et quelques-uns ont un grillage de fer. Il en est ainsi des carreaux vitrés qui se trouvent au-dessus des portes intérieures. Nous parlons de l'ancien asile. Mais dans l'édifice construit récemment qui sert d'infirmerie, il n'y a point de tels grillages. Ce sont des vitres comme dans les maisons ordinaires. Il y a une petite cuisine dans l'infirmerie ; mais il n'y en a point dans les autres départements. Une seule cuisine dessert tout l'asile. Il y a un réfectoire dans chaque salle. On met des nappes sur les tables. La vaisselle est en faïence. Les malades sont assis sur des chaises et non sur des bancs. Un *huilier* orne le milieu de chaque table. Au repas du midi, nous avons vu que la nourriture était portée dans des vaisseaux en fer-blanc. Les patates n'étaient pas pelées.

La salle de théâtre est très grande. Tous les mardis soirs, on y fait des danses et des jeux ; les deux sexes y participent.

On n'y emploie point de contrainte mécanique. Il y a un grand magasin ; tout ce qui en sort est soigneusement noté. Il y a beaucoup de chambres à un seul lit pour les malades agités.

Nous avions entendu faire beaucoup d'éloges des ateliers de l'asile de Kingston. Nous avons été déçues sous ce rapport. Les locaux consacrés aux ateliers nous ont paru petits, sombres, malpropres ; l'ordre n'y règne pas.

Une soixantaine de malades payent des extras de pension.

Somme tout, l'asile de Kingston qui a eu ses beaux jours, se trouve aujourd'hui un peu démodé.

***

Le pénitencier de Kingston nous a fort intéressées. A l'entrée, il y a une grande conciergerie qui vaut la peine d'être vue. Les ateliers sont supérieurs. La salle des foyers électriques est très bien tenue.

SAULT-SAINTE-MARIE

A BROCKVILLE

En revenant de Kingston, nous avons fait arrêt à Brockville où se construisait alors un nouvel asile pour les aliénés. Il n'y avait à voir qu'une partie restreinte des bâtiments, le reste était en construction. La partie principale des édifices est en forme de croix, la bâtisse de l'administration en formant la tête. Les bras de la croix sont deux grandes ailes destinées à recevoir les malades. On s'est appliqué à rompre la monotonie de la façade par des projections diverses, par des lignes brisées, de façon à permettre l'entrée de l'air et de la lumière. Il y aura à part cette bâtisse principale plusieurs pavillons complètement séparés.

Quand cet asile sera construit en entier, il sera plus facile de l'apprécier. Les dispositions intérieures, telles qu'elles étaient alors, ne nous ont pas parues dignes de remarque.

TABLE DES MATIÈRES

VOYAGE D'EUROPE

	PAGE
But de ce voyage	3
Départ, trajet de Montréal à Liverpool	5
Arrivée à Liverpool, 15 juin 1889	12
Asile de Rainhill	15
Prestwich	20
Crichton Royal Institution (Dumfries)	27
Woodilee	31
Morningside (Edimbourg)	36
Visite de Holyrood, de Londres	44
Bethléem Hospital	51
Asile de Cane Hill	54
Hospice de Guislain, Gand	62
Hospice tenu par les Sœurs de Charité du Sacré-Cœur	68
Asiles de Tournay	70
Asile de Lommelet	74
Asile de Bailleul	81
En route pour Paris	88
Asile Sainte-Anne : Service du docteur Magnan	91
La Salpêtrière	93
Asile de Sainte-Anne : Service du docteur Bouchereau	94
Asile de Sainte-Anne : Service du docteur Ball	96
Charenton	98
Villejuif	103
Bicêtre	109
Asile du docteur Magnan, (Surennes)	112
Monuments de Paris	113
Visite à Lourdes	120
Séjour à Rome	133
Asile des aliénés de Rome	141
Visites dans la ville de Rome et au Vatican	142
Florence, Venise, Milan	165
Asile de Milan	169
Passage à Turin	170
Retour en France	172
Asile des Quatre-Mares	176

PAGE

Asile de Saint-Yon..... 177
Visite de la ville de Rouen..... 179
Départ du Havre..... 181
Asile de Black Wells..... 183
Asile de Norristown..... 184
Asile le Worcester..... 186
Asile d'Utica..... 188
Retour à Saint-Jean-de-Dieu..... 189

RÉPONSE No 148-A)

A un ordre de l'assemblée Législative, en date du 20 février 1890..... 191
Remarques générales..... 198
Les Asiles Écossais..... 199
En Angleterre..... 203
Sur le Continent..... 205
Expériences intéressantes..... 207
Constructions, Dispositions, etc..... 210
Quelques observations..... 221
Résumé..... 223

VOYAGE A CHICAGO

Départ pour Chicago..... 228
Asile de Kankakee..... 244
Hôpital des Sœurs de la Merci..... 252
Hôpital du Comté, Chicago..... 257
Asiles de Dunning..... 259
retour..... 264
[illegible]e de Toledo..... 265

VOYAGES A OGDENSBURG, A KINGSTON ET A BROCKVILLE

A Ogdensburg..... 279
A Kingston..... 291
A Brockville..... 294

BNQ
000 187 350